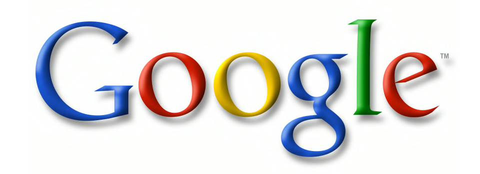




VOYAGE
D'UN FRANÇOIS
EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CONTENANT l'Histoire & les Anecdotes les plus singulieres de l'Italie, & sa description; les Mœurs, les Usages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Histoire Naturelle, & les Antiquités; avec des jugemens sur les Ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture.

NOUVELLE ÉDITION *corrigée & considérablement augmentée par un Savant très-distingué, qui a parcouru cette charmante partie de l'Europe l'année 1767.*

TOME SIXIEME.

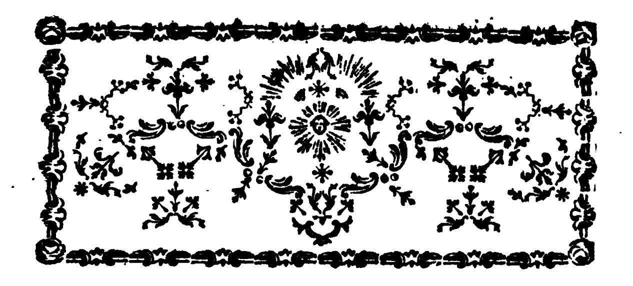




YVERDON,

M. DCC. LXIX.

. . . . Mi gioverà narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.
Gier. Liber. XV, 38.



VOYAGE EN ITALIE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Naples.

NAPLES est une ville de 330 mille ames, située à 40 degrés 50 minutes de latitude & à 31 degrés 52 minutes de longitude, ou 47 minutes 30 secondes de temps à l'orient de Paris, à 43 lieues de Rome, & à 333 lieues de Paris en suivant la route de Lombardie & de Toscane.

La ville de Naples est si ancienne que son origine est enveloppée dans l'obscurité des fables de la premiere antiquité : on a écrit que Falerne l'un des argonautes en avoit été le fondateur, environ 1300 ans avant J. C.

& qu'elle avoit été ensuite accrûe, enrichie & peuplée par des colonies grecques venues de Rhodes, d'Athenes & de Chalcis. Un temple fameux de la Syrene qui y fut bâti dans la suite, a donné lieu de dire que Parthenope, l'une des syrenes qu'Homere chante dans l'Odyssée, ayant fait naufrage sur cette côte, y avoit abordé & avoit formé cette ville en lui donnant son nom (*a*). D'autres ont dit que ce nom de Parthenope, rélatif à sa beauté, lui avoit été donné par les Phéniciens, enchantés de sa situation, & on ne peut rien dire de plus naturel, car il n'est pas en effet de situation plus belle dans l'univers que celle de Naples.

Il y avoit sur le même rivage une autre ville contiguë, & appellée *Paleopolis*, dont on attribue la fondation à Hercule. Strabon dans le cinquieme livre de sa géographie parle de ces colonies grecques, auxquelles ces villes durent leur premiere origine; il nous apprend aussi que les peuples de la Campanie, & ensuite ceux de Cumes, s'emparerent de Naples.

La ville de Cumes étoit bien plus ancienne & plus puissante; ses habitans furent jaloux de la grandeur & de la beauté de Naples, ils la ruinerent, mais elle fut bientôt reconstruite par les ordres même de l'oracle, & ce fut alors qu'on lui donna le nom de *Neapolis*, ou ville neuve, qu'elle a toujours

---

(*a*) Παρθένος Virgo.

porté depuis; ce fut Auguste qui réunit ces deux villes de Neapolis & de Paleopolis en une seule.

Dans le tems que Naples étoit encore peu connue, il y avoit dans le royaume, dont elle est aujourd'hui la capitale, & surtout en Sicile, des villes anciennes, des monarques & des tyrans fameux; Phalaris fut brûlé à Agrigente dans son propre taureau, 960 ans avant J. C. Les Carthaginois y fonderent Palerme, l'an 584 avant J. C. Et Denys le tyran s'étoit emparé de Syracuse, l'an 405 avant J. C. Mais à cette époque il n'est parlé de Naples que très-peu dans l'histoire, on voit seulement que l'an 330 elle fut au nombre des villes confédérées; que l'an 215 elle offrit aux Romains un secours d'argent considérable, & qu'Annibal entreprit de s'en emparer, mais inutilement, de même que de Nola qui n'est qu'à quatre lieues de Naples vers l'orient.

Cette ville n'étoit point alors sujette, mais alliée des Romains; elle ne reçut même le nom de colonie romaine que sous les empereurs, & elle ne discontinua point d'être une ville grecque dans ses usages, sa religion, & même dans son langage; mais elle étoit alors un lieu de délices, & de repos pour les plus riches habitans de Rome, & plusieurs même s'y établirent. Adrien la fit augmenter vers l'an 130, de même que Constantin en 308.

Alaric, roi des Goths, l'an 409 de J. C.

après avoir ſaccagé la ville de Rome pendant trois jours, paſſa dans la Campanie, la ville de Nola fut preſque détruite, cependant ces barbares paſſerent près de Naples ſans qu'elle reſſentît les effets de leur fureur.

Genſeric, roi des Vandales, y vint en 455. Il détruiſit Capoue juſques dans ſes fondemens, Nola ne fut pas épargnée; les environs de Naples furent dévaſtés, mais la ville même ne fut point entamée.

Ce fut dans un de ſes châteaux appellé *Lucullanum*, que le jeune Auguſtule, dernier empereur de Rome, ſe retira après avoir été détrôné par Odoacre, roi des Hérules, l'an 476. Naples eut enfin le ſort de toute l'Italie, elle fut ſoumiſe à Odoacre, puis à Théodoric, roi des Goths, qui lui donna le titre de comté.

Béliſaire étant venu en Italie avec les troupes de l'empereur Juſtinien, l'an 536. Naples fut la premiere ville qui lui fit réſiſtance, il l'aſſiégea par mer & par terre; ſes efforts furent long-tems inutiles, & il ſe préparoit à ſe tourner d'un autre côté, lorſqu'ayant trouvé le moyen d'y faire entrer des ſoldats par un aqueduc ſouterrain, il la prit d'aſſaut, & la livra au pillage; ſes ſoldats y exercerent toutes ſortes de cruautés & d'horreurs; les femmes, les enfans, les vieillards, les prêtres & les ſoldats, tout fut maſſacré; & le pape Sylveſtre lui fit les plus ſanglans reproches d'une pareille cruauté.

Béliſaire fut le premier à prendre des me-

ſures pour rétablir Naples & la repeupler, enſorte qu'elle fut en état de ſoutenir un nouveau ſiege contre Totila, l'an 542. Elle éprouva pour lors toutes les horreurs de la famine; Démétrius envoyé de Conſtantinople pour la ſecourir, fut battu à la vue de Naples, & les proviſions que portoient ſes vaiſſeaux, tomberent entre les mains des ennemis. Maſſimin, préfet du prétoire, ne fut pas plus heureux, & Naples fut obligée de ſe rendre. Totila devenu moins cruel par les remontrances de S. Benoît, traita la ville avec humanité, & ſe contenta d'en abattre les murs, pour n'être plus expoſé à la longueur d'un pareil ſiege.

Narsès vint en Italie rétablir les affaires de l'empereur d'orient; Totila fut vaincu & tué; Teia, le dernier chef des Goths, fut défait auſſi près de Naples au pied du mont Véſuve, appellé pour lors *mons Lattarius*, & l'Italie rentra ſous la domination de l'empereur de Conſtantinople. Les exarques de Ravenne qui y commandoient pour lui, étendoient leur pouvoir juſqu'à Naples.

Les Lombards, autres habitans du nord, venus de l'Autriche, de la Hongrie, &c. firent une irruption en Italie, & y fonderent, l'an 568; un royaume puiſſant qui dura juſqu'au tems de Charlemagne, en 774; mais ils ne poſſéderent point la ville de Naples; elle fut aſſiégée inutilement, & demeura fidele à l'empereur d'orient. Elle avoit le nom de duché, mais elle choiſiſſoit elle-même ſes

magiſtrats & ſes chefs, & elle jouiſſoit d'une eſpece d'indépendance, (*Muratori*, *Diſſ.* 14.). Les ducs de Bénévent, princes Lombards, avoient étendu leur domination juſqu'à Capoue; l'empereur Conſtant II fit une tentative, l'an 663, pour prendre la ville de Bénévent; il fut obligé de ſe retirer à Naples aux approches de Grimoald, roi des Lombards, & Bénévent reſta entre les mains des princes Lombards; Arigiſe s'en déclara ſouverain l'an 786: ſes ſucceſſeurs aſſiégerent Naples pluſieurs fois, & parvinrent enfin à la rendre tributaire vers l'an 830.

Les Sarraſins deſcendus en Italie l'an 836, firent de nouveaux ravages, & cauſerent de nouvelles guerres, ils s'emparerent de Miſene, & la détruiſirent; ils dévaſterent ſouvent les environs de Naples, mais ils n'y entrerent point; le duc de Naples, Sergius, fit enſuite alliance avec les Sarraſins, il perſécuta l'évêque S. Athanaſe, s'empara du tréſor de la cathédrale, ce qui lui attira une excommunication, l'an 872, & un interdit ſur la ville de Naples. Un autre Athanaſe, évêque de Naples, lui fit crever les yeux, & l'envoya priſonnier à Rome, en s'établiſſant à ſa place, l'an 877. Ce nouveau duc & évêque de Naples, continuant l'alliance avec les Sarraſins, fut auſſi excommunié, & pour ſe ſoutenir il fit venir de la Sicile des troupes Maures, en 885. Ce fut alors que le mont Caſſin fut pillé, & l'abbé Bertaire tué à l'autel même de S. Martin.

Les Sarrasins ne furent chassés du pays qu'en 914, par le moyen du pape Jean X, qui s'étant lié avec les princes de Bénévent, de Capoue, de Naples & de Gaiete, alla lui-même faire la guerre en personne, battit les Sarrasins, & les obligea de prendre la fuite.

Nous passons toutes les divisions & les petites guerres qu'il y eut dans ce siecle-là entre les princes de Bénévent, de Naples, de Capoue, les Grecs, les Sarrasins & les Latins, pour venir au tems où le royaume de Naples commença de prendre une nouvelle forme par l'arrivée des Normands.

Il n'y a rien de plus singulier dans cette histoire, que de voir un nouvel état formé par 40 gentilshommes de Normandie, qui revenoient de visiter la Terre-Sainte en pélerins, l'an 1017, (*Leo Ost. Chr. L. II. c. 2.*). Basile, chef des Grecs, assiégeoit la ville de Bari; le célébre Melon, Lombard de nation, qui vouloit délivrer ce pays de la tyrannie des Grecs, eut recours aux Normands, & avec leur secours il en vint à bout; les Normands délivrerent aussi Guaimaire III, prince de Salerne, qui étoit assiégé par les Sarrasins; cette victoire fit qu'on les engagea à rester dans le pays, & ce furent eux qui dans la suite, aidés des autres Normands qu'ils attirerent, chasserent les Sarrasins & les Lombards, & y formerent un royaume.

L'empereur Henri, qui étoit venu en Italie pour s'opposer aux progrès des Grecs, fut reconnu pour souverain, l'an 1022, à Na-

ples, à Bénévent & à Salerne, & il donna aux Normands des établissemens dans l'Apouille. Ils aiderent ensuite Pandolfe à se rétablir dans Capoue: celui-ci prit la ville de Naples, pour se venger du duc Sergius IV, qui lui avoit été contraire, il la ravagea & pilla jusqu'aux églises. Sergius, duc de Naples, revint avec le secours des Normands, reprit sa capitale, l'an 1030. Ce fut alors qu'il leur donna un territoire entre Naples & Capoue, où ils s'établirent, & commencerent la ville d'Aversa, dont Rainulf fut le premier comte; il se forma par ce moyen un rempart contre la puissance & les entreprises des princes de Capoue.

Le succès de ces Normands dans leurs nouveaux établissemens étant parvenu jusqu'à leurs compatriotes, en attira d'autres en Italie; les fils de Tancrede de Hauteville, Guillaume Bras-de-fer, Drogon, & Onfroi, y arriverent, l'an 1038; ils se distinguerent dans toutes les occasions; l'ingratitude des Grecs les ayant engagés dans une guerre contr'eux, Drogon se fit comte de l'Apouille; le pape & l'empereur s'unirent pour les expulser, mais le pape tomba entre les mains de Robert Guiscard, autre fils de Tancrede de Hauteville, qui venoit aussi de débarquer en Italie, l'an 1053.

Les Normands rendirent à S. Léon IX leur prisonnier toutes sortes de respect; ils le conduisirent dans la ville de Bénévent qui lui appartenoit depuis l'année précédente,

c'eſt-là que, ſuivant les hiſtoriens, il donna l'inveſtiture de l'Apouille, de la Calabre & de la Sicile à Onfroi & à ſes ſucceſſeurs, à la charge de l'hommage qu'on en feroit au S. Siege. Robert Guiſcard prit le titre de duc de Calabre en 1060, & il continua d'étendre ſes conquêtes; ce fut lui qui délivra enſuite le pape Grégoire VII des mains de l'empereur Henri, qui l'aſſiégeoit dans Rome, mais il cauſa plus de dommage à la ville que les ennemis qu'il en avoit chaſſés. Il ſe préparoit à faire la guerre aux Grecs lorſqu'il mourut l'an 1085.

Roger, fils de Robert Guiſcard, lui ſuccéda, & fut proclamé duc de l'Apouille, de la Calabre & de Salerne; Boémond & Tancrede, ſon fils & ſon neveu, partirent en 1096 pour la Croiſade, & ce fut ce Tancrede, dont les aventures & les amours furent tant célébrés par les poëtes, & ſur-tout par le Taſſe.

Dans le tems que le duc Roger étoit prêt à paſſer en Sicile, à l'occaſion d'une conjuration faite par un Grec contre le comte de Sicile, le pape Urbain II, charmé de ſon zele pour le bien de l'Egliſe, le nomma lui & ſes ſucceſſeurs légats apoſtoliques dans toute l'isle, l'an 1100; il en remplit très-bien les fonctions, il rétablit la religion en Sicile, il y fonda quantité d'hôpitaux, d'égliſes, d'évêchés, & ce fut l'origine de la fameuſe monarchie de Sicile.

Roger, ſecond fils du précédent, ayant

été fait comte de Sicile, s'empara dans l'absence de son frere aîné de l'Apouille & de la Calabre; le duc de Naples lui fit serment de fidélité l'an 1129; & étant enfin devenu maître de ce qui forme aujourd'hui le royaume de Naples & de Sicile, il prit le titre de roi avec le consentement de l'antipape Anaclet; il soumit tous ceux qui voulurent s'y opposer, & il força le pape Innocent II à lui confirmer le titre de roi de Sicile, l'an 1139. Il porta ses conquêtes jusqu'en Afrique, se rendit maître de Tripoli, de Tunis, d'Hippone, & il laissa ses royaumes, l'an 1154, à son fils Guillaume le méchant.

1166. Guillaume II, surnommé *le bon*, succéda à son pere.

1189. Tancrede, fils naturel du duc Roger, fils aîné du roi Roger, fut élu roi de Sicile, à cause de ses grandes qualités, quoique l'empereur Henri VI prétendît à ce royaume, comme ayant épousé Constance, fille posthume du roi Roger.

1192. Après la mort de Tancrede, Henri VI, fils de Fréderic Barberousse, s'empara du royaume, & le transmit à son fils.

1197. Fréderic II, empereur d'occident, si connu par ses démêlés avec le S. Siege, posséda le royaume de Sicile pendant 53 ans; après sa mort le pape s'empara de Naples, comme étant dévolue au S. Siege. Le fils de Fréderic fut aussi excom-

munié par le pape Innocent IV, en haine de son pere; la ville de Naples lui ferma ses portes, mais il l'assiégea, la prit par famine en 1254, & y exerça toutes sortes de cruautés.

1254. Manfredi, fils naturel de Fréderic II, s'empara du royaume au préjudice de Conradin, fils de Conrad.

Ce fut alors que le pape Urbain IV fit présent de la Sicile en 1265 à Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere de S. Louis, & celui-ci s'engagea de payer à la cour de Rome un tribut annuel de 48000 sols d'or. Conradin, fils de Conrad IV, héritier légitime de Naples & de Sicile, vint d'Allemagne pour conquérir ses royaumes avec une armée. Les Gibelins d'Italie le reçurent avec joie; mais ayant été défait par les troupes de Charles d'Anjou, il fut pris, de même que le jeune Fréderic, héritier du duché d'Autriche, & on les fit mourir à Naples par la main du bourreau, en 1268.

Ce fut alors que la maison de Suabe s'éteignit, & que Naples entra sous la domination d'une nouvelle race de rois. Charles I établit sa résidence à Naples, cela occasionna une révolution en Sicile; les François y furent passés au fil de l'épée le jour de Pâques 1282, au moment où l'on sonnoit les vêpres à Palerme. Pierre d'Arragon qui avoit épousé une fille de Manfredi, se fit roi de Sicile, & ces royaumes furent séparés jusqu'au tems de Ferdinand le catholique, qui les

réunit en 1504. Il y eut une réunion momentanée de ces deux royaumes dans la personne d'Alphonse I, en 1443. Jean de Procida qui fut le principal auteur des vêpres siciliennes, avoit été dépouillé par le roi Charles d'Anjou de son isle de Procida, pour avoir suivi le parti de Manfredi & de Conradin ; d'autres ont ajouté que le roi avoit séduit sa femme : les François n'ont que trop souvent donné prise en ce genre aux plaintes des étrangers.

Charles II succéda à son pere, & transmit le royaume à son fils Robert en 1309. Ce prince avoit des connoissances, & ce fut sous son regne que les sciences & les lettres régnerent à Naples.

1343. Jeanne premiere, petite-fille de Robert, fut reine de Naples après Robert.

Le grand schisme d'occident ayant commencé en 1378, par la double élection que les cardinaux firent successivement d'Urbain VI & de Clément VII, ce dernier fut reconnu par la France & par la reine Jeanne de Naples; Urbain l'excommunia, & la déclarant privée de ses états, il appella Charles de Duras, ou Charles de la Paix, en Italie, & lui donna le royaume de Naples. La reine Jeanne pour avoir un défenseur, adopta le duc d'Anjou, frere du roi de France Charles V, & second fils du roi Jean, mais elle ne put empêcher Charles de la Paix d'entrer à Naples le 16 juillet 1381; la reine assiégée dans le château de l'Oeuf, fut obligée de

ſe rendre à compoſition, & on la fit mourir le 22 mai 1382, lorſque le duc d'Anjou venoit d'entrer en Italie pour la ſecourir.

Sixte IV remit à Ferdinand, roi de Naples, en 1472, le tribut qu'il devoit à l'Egliſe Romaine, à condition qu'il lui feroit hommage tous les ans d'une haquenée blanche; cela s'obſerve encore à Rome avec une très-grande cérémonie dans l'égliſe du Vatican.

Charles VIII s'étant trouvé en paix avec l'Eſpagne, l'Angleterre & les Pays-Bas, en 1493, ſongea à faire revivre les droits de la maiſon d'Anjou ſur le royaume de Naples; il étoit vif & ardent, ſes favoris l'animerent à entreprendre cette conquête: il en vint à bout; il entra à Naples le 21 février 1495, il fit même cette entrée avec les ornemens impériaux, & y fut ſalué du nom de Céſar-Auguſte, car le pape Alexandre VI l'avoit déclaré empereur de Conſtantinople à ſon paſſage dans Rome; il eſt vrai que Charles VIII l'avoit aſſiégé dans le château S. Ange, mais il répara tout en lui ſervant la meſſe, lui verſant l'eau ſur les mains, & lui rendant ſon obédience filiale en grande cérémonie.

Les Vénitiens, le pape, l'empereur, le roi d'Arragon s'étant ligués contre Charles VIII, il ne put conſerver ſa conquête, & il auroit eu peine à regagner la France, ſans la bataille de Fornoue qu'il gagna le 6 juillet 1495.

Ferdinand II revint alors dans ſon royau-

me de Naples par le secours du roi d'Espagne Ferdinand le catholique.

Louis XII voulut aussi faire revivre ses droits sur le royaume de Naples, comme successeur des anciens rois de la maison d'Anjou, & en particulier de Charles VIII, qui avoit été roi de Naples en 1495; Ferdinand le catholique, roi d'Arragon & de Sicile, y prétendoit aussi, comme neveu d'Alphonse qui étoit mort sans enfans; il s'arrangea avec le roi de France, & ils conquirent le royaume de Naples; le roi d'Arragon envoya en 1501 Gonzalve de Cordoue, surnommé le *grand capitaine*, sous prétexte de secourir Fréderic & Alphonse ses cousins, mais effectivement pour s'emparer de Naples; alors Ferdinand, roi d'Arragon, & Louis XII, roi de France, partagerent le royaume, mais Naples resta aux François. Ce partage occasionna des difficultés, Gonzalve gagna la bataille de Seminara en Calabre, où il fit prisonnier M. d'Aubigné, & celle de Cirignola, ou Cérignole, dans l'Apouille, où Louis d'Armagnac, duc de Nemours, viceroi de Naples, fut tué le 28 avril 1503. Il en gagna encore une troisieme près du Garillan, & il entra à Naples en 1503. Les François perdirent alors pour toujours le royaume de Naples, & cette ville fut soumise depuis ce tems-là à des princes étrangers, c'est-à-dire, qui ne résidoient point en Italie.

Charles-Quint, devenu roi d'Espagne en 1516, continua d'être roi de Naples, de même

même que Philippe II & ses successeurs, jusqu'à la fin du dernier siecle.

Dans le tems que les rois d'Espagne étoient possesseurs de Naples, ils y tenoient des vice-rois qui profitoient souvent de l'éloignement du souverain pour opprimer le peuple: le duc d'Arcos étoit vice-roi en 1647, sous Philippe IV; l'impôt qu'on avoit mis sur tous les fruits verds & secs, même sur les lupins, devint si insupportable que le peuple en murmura hautement; le vice-roi fut souvent importuné des sollicitations & des clameurs, en traversant le marché pour aller à l'église des carmes tous les samedis, suivant l'ancien usage. Dans le même tems le peuple de Palerme avoit forcé le vice-roi de Sicile de lever les droits sur la farine, le vin, l'huile, la viande & le fromage: cet exemple encouragea les Napolitains, & ce fut la cause d'une conjuration fameuse, dont Mazaniello fut le chef.

Ce chef de parti étoit un jeune homme de 24 ans, qui s'appelloit Thomas Anello, né à Amalfi, dans le golfe de Salerne, à 9 lieues de Naples, il étoit pêcheur de profession. Le mécontentement général lui échauffa tellement la tête, qu'il résolut de se faire pendre, ou de faire lever l'impôt sur les fruits; il s'en alla dans les boutiques des fruitiers, & leur proposa de venir le lendemain tous au marché, & de déclarer qu'ils ne vouloient point payer de droit: l'élu du peuple en fut informé, il s'y rendit de son

côté, & faiſant eſpérer au peuple qu'on leveroit inceſſamment l'impôt, il parvint à diſſiper le tumulte pour cette fois. Mais le 7 juillet 1647, le tumulte ayant recommencé, il ne put venir à bout de le faire ceſſer, & il manqua d'être tué par la populace. Mazaniello en profita pour raſſembler les plus déterminés, il les conduiſit à l'endroit où étoient les bureaux & la caiſſe des fermiers, qui furent pillés; on alla forcer les priſons & délivrer les priſonniers, & delà au palais du vice-roi, qui fut obligé de promettre la ſuppreſſion du droit; il ſe réfugia enſuite dans le château neuf; le peuple l'y aſſiégea, & ne ſe contentant pas de ſes promeſſes, lui fit dire qu'on vouloit qu'il s'obligeât à ſupprimer les impôts, & à maintenir les priviléges & exemptions qu'avoient accordé les rois Ferdinand I d'Arragon, Frédéric & Charles-Quint, au peuple de Naples, & qu'il falloit que le collatéral ou conſeil qui aſſiſtoit le vice-roi au nom du prince, c'eſt-à-dire, le conſeil d'état, & toute la nobleſſe s'y engageaſſent.

En même tems le peuple alla piller les maiſons des fermiers & de tous ceux qui avoient quelque part à la *gabella de' frutti*, & brûler leurs meubles; il alloit faire la même expédition dans les palais de pluſieurs grands ſeigneurs, ſi le cardinal Filamarino, archevêque de Naples, pour qui le peuple avoit du reſpect & de l'amitié, n'eût détourné le coup. Ce fut à lui que l'on dut & le ſuc-

cès des négociations & l'eſpece de modération des révoltés.

Cependant Mazaniello fut élu capitaine général du peuple le 9 de juillet; ſon eſprit, ſa fermeté, ſa bonne conduite rendoient chaque jour ſon autorité plus conſidérable : on lui éleva une eſpece de trône au milieu de la place du marché, où il montoit avec ſes conſeillers, pour donner audience à tout le monde. Là avec ſon habit blanc de marinier il recevoit les placets & les requêtes d'un chacun, rendoit ſes jugemens, & ſe faiſoit obéir ſur le champ. Il avoit à ſes ordres plus de 150 mille hommes armés, ſans compter les femmes & les enfans qui prenoient part à la révolte, & lui obéiſſoient au moindre ſigne. Le vice-roi entreprit de faire aſſaſſiner Mazaniello, & de faire empoiſonner l'eau de l'aqueduc, mais il ne réuſſit pas, il n'en fut que plus étroitement reſſerré dans le château, & on lui coupa les vivres.

Mazaniello, pour prévenir les ſurpriſes, défendit le 11 ſous peine de la vie, que perſonne ne portât de manteau; tout le monde obéit, & les hommes, les femmes, les eccléſiaſtiques, les religieux, la nobleſſe ne porterent plus ni manteau, ni ajuſtement qui pût cacher des armes. Il fixa le prix des denrées, établit une police rigoureuſe par-tout, & fit exécuter avec fermeté tous ceux qui furent trouvés coupables.

Si Mazaniello en fût demeuré-là, peut-être que ſon pouvoir auroit duré long-tems;

mais ſon autorité le rendit fier, arrogant, bizarre & même cruel. Cependant le 13 juillet les négociateurs étant venus à bout de concilier un peu les eſprits, le vice-roi alla en grande cérémonie à l'égliſe cathédrale : il y fit lire à haute voix la capitulation que le peuple avoit exigée de lui, ſignée par tous les conſeils : le vice-roi & tous les miniſtres jurerent de l'obſerver, & de la faire confirmer par le roi. Mazaniello étoit auprès du trône de l'archevêque, l'épée nue à la main ; & tout fier de ſes ſuccès il envoyoit faire au vice-roi, de momens à autres, des propoſitions ridicules ; la premiere fut qu'il vouloit être commandant général de la ville ; la ſeconde, qu'il vouloit avoir une garde, avec le droit de nommer les officiers militaires & de donner les congés : la troiſieme qu'il falloit que ſon excellence congédiât tous les gardes qui étoient dans les châteaux, &c. Le vice-roi diſoit toujours oui, pour ne point troubler la cérémonie par des refus. Après le *Te Deum* on reconduiſit le vice-roi au palais.

Le 14 de juillet Mazaniello continua de faire mille extravagances ; il couroit à cheval par la ville, faiſant empriſonner, donner la torture, & même couper la tête pour les cauſes les plus légeres ; il menaçoit le vice-roi, il créoit des enfans tirés de la populace, capitaines & officiers généraux ; il alla prendre le vice-roi, & l'obligea de venir ſouper avec lui à Pauſilipe, où il s'enyvra de

maniere à perdre encore plus la raiſon. Sa femme faiſoit de ſon côté des folies d'une autre eſpece; elle alla voir la vice-reine avec la mere & les ſœurs de Mazaniello vêtues d'étoffes riches & chargées de diamans, dans un ſuperbe carroſſe qu'on avoit pris au duc de Mataloni.

Mazaniello avoit des intervalles de bon ſens; ce fut dans un de ces momens qu'il envoya dire au vice-roi qu'il vouloit abdiquer le commandement. Cependant le 15 il continua ſes folies; il fit dire à don Serrante Caracciolo, grand écuyer du royaume, que pour n'être pas deſcendu de carroſſe lorſqu'il l'avoit rencontré, il eût à venir lui baiſer les pieds publiquement dans le marché. Celui-ci le promit, mais il ſe ſauva dans le château. L'inſenſé ne ménageoit pas même le peuple à qui il devoit toute ſon exiſtence, & ce fut la cauſe de ſa ruine; car dès-lors il dut être facile à la cour de trouver des aſſaſſins pour ſe défaire de lui, & Mazaniello s'en apperçut d'avance.

Le 16 de juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui eſt la plus grande ſolemnité dans l'égliſe des carmes du marché de Naples, Mazaniello y alla pour entendre la meſſe, & lorſque l'archevêque entra, il alla au-devant de lui, & lui dit: monſeigneur, je vois que le peuple commence à m'abandonner, & que l'on veut me trahir; mais je veux pour ma conſolation & pour celle du peuple, que M. le vice-roi &

tous les tribunaux viennent aujourd'hui en pompe dans cette églife. Le cardinal l'embraffa; loua fa piété, & alla fe préparer à dire la meffe. Auffi-tôt Mazaniello monta dans la chaire; & prenant un crucifix à la main; fe mit à haranguer le peuple qui rempliffoit l'églife, à le conjurer de ne pas l'abandonner; rappellant tous les dangers qu'il avoit bravés pour le bien public, & le fuccès qu'il avoit eu. Puis tombant dans une efpece de délire il fit la confeffion de fa vie paffée avec un ton de fanatique ou de furieux, & exhorta les autres à imiter fon exemple: fa prédication étoit fi ridicule, & il y mêloit des chofes fi peu catholiques, que l'on ne l'écoutoit plus, & l'archevêque engagea les religieux à le prier de defcendre. Il le fit, & voyant qu'il perdoit la confiance publique, il alla fe jetter aux pieds de fon éminence, la priant de vouloir bien envoyer fon théologien au palais pour porter au vice-roi fon abdication. Le cardinal le lui promit, & comme il étoit tout en fueur, on le conduifit dans une chambre du couvent pour changer de linge: après s'être repofé il fe mit à un balcon qui donnoit fur la mer; mais un inftant après il vit venir à lui plufieurs perfonnes qui étoient entrées par l'églife & qui l'appelloient; il leur alla au-devant, en difant: mes enfans, eft-ce moi que vous cherchez, me voici. On lui répondit avec quatre coups d'arquebufe, & il tomba mort en s'écriant: Ah, *traditori, ingrati.*

On eut bientôt dissipé une populace qui n'avoit plus de chef. L'on porta sa tête au bout d'une lance jusqu'au palais du vice-roi, sans éprouver de la part du peuple la moindre résistance, & l'on jetta son corps dans les fossés, entre la porte de Nole & la porte de Capoue.

Cette révolution de Naples fut de courte durée, mais elle fut suivie d'une autre qui pouvoit faire à la cour d'Espagne bien plus de tort. Henri de Lorraine, duc de Guise, ayant été obligé de quitter la France, & s'étant retiré à Rome au mois de septembre en 1647, y conçut le projet de profiter des troubles de Naples pour en chasser les Espagnols, y établir la forme républicaine de la Hollande, & de s'en faire vice-roi ou Stadhouder, en se mettant à la tête du peuple contre la noblesse (*a*). En effet il ne manqua la conquête du royaume de Naples que parce qu'on lui en envia la gloire, & qu'on le traversa par jalousie. C'étoit dans le *Torrione* ou Tourion des carmes qu'il logeoit, les autres châteaux étant occupés par les Espagnols; il s'établit ensuite devant l'église de S. Jean de Carbonata; il fut long-tems le général du peuple, il avoit même attiré

(*a*) Voyez les mémoires de feu monsieur le duc de Guise à Paris 1668. in-4°. Histoire de la révolution de Naples dans les années 1647 & 1648, par mademoiselle de Lussan 1757.

à lui beaucoup de noblesse, & les affaires étoient très-avancées, lorsque les Espagnols profitant d'une absence qu'il fut obligé de faire, surprirent la ville & le Tourion; il fut lui même surpris & fait prisonnier près de Caserte, en se retirant pour aller joindre d'autres troupes qui étoient dans son parti; on le conduisit en Espagne, & tous les troubles finirent.

Les rois d'Espagne ayant continué de posséder ce royaume, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, alla prendre possession de Naples en 1702, il la conserva pendant six ans; mais en 1707 le comte de Daun s'empara du royaume de Naples au nom de l'empereur Joseph; & la branche de la maison d'Autriche qui régnoit en Allemagne, continua de posséder ce royaume, lors même que la maison de Bourbon fut établie en Espagne; car par le traité signé à Bade le 7 septembre 1714, on céda à l'empereur Charles VI les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas & les duchés de Milan & de Mantoue, comme partie de la succession de Charles II, roi d'Espagne.

Les divisions ayant continué entre l'Espagne & la maison d'Autriche, l'empereur Charles VI fut obligé de céder la Sicile par le traité d'Utrecht à Victor-Amédée, duc de Savoie. Philippe V, roi d'Espagne, la reprit en 1718 sans beaucoup de peine; mais par le traité qui fut fait en 1720 il céda à Charles VI tous ses droits sur cette isle; l'empe-

reur fut reconnu de tout le monde pour roi des deux Siciles, & le roi Victor fut obligé de se contenter de la Sardaigne au lieu de la Sicile qu'il avoit eue. Le duc d'Orléans, régent de France, qui étoit mécontent de lui, eut beaucoup de part à ce changement peu favorable au roi de Sardaigne.

Mais lorsque la guerre eût été déclarée entre l'Empire & la France en 1733, à l'occasion de la couronne de Pologne, la France ayant pris le Milanois, don Carlos alors duc de Parme s'empara du royaume de Naples en 1734, & il lui fut assuré par le traité de 1736 en même tems que le duché de Lorraine à la France, Parme & Milan à l'empereur Charles VI, la Toscane au duc de Lorraine, & les villes de Tortone & de Novarre au roi de Sardaigne. Don Carlos obtint aussi la cession des places maritimes de la Toscane, de Porto Longone & de l'isle d'Elbe.

Naples commença pour lors à voir son souverain habiter dans ses murs, avantage dont elle étoit privée depuis deux siecles; elle eut lieu de se féliciter de cette nouvelle domination; Charles III réforma les abus, fit des réglemens sages, établit le commerce avec les Turcs, décora sa capitale, & fit aimer son regne à ses sujets; il a protégé les lettres comme on en peut juger par les travaux faits à Herculanum, & par le soin qu'il a pris d'en conserver les monumens; il a cherché à exercer les artistes habiles par l'en-

treprise immense du château de Caserte; enfin Naples a été sous son regne plus heureuse & plus tranquille qu'elle ne l'avoit jamais été.

Ferdinand VI roi d'Espagne & frere du roi de Naples étant mort en 1759, don Carlos voulant lui succéder comme son frere, remit le royaume de Naples à son troisieme fils Ferdinand IV, actuellement régnant, & s'embarqua le 6 Octobre 1759 pour l'Espagne, où il regne paisiblement, & qu'il destine à son fils aîné.

L'histoire de Naples a été donnée par *Capacio*, *Summonte*, &c. mais celle de *Giannone* en 5 volumes in-4°. est la plus estimée. Elle parut il y a environ 35 ans pour la premiere fois, & fit grand bruit dans le pays; elle fut proscrite sévérement; mais l'on convient qu'elle est aussi vraie & sincere qu'elle est hardie. Le P. de S. Felix, jésuite, en fit une critique à laquelle l'auteur répondit; le cinquieme volume de son ouvrage ne contient que des justifications, des réponses, & une profession de foi. Il y a une traduction françoise de cet ouvrage (*a*).

(*a*) On peut consulter la vie de Giannone, & l'on y verra les persécutions auxquelles un historien véridique peut être exposé de la part de ceux qui ont intérêt à cacher la vérité. Les jésuites furent les premiers artisans de cette persécution, qui ne finit qu'à la mort de cet illustre infortuné; & ils sont

CHAPITRE II.

Description de la partie méridionale de Naples.

ON ne peut rien imaginer de plus beau, de plus grand, de plus orné, de plus ſingulier à tous égards que le coup d'œil de Naples de quel côté qu'on la voie. Cette ville eſt placée au fond d'un baſſin, appellé en italien *Cratere*, qui a deux lieues & demie de large & autant de profondeur ; il ſemble preſque fermé par l'isle de Caprée, qui ſe préſente du côté du midi, & quoique à ſept lieues de diſtance termine agréablement la vue ; on croit voir aux côtés de cette isle deux ouvertures appellées en effet *bocche di Capri*, mais l'une a plus de huit lieues de largeur, & l'autre a ſeulement une lieue, quoiqu'elles ſemblent preſque égales. Le contour de ce baſſin eſt orné d'un côté par les maiſons agréables du Pauſilipe, de l'autre par le palais de Portici, & toutes les maiſons de campagne qui ſe ſuivent ſans interruption depuis Naples juſqu'au-delà de Portici ; le Véſuve qui s'éleve par-delà, rend ce

---

maintenant proſcrits des lieux, où ils dominoient, & où leur zele amer & cruel cauſa tant de malheurs. Grande leçon pour les perſécuteurs. A.

ſpectacle plus ſingulier & plus grand ; Herculane & Pompeia ſont du même côté ; de l'autre ſont la grotte ſinguliere du Pauſilipe, le tombeau de Virgile, les feux de la Solfatare, la grotte du chien : tout ce qui environne ou avoiſine le baſſin de Naples, eſt extraordinaire & fameux.

Naples eſt ſituée au fond de ce théâtre ſur le penchant d'une montagne, elle embraſſe la mer par une vaſte étendue de fauxbourgs, la domine par des châteaux, l'embellit par des maiſons ſuperbes diſtribuées en amphithéâtre depuis le haut de la montagne juſqu'au bas ; ce développement ou ce coup d'œil eſt la plus belle choſe qu'il y ait au monde, & les voyageurs qui ont vu plus de choſes rares que moi, ne m'ont pas dit qu'il y eût rien de comparable à la beauté de cette ſituation ; pas même la vue de Conſtantinople & celle de Gènes, qui en approchent le plus : Conſtantinople a l'air de la capitale du monde, dit M. le Roi, & il n'y a point de ville ſur la terre que l'on puiſſe lui comparer pour ſon aſſiette..... mais ſi l'aſpect de cette ville eſt très-beau, l'intérieur au contraire en eſt très-déſagréable (*M. le Roi*, p. 5.) ainſi l'on ne peut pas la mettre en comparaiſon avec Naples.

C'eſt ſur-tout du haut des chartreux qu'il faut voir celle-ci, ou bien dedans une barque à quelque diſtance du port, quoique après tout elle ſoit charmante de quel côté qu'on ſe place. On trouve à Naples deux

grandes eſtampes qui repréſentent les deux vues principales de la ville, & que M. Gravier, libraire François, a fait faire, mais elles répondent très-mal, ſoit pour le deſſein, ſoit pour la gravure, à la beauté de leur modele. Je voudrois voir les plus habiles peintres y exerçer leurs talens: je ne ſuis point étonné que le peuple de Naples enchanté de ce ſéjour diſe dans ſon langage : *vedi Napolo po mori*, quand on voit Naples on a tout vu; c'eſt par une ſuite de cette perſuaſion qu'ils diſent communément aux étrangers qui ont vu quelque choſe de nouveau, *comme li piace*, queſtion qui embarraſſe très-ſouvent lorſqu'il s'agit des choſes dont on n'a pas un grand éloge à faire.

Le baſſin de Naples eſt terminé ſur la droite par le cap de Miſene, célébre dans Virgile par la ſépulture d'un des compagnons d'Enée; ſur la gauche par le cap de Maſſa, appellé autrefois le cap de Minerve à cauſe d'un temple qui y étoit. Entre l'isle de Caprée & chacun de ces deux caps, on voit l'immenſité de la mer, comme par une échappée; ce coup d'œil noble & vaſte dilate l'imagination, ſans offrir une monotonie ennuyeuſe, comme cela arrive à ceux qui n'ont abſolument que la mer pour borner leur horiſon.

Du côté du nord, Naples eſt bornée par la colline qui portoit autrefois le nom de Virgile, qui s'appelle actuellement *monte Vergine*, & par les monts *Tifata*, qui forment

une eſpece de couronne autour de la ville ; enfin on y voit le commencement de la terre de Labour, *terra di lavoro*, c'eſt-à-dire, de ces campagnes fertiles & célébres que les Romains appellerent la Campanie heureuſe, & qu'ils regardoient comme le pays le plus riche & le plus beau de l'univers.

LE SEBETO, petite riviere qui deſcend des collines qui ſont du côté de Nola, fertiliſe les environs de Naples & ſe jette dans la mer ſous le pont de la Magdeleine, qui eſt à la partie la plus orientale de la ville. Le Sebeto étoit célébre dans l'antiquité, c'étoit une divinité à laquelle on avoit élevé un temple ; on en a trouvé l'inſcription qui eſt rapportée dans Falco, *Mevius Eutichius reſtituit ædiculam Sebeto.* La plus grande partie des eaux qu'il rouloit autrefois, a diſparu dans une éruption du Véſuve, on dit même qu'il étoit reſté à ſec, & qu'il reparut en partie dans l'endroit qui a conſervé le nom de la *Bulla*, ou la *Volla*, qui eſt une eſpece de petit étang à deux lieues de Naples. Le Sebeto ſe diviſe en deux branches dans l'endroit appellé *Caſa dell' acqua*, une partie eſt portée à Naples dans les aqueducs appellés *Formali*, qui regnent ſous la ville, & le reſte ſert à l'irrigation des jardins.

On croit généralement que l'ancienne ville de Partenope ou *Neapolis* étoit ſituée dans la partie la plus ſeptentrionale & la plus élevée de la ville actuelle, depuis *S. Agnello in capo Napoli* juſques vers S. Georges, S. Mar-

cellin, S. Severin. Elle étoit divisée en trois grands quartiers ou places qu'on appelloit la place haute, la place du soleil, & celle de la lune; elle venoit enfin aboutir vers l'endroit où est la porte de Nole, *porta Nolana*, entre la vicairie & le marché; à l'égard de l'autre ville appellée *Paleopolis*, fondée par Hercule, suivant Diodore de Sicile, & qui en étoit très-voisine, on ignore sa situation; les uns la mettent au nord vers *Capo di monte*, les autres au midi vers *Chiaja*, les autres à l'orient, du côté du *Poggio reale*; & même encore plus loin.

Naples étoit autrefois environnée de très-hautes murailles, puisque nous voyons qu'Annibal en fut effrayé, & n'osa pas en entreprendre le siege. Mais ayant été ruinée, comme nous l'avons dit, elle fut rebâtie presque à neuf en 540 par Bélisaire. Conrad ayant abattu les murailles en 1252, le pape Innocent IV les fit reconstruire & agrandir en 1254. Charles I, de la maison d'Anjou, fit construire le château neuf en 1170, & Charles II son fils en 1300 fit une augmentation encore plus considérable à cette ville, éleva le château S. Elme, fit reconstruire les portes & rebâtir les murs. Une des portes de l'ancienne ville s'appelloit *porta ventosa*, elle étoit près de la mer & du port qui dans ce tems-là venoit beaucoup plus avant qu'il ne vient aujourd'hui; derriere l'église de S. *Onofrio de' Vecchi* on montre des restes de l'ancien phare ou de la lanterne du môle;

cette porte fut ensuite transférée par Charles II, vers l'an 1300, à l'endroit où étoit le palais des princes de Salerne, qui est actuellement la maison des jésuites, *Gesù nuovo*; enfin Pierre de Tolede vice-roi de Naples, la fit construire à l'extrêmité de la rue de Tolede; c'est aujourd'hui la porte du S. Esprit. La porte appellée *Donn' orsa* étoit vers *S. Pietro a Majella*, c'est celle par où entrerent les Sarrasins en 788, & par laquelle ils furent repoussés; elle s'appelle aujourd'hui porte de Constantinople à cause d'une église voisine; elle est en face de l'université sur le *largo delle pigne*. La porte appellée *di Sa. Sofia* étoit vers l'archevèché, & elle fut transportée plus loin par ordre de Constantin; la porte de Capoue étoit vers *monte della misericordia*, & elle fut transportée vers sainte Catherine *a Formello*, & ornée de trophées lorsque Charles-Quint fit son entrée solemnelle à Naples par ce côté-là. Une autre porte est appellée *porta Nolana*, parce qu'elle conduit à cette ville ancienne & célébre de *Nola*. Il y a encore plusieurs autres portes qui n'ont rien de remarquable; on montre en quelques endroits de la ville des restes des murs anciens, que les uns disent être de l'enceinte de Naples, & que d'autres attribuent à des temples, à des amphithéâtres, à des bains; telle est *l'Anticaglia* au-dessous des Incurables, & les restes qui sont à *li Caserti* & à *S. Severo*, église des dominicains.

Les

Les murs de la nouvelle ville en commençant depuis le fort des carmes, *torrione del carmine*, jusques au-dessous de S. Martin & vers le couvent appellé *SS. Trinita delle Monache*, sont faits en partie d'une pierre dure & noire qui se tire des environs de Naples, appellée *piperno*. Ce fut le roi Ferdinand I vers l'an 1460 qui les fit faire pour défendre la partie septentrionale; une partie est de pierre tendre & fut faite en 1537 sous l'empereur Charles V par le vice-roi Pierre de Tolede. Si l'on suit cette enceinte & que l'on revienne le long de la mer, en y comprenant le palais, le château de l'Oeuf, sainte Lucie, Plata Monte, & la porte de Chiaia, on trouve environ dix milles de Naples, (chacun de 800 toises) c'est-à-dire plus de trois lieues.

Les portes de la ville ne ferment point, on y entre à toute heure, il n'y a comme à Paris que de foibles barrieres à l'entrée des fauxbourgs; une capitale est naturellement gardée par le royaume tout entier, & ne doit point être exposée aux dangers de la résistance: elle est le prix des victoires remportées aux extrêmités de l'état.

Les fauxbourgs de Naples sont très-grands & très-agréables; celui de sainte Lucie est au midi de la ville; celui de Chiaia au couchant, est le plus décoré par les beaux hôtels & le grand nombre de gens de la cour qui y habitent; du côté du nord est celui de S. Antoine, par lequel on arrive de Capoue;

celui des Vierges en eſt voiſin, il s'étend au nord de la ville au-delà de la porte du S. Eſprit & de la porte Médine, juſqu'à la *Montagnola*, & aux capucins de S. Eframo nuovo : celui de Lorette eſt à l'orient de la ville du côté de Portici : nous parlerons de ces fauxbourgs à la ſuite des quartiers de la ville qui y ſont contigus.

La plus grande longueur de Naples eſt de 2300 toiſes du nord au ſud, ou depuis le château de Capo di monte juſqu'à la pointe du château de l'Oeuf; on en trouveroit même 2600, en prenant depuis Notre-Dame de Pié-de-grotte à l'extrêmité de Chiaia qui eſt au ſud-oueſt, juſqu'au pont de la Magdeleine qui eſt ſur le chemin de Portici, au-delà du quartier de la Cavalerie; toute la partie qui eſt depuis la vicairie juſqu'au palais du roi, ſur une diſtance de mille toiſes, eſt extrêmement habitée; la ſeule rue de Tolede depuis la porte du S. Eſprit juſqu'au coin des jéſuites de S. François Xavier, ou à l'entrée de la place du palais, a 540 toiſes de longueur ſur une ſeule ligne, ſans compter la place dans laquelle elle finit : la ville eſt traverſée auſſi d'orient en occident par une autre rue moins réguliere & moins large, mais qui a 2030 toiſes depuis la porte de Nole juſqu'au-deſſus du palais du duc de Tarſia. J'ai pris ces dimenſions ſur un grand plan qu'a fait lever M. le duc de Noia, & qu'il a bien voulu me communiquer quoiqu'il ne ſoit pas encore public. Ce plan eſt

en 35 feuilles, parce qu'il comprend Naples & ses environs; c'étoit une entreprise dispendieuse & pénible, mais utile, puisqu'on n'a d'autre plan de cette grande ville que celui de M. Jolivet, architecte, (publié en 1764 par M. Gravieres) moins grand, moins exact, moins détaillé que celui de M. le duc de Noia.

Suivant un dénombrement de la ville de Naples fait en 1742, & qui m'a été communiqué, il y avoit dans les 39 paroisses de la ville & des fauxbourgs 305091 habitans, parmi lesquels il y avoit 4757 religieux, 3283 religieuses de 13 ordres différens; 4855 personnes dans les hôpitaux & autres communautés, de 45 ordres différens & 292196 personnes dans les maisons ordinaires.

Indépendamment de ces 305091 habitans domiciliés, on assure à la fin de ce dénombrement que les trois paroisses destinées aux étrangers, S. George des Génois, S. Jean des Florentins, & S. Paul des Grecs, contiennent bien 100000 ames; qu'il faut encore y ajouter 34 mille hommes pour les troupes, 12000 pour les habitans des châteaux de Naples, & 600 pour l'hôpital de l'Annonciade qui fait une paroisse à part; cela feroit en tout 451691, mais je crois qu'il y a beaucoup à rabattre sur les articles qui ne sont pas le résultat d'un dénombrement exact; du moins le cardinal Spinelli, qui avoit été archevêque de Naples, assuroit à un de mes amis qu'il n'y avoit pas en tout plus de 350

mille ames dans la ville de Naples.

Il y a 58 ordres ou congrégations à Naples, & huit mille religieux ou religieuses, c'est à peu près la quarantieme partie du total des nationaux ; & si l'on y ajoute les prêtres séculiers, on aura une portion beaucoup plus forte de la ville consacrée au célibat, mais on doit moins la regretter à Naples que par-tout ailleurs, puisqu'il y a tant d'autres gens inutiles.

Nous commencerons notre description de Naples par le palais du roi qui est le plus bel édifice de cette ville. Les anciens rois de Naples habiterent premiérement dans le château appellé *castel Capuano*, ensuite dans le château neuf, & quelquefois dans le château de l'Oeuf, où mourut Alphonse d'Arragon en 1458 ; le vice-roi Pierre de Tolede fut le premier qui entreprit de faire bâtir un palais pour la résidence du souverain, il fit construire ce qu'on appelle actuellement le *palais vieux*, où Charles V logea, & l'on voit encore sur la porte l'aigle à deux têtes.

REGGIO PALAZZO, palais du roi, grand édifice qui fut fait sous le vice roi dom Ferdinand Ruiz de Castro, comte de Lemos, qui étoit vice-roi de Naples en 1600, & dirigé par le cavalier Fontana. Ce palais donne d'un côté sur la mer dont il est très-proche, & de l'autre sur une place fort grande, mais d'un plan irrégulier, & environnée de maisons ordinaires sans ornemens. Il sera même difficile de décorer cette place à cause

des églises dont elle est environnée.

L'architecture de ce palais est bonne & d'un style sage ; la façade a près de cent toises de longueur, & il y a vingt-deux croisées de face avec trois portes d'égale hauteur, ornées de colonnes de granite portant les balcons du premier étage. Sa décoration consiste en trois rangs de pilastres, doriques, ioniques & corinthiens, placés les uns sur les autres, & le tout couronné d'une balustrade garnie de pyramides & de vases alternativement.

La cour n'est pas grande, mais l'escalier est magnifique, commode & d'une grandeur prodigieuse. Il conduit à des portiques fort beaux dont la cour est environnée.

Parmi les grands & beaux appartemens qu'on voit dans ce palais, on remarque la salle des vice-rois, où sont les portraits de tous ceux qui ont gouverné le royaume de Naples, depuis le grand capitaine dont nous avons parlé, qui vivoit en 1500. La chapelle a été peinte par Nicolas Rossi.

La chambre à coucher du roi a un grand air de magnificence, elle est décorée de pilastres & de glaces, dont les chapiteaux & tous les ornemens sont dorés, & entre lesquels il y a de grands miroirs ; on voit dans cette chambre trois alcoves : le plafond de la plus grande est de Solimene, mais c'est un des plus foibles ouvrages de ce maître. L'un des plafonds des petites alcoves a été peint par Francischello delle Mura, il n'est pas

mal, quoiqu'il laiſſe beaucoup à déſirer. Voici les plus belles choſes qu'on remarque dans les appartemens de ce palais.

Trois grands tableaux d'Ilario Spolverini : ſavoir, le paſſage d'un pont, un port de mer, & une marine ; ils ſont ingénieux de compoſition, & la touche en eſt fine, mais la couleur en eſt fauſſe.

Une Vierge, S. Pierre & S. Charles, de Lanfranc : la Vierge eſt trop petite, l'enfant Jeſus trop grand, & les ſaints un peu lourds, quoique peints d'une grande maniere.

Le Lazare reſſuſcité, de Jacques Baſſan : il y a dans ce tableau quelques têtes de femmes très-gracieuſes, mais la figure du Lazare eſt mauvaiſe.

Les trois Graces, d'Annibal Carrache, d'un deſſein mâle, mais fort maniéré, d'une mauvaiſe couleur & ſans effet.

Une charité, d'Annibal Carrache, d'une couleur aſſez vigoureuſe.

Le mariage de ſainte Catherine avec l'enfant-Jeſus, du Correge : la tête de la Vierge eſt trop petite rélativement à celle des Anges : quant aux caracteres de têtes, ils ſont en général gracieux.

Dans une chambre où l'on conſerve beaucoup de porcelaine de Saxe, il y a de fort belles tables, dont les deſſeins ſont à ramages, exécutés en agathes, & autres pierres rares rapportées.

Lorſqu'on va depuis le palais du roi juſqu'à la darſe, on voit une grande ſtatue de

marbre, trouvée à Pouzzol au tems du duc de Medina; c'étoit un Jupiter en forme de terme, auquel on a ajouté des ornemens de ftuc & un grand piedeftal; on l'appelle *il Gigante.*

On defcend enfuite à la fonderie des canons, à l'arfenal & au chantier de conftruction. On pourroit fabriquer dans cet arfenal jufqu'à 60 galeres, & il en peut tenir 25 dans la darfe.

Le palais communique avec l'arfenal par un pont qui eft couvert. Le roi y paffe pour aller s'embarquer lorfqu'il va à Paufilipe, ou qu'il fait quelques promenades fur la mer, comme cela arrive tous les dimanches dans le mois de juillet & le mois d'août,

On fe donne quelquefois à Naples le plaifir d'aller voir lancer le poiffon en mer dans une barque de pêcheur à l'entrée de la nuit; on fe fert de la lueur d'un brafier qui faifant un feu clair, attire le poiffon & le fait appercevoir. Les mariniers ont l'adreffe de ne le manquer prefque jamais dès qu'ils l'ont apperçu, comme ils ont celle d'aller chercher un fequin qu'on leur jette, jufqu'au fond de la mer.

Le palais communique auffi au château neuf par une galerie portée fur des arcades, qui traverfe les foffés, & peut fervir de retraite en cas d'émeute.

CASTELLO NUOVO, grande fortereffe fituée fur le bord de la mer, & vis-à-vis du môle auquel il fert de défenfe. Le maffif du

milieu, & les hautes tours dont il est flanqué, furent bâtis par Charles I, vers l'an 1280; les fortifications extérieures qui l'environnent, & qui forment un quarré de près de 200 toises en tout sens, furent commencées par Frédéric d'Arragon vers 1500, continuées par Consalve de Cordoue, ou le grand capitaine, & achevées par Pierre de Tolede vers 1540. Dans la suite trois grosses tours ont été changées en bastions. On arrive à ce château par une grande place appellée *largo del Castello*; elle a été formée aux dépens d'un grand nombre de maisons qui tomboient en ruine; c'est ce qui fait que l'église de l'*Incoronata*, à laquelle on montoit autrefois par plusieurs marches, est actuellement au dessous du niveau de la place élevée par les décombres.

Après avoir passé les premieres fortifications du château neuf, on arrive dans une grande cour, ou espece de place d'armes, où le comte de Lemos & le gouverneur dom Antoine Cruz se distinguerent autrefois par des tournois, des carousels & des combats de taureaux: c'étoit l'endroit où se donnoient toutes les fêtes; il y en a plusieurs de gravées dans l'ouvrage du marquis de Carpio.

L'arc de triomphe qui est placé à gauche entre deux tours, fut élevé lors de l'entrée du roi Alphonse: il est tout en marbre, orné de beaucoup de statues; cet ouvrage fut fait par le cavalier Pietro Martino de

Milan, quoique Vasari paroisse en douter. Près de-là il y a une porte de bronze, ornée de bas-reliefs, où sont représentés les exploits du roi Ferdinand d'Arragon. On entre ensuite dans une cour intérieure, d'où l'on monte à la salle d'armes que le vice-roi don Pierre d'Arragon fit disposer, & qu'il pourvut de toutes les armes nécessaires pour un cas de surprise; on dit qu'elle peut armer cinquante mille soldats: on y a placé les bas-reliefs en marbre des empereurs Trajan & Adrien qui étoient nés en Espagne. Cette salle est remarquable dans l'histoire par la renonciation de S. Pierre Célestin V, qui eut la facilité d'abdiquer le pontificat en 1294, en faveur de Boniface VIII, de qui l'on disoit alors, *Intravit ut vulpes.*

Vis-à-vis de cet arsenal est l'église de Ste. Barbe, qui a été peinte dans ce siecle par André del Po. La porte est d'un ordre corinthien, on y remarque sur les bases les portraits de *Juliano da Maiano* & de sa fille; c'est de lui que sont les bas-reliefs, dont nous venons de parler. Le tableau de l'adoration des mages, qui est dans cette église, passe pour être le premier tableau peint à l'huile par Jean de Bruges, du moins suivant Vasari, quoique d'autres prétendent que c'est celui qui est à l'église de Sanazar. C'est-là que furent enfermés le comte de Sarno & Petruccio, lors de la conjuration des barons.

On montre dans ce château plusieurs grosses pieces d'artillerie, où sont les armes du

duc de Saxe, à qui Charles-Quint les avoit enlevées. La tour de S. Vincent célébre par la vigoureuſe défenſe des François qui dura pendant ſix mois, eſt preſque détruite actuellement.

La tour de S. Sébaſtien qui eſt ſur le bord de la mer, fut conſtruite ſous le regne de Charles I pour la garde de la côte auſſi-bien que deux tours qui ſont dans le château; mais elle ne ſert aujourd'hui qu'à enfermer les enfans de famille dont les parens ſont mécontens.

Le baſtion du château-neuf qui regarde le port s'appelle vulgairement *baſtione delle P...* parce qu'on prétend qu'il fut fait avec le produit d'un impôt mis ſur les filles. Les eſpeces d'ovales qu'on y voit ſur les pierres, ont été faits pour en conſerver le ſouvenir par une repréſentation obſcene, mais rélative à leur état.

LE PORT de Naples qui eſt à la partie orientale de la ville, eſt un quarré d'environ 150 toiſes en tout ſens, défendu par un grand môle qui le ferme à l'orient & au midi, & par un petit môle qui le défend au nord. Le môle eſt terminé par un petit fort appellé *fortino S. Gennaro*: le petit môle ou *braccio nuovo* a été conſtruit ſous don Carlos, & il eſt auſſi défendu par un petit fort. Ces deux forts furent conſtruits après que l'amiral Byng eût menacé la ville de Naples dans la guerre de 1745, & forcé le miniſtere à ſigner la neutralité, ſans donner même le tems de

délibérer. La lanterne ou le phare du port eſt à l'entrée du môle. La promenade du môle eſt très-agréable & très-fréquentée à l'entrée de la nuit.

Ce port pourroit contenir 4 vaiſſeaux de 80 canons; mais il ne renfermoit en 1765 que deux frégates, avec pluſieurs tartanes pour le commerce des grains, qui portent environ 2000 fetiers de bled plus ou moins. Il y avoit auſſi deux galeres dans la darſe, montées par 3 ou 4 cents hommes; les autres galeres étoient en campagne. Un conſtructeur Génois étoit ſur le point de faire conſtruire à Naples un vaiſſeau de 70 canons: mais pour lors la marine du roi de Naples conſiſtoit en un vaiſſeau de 60 canons, deux frégates de 30 & de 20 canons, cinq galeres, dont trois étoient en Sicile & deux dans la vieille darſe à Naples, quatre galiotes ou demi-galeres qui étoient en Sicile, ſix ſchebecks de 18 à 20 canons, bâtimens très-façonnés, qui vont à rames & qui ont auſſi des voiles quarrées & des voiles en tiers-point, enfin une petite galiotelle de 32 rameurs, priſe ſur les Turcs.

Je n'ai vu conſtruire à Naples que des tartanes de 80 pieds, qui peuvent porter 1500 fetiers: on y emploie de l'érable du pays, & des mâts qu'on tire de Marſeille & de Livourne. On fait cependant auſſi des tartanes plus grandes, & qui portent juſqu'à 7000 tumuli de grains, ou 2250 fetiers de Paris. Si l'on conſtruit peu & s'il y a peu de vaiſ-

seaux à Naples, c'est que le commerce y est peu considérable; cependant il y a tant de peuple, & tant de gens oisifs dans cette grande capitale, qu'on est étonné de n'y pas trouver plus de circulation & plus d'activité.

Le port de Naples est petit, mais la rade est très-bonne vis-à-vis de Ste. Lucie, entre le château-neuf & le château de l'Oeuf.

Ce port n'a jamais été plus brillant qu'en 1759 au départ du roi d'Espagne; il montoit un vaisseau de 90 canons, accompagné de 40 autres, sans compter tous les bâtimens qui prenoient part à la fête, & qui donnoient à ce départ l'air d'un triomphe. Le roi se rendit en 9 jours à Barcelone.

Il y a dans le golfe ou *cratere* un courant singulier qui vient de Portici, passe près du port & va rejoindre le Pausilipe à l'occident de Naples.

La place appellée *largo del Castello*, par laquelle on revient du port vers le palais du roi, est ornée de plusieurs fontaines; la plus remarquable est la fontaine de Medine, décorée de statues: au milieu d'un grand bassin s'élevent trois satyres qui portent une grande conque marine, au-dessus de laquelle est un Neptune le trident à la main, jettant de l'eau par les trois pointes du trident. Cette fontaine fut faite dès le tems du comte d'Olivares, & placée par les vice-rois d'abord à l'arsenal, ensuite sur le bord de la mer. Le duc de Medina Las Torres la fit placer vis-à-vis de la rue de l'Incoronata où elle est

actuellement ; il fit faire les ornemens extérieurs & les lions qui l'accompagnent sur les desseins du cavalier Fanzago, & lui donna son nom : c'est la fontaine la plus remarquable de la ville, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre. Les autres fontaines de la place dont nous parlons, sont celle des chevaux marins élevée par le comte d'Ognate ; celle qui est devant l'église de *Monserrato*, élevée aux dépens de la ville ; la fontaine *Gusmana* que fit faire le comte d'Olivares, où deux dragons & un lion jettent l'eau ; la fontaine de Vénus où il y avoit autrefois une très-bonne statue de Vénus, par Jérôme de sainte croix, à la place de laquelle on a substitué une mauvaise copie ; la fontaine des miroirs, *degli specchi* où il y a des jets d'eau & des cascades qui forment comme des miroirs.

Malgré toutes ces fontaines le *largo di Castello* ne forme pas une bien belle place, elle n'est ni réguliere ni décorée ; les vice-rois n'ont jamais eu qu'une puissance momentanée, ils n'ont pu former des projets un peu considérables d'embellissements pour la ville de Naples, voilà pourquoi l'on n'y trouve pas de monumens d'une grande importance ; la rue de Tolede est la seule chose qui soit véritablement remarquable par sa régularité, son alignement, & les hôtels qui la décorent.

S. LUIGI DI PALAZZO, église de minimes située près du palais, étoit autrefois une

petite chapelle dediée à S. Louis roi de France, frere de Charles Ier. roi de Naples. S. François de Paule s'arrêta quelque tems à Naples en 1481, & y jetta les premiers fondemens de l'église & du couvent qui subsistent aujourd'hui. On rapporte que quelques personnes l'ayant blâmé de ce qu'il avoit choisi un endroit si retiré, il prédit que ce quartier ne tarderoit pas à devenir un des plus beaux quartiers de Naples : si cela est, l'événement a bien confirmé sa conjecture. L'église de S. Louis est une des plus belles de Naples, elle est ornée de marbres & de peintures. La figure de S. François de Paule se voit sur une agate du grand autel, sa barbe, son capuchon même, avec leurs couleurs naturelles, se sont rencontrés à ce qu'on prétend dans l'agate, mais on sait aussi qu'il y a des moyens de colorer les matieres les plus dures.

Le tableau qui est derriere le maître-autel, de même que la voûte du sanctuaire & les tableaux des côtés du chœur sont de Jordans ; cependant ils ne sont pas assez beaux pour exiger une description, non plus que ceux de Paul de Matteis qui sont dans la même église.

La premiere chapelle à droite contient des tableaux de Solimene, qui sont beaux, mais cependant un peu froids : ils représentent la religion & une autre vertu. On montre dans cette église du lait de la Ste. Vierge, coagulé dans deux petites phioles, & qui se li-

quéfie dans les fêtes de la Vierge, ainsi que celui de S. Janvier dont nous parlerons plus bas. L'apothicairerie des minimes est une des plus renommées de Naples, par les compositions qu'on y débite, & l'on y voit aussi des peintures de Paul Matteis.

S. SPIRITO A PALAZZO, église des dominicains en face du palais; il y a de bonnes peintures; on y remarque un tableau du rosaire qui est une composition singuliere de Jordans, le baptême de J. C. qui est dans la voûte est un des meilleurs ouvrages de Paul de Matteis.

S. FRANCESCO SAVERIO, college de jésuites fondé par la comtesse de Lemos vice-reine de Naples, est aussi sur la place du château; l'église a une façade faite sur les desseins du cavalier *Cosmo*, & l'on voudroit que tout le reste de la place répondît aussi-bien à la beauté du château. La voûte & la coupole de l'église sont regardées à Naples comme le plus grand & le plus bel ouvrage à fresque de Matteis.

L'église de la Croix qui est au bas de la colline de *Pizzo Falcone*, est occupée par des religieux de l'ordre de S. François; c'est-là qu'étoient autrefois les religieuses de Ste. Claire, que la reine Jeanne fit transporter ensuite dans la rue où est actuellement le couvent de *Sta. Chiara*. Le couvent avoit été fondé par le roi Robert vers l'an 1320; la reine Sancia y fit profession peu de tems après, & l'on voit encore son tombeau dans l'église.

Sa. MARIA DELLA SOLITARIA appellée aussi la Vierge de la *Soledad*, est un couvent de religieuses Espagnoles, qui est un peu plus haut ; il fut fondé par le frere Trigrisso capucin, & don Louis Enriquez officier Espagnol, par le moyen des aumônes & des quêtes ; on y reçoit les filles d'officiers Espagnols qui n'ont ni pere ni mere. Il y a dans l'église plusieurs bons tableaux de l'Espagnolet, de Jordans, &c.

A la premiere chapelle à gauche une Ste. Cécile de M. A. de Caravage ; elle est représentée touchant l'orgue, avec un ange qui fait aller le soufflet : la tête de la sainte est très-belle, & tout ce morceau seroit regardé comme une fort bonne chose si les ombres n'en étoient pas si seches.

Au maître-autel une descente de croix de Luc Jordans : les têtes en sont belles & l'effet en est piquant : c'est un des plus vigoureux tableaux de ce maître.

Il y a aussi dans cette église une confrairie de gentilshommes, qui faisoient le soir du vendredi-saint une procession célébre appellée *de' battenti*.

PIZZO-FALCONE, colline qui est en face du palais, & qui s'appelloit autrefois *Ecchia* du nom d'Hercule ; elle fut ensuite nommée *Lucullanum*, parce qu'elle étoit occupée en partie par les jardins & par le palais de Lucullus, qui étoit proprement à l'endroit où est le château de l'Oeuf ; mais alors tout cela étoit continu, & la séparation qu'on y voit actuelle-

actuellement a été faite par un tremblement de terre. Le comte André Caraffa fit bâtir sur le sommet de cette colline une grande & belle maison, qui est devenue un corps de casernes, *quartiere*, que le vice-roi don Pierre d'Arragon fit fortifier. Un pont de pierre, ou plutôt un grand arc bandé sur la rue fait la communication de cette colline avec la rue *delle Mortelle*, où il y a beaucoup de palais considérables.

Le couvent de *Suor Orsola Benincasa*, ainsi appellé du nom de la fondatrice, est un des couvents les plus austeres de l'Italie, les religieuses n'y parlent jamais à qui que ce soit; des sœurs du premier cloître font le service. Le couvent est sous la direction spirituelle des théatins.

PALAZZO FRANCAVILLA, situé au bas de *Pizzo-Falcone* vers la porte de *Chiaia*, est un des plus grands palais de Naples; le prince étoit en Espagne en 1765: mais la princesse qui est de la maison Borghese tenoit à Naples la plus grande maison. Les étrangers y sont reçus avec beaucoup d'agrément: cette princesse a passé 18 mois à Paris, & l'on s'en apperçoit à la maniere dont ses appartemens sont meublés; les glaces, les vernis, les étoffes de Lyon, les broderies des Indes, les canapés à la françoise, tous les genres de magnificence m'ont paru réunis chez elle indépendamment de ceux qui sont propres au pays, comme les portes, les chambranles dorés & les tableaux de prix.

Deux bons tableaux d'architecture & de ruines, par Jean-Paul Pannini.

La Magdelaine aux pieds de notre-Seigneur, par Paul Véronese: la touche de ce tableau est précieuse; c'est en petit celui que l'on voit en grand du même maître, dans le palais Durazzo à Gènes: il se peut bien que ce peintre ait fait le petit le premier, pour être plus certain des effets du grand. Quoique l'un ne soit qu'une répétition de l'autre, on ne doit pas moins les regarder tous les deux comme d'excellens originaux, mais on préférera néanmoins toujours celui de Gênes.

Un beau petit tableau du Titien représentant une Vierge, un Ange & S. Jean qui prient l'enfant-Jesus.

Les jardins de ce palais sont en terrasses, & des plus beaux qu'il y ait à Naples; j'y ai vu des ananas en quantité.

La princesse a chez elle un nain qui appartenoit, il y a quelques années, au cardinal Valenti, dont la hauteur n'est que 3 pieds 3 pouces, quoiqu'il ait 27 ans; il n'est pas aussi singulier, ni d'une forme aussi naturelle & aussi svelte que le comte *Borowlaski*, Polonois, que nous avons vu à Paris en 1759, & qui n'avoit que 28 pouces, ou le nain du roi Stanislas, appellé *Bebet*, qui avoit trois pieds; quant aux facultés de l'ame, il tient à peu-près un milieu entre ces deux, dont le premier avoit beaucoup d'esprit & de talent, & le second étoit presque imbécille; celui

de la princeſſe de Francavilla a quelque ouverture (*a*).

COLLEGIO REALE, college où il y a environ 50 gentishommes ſous la direction des Scolopies. Le P. Carcani qui en étoit recteur, & qui eſt mort il n'y a pas long-tems, avoit acquis de la célébrité parmi les aſtronomes; on y montre ſon quart-de-cercle & ſa méridienne.

En revenant le long de la rue de Tolede, on trouve dans la rue appellée *la Galitta*, l'égliſe des peres de Lucques, fondée par Jeanne Quevedo, & dédiée à Ste. Brigitte, avec un couvent conſidérable: cette égliſe de Ste. Brigitte & celle de Sa. Maria in Portico qui eſt dans Chiaia, ſont deſſervies par un ordre de religieux appellés *Padri Luchesi*; leur inſtitut eſt aſſez remarquable, & c'eſt à Lucques où il a commencé. Les jéſuites n'étant point établis dans cette république, on a tâché d'en avoir une imitation; les peres, dont je parle, ont le même habit & une partie de leur regle, avec quelques articles de plus; une des loix qui ſont particulieres aux peres de Lucques, eſt de n'aſſiſter aucun malade qui ait un teſtament à faire, c'eſt un moyen d'éviter des circonſtances délicates; une autre eſt de ne ſouffrir dans leur égliſe aucun monument, tombeau ou épitaphe élevé hors de terre, quoiqu'il y ait des

(*a*) Voyez au ſujet des nains les mémoires de l'académie pour 1764.

personnes inhumées. Le célébre peintre Luca Giordano qui y est enterré, & qui a peint la coupole de l'église, s'est procuré par-là un monument qui ne tombe pas sous la rigueur de la regle. On voit dans les quatre angles les femmes fortes de l'ancien testament, sujet employé dans d'autres églises, comme dans la sacristie des chartreux de Naples. Ces peintures sont de Jordans.

En revenant vers le *largo del Castello*, on trouve l'église & l'hôpital de S. Jacques des Espagnols, fondé par le vice-roi don Pierre de Tolede; on y voit le mausolée de ce fondateur, de la main de Jean de Nola, & plusieurs autres mausolées, des autels de marbre & des peintures estimées; il y a aussi une banque fondée par le vice-roi comte d'Olivarès, où l'on prête sur gages, & où l'on reçoit des dépôts.

La confrairie du S. Sacrement qui est près de l'hôpital de S. Jacques, est une des plus considérables de la ville, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre; elle se distingue pendant l'octave de la fête-Dieu par une pompe des plus éclatantes: c'est ce qu'on appelle la *fête des quatre autels*, à cause de quatre grands autels qu'elle fait construire, dont deux dans la rue de Tolede, & deux dans le largo di Castello, l'un vis-à-vis de l'autre: ces sortes de constructions magnifiques dans les rues de Naples ne sont pas bornées au seul tems de la fête-Dieu; chaque confrairie, chaque communauté d'artisans se si-

gnale dans quelque fête de l'année par des cérémonies de cette eſpece.

C'eſt auprès de l'égliſe dont nous parlons, que l'on expoſe le matin les tableaux des meilleurs peintres de Naples, qui veulent faire preuve de leurs talens ; comme on expoſe à Paris le même jour à la place Dauphine, ceux des peintres qui ne ſont pas de l'académie royale.

CASTEL DELL' OVO, château de l'Oeuf, qui fait une ſaillie de 230 toiſes dans la mer, eſt joint à la rue Ste. Lucie par un grand pont. On a dit qu'autrefois il y avoit en cet endroit une ville appellée *Mégare*, du nom de la femme d'Hercule ; mais ce qui eſt plus ſûr, c'eſt que le célébre & riche Lucullus y avoit une maiſon de délices, & que le fort même a porté long-tems le nom de *Lucullanum.* C'eſt-là où le jeune Auguſtule, dernier empereur de Rome, fut relegué par Odoacre, premier roi d'Italie, l'an 476. Il a été appellé *château de l'Oeuf*, non à cauſe d'un certain œuf enchanté par Virgile, comme quelques auteurs l'on rêvé, mais à cauſe de ſa forme allongée & ovale. Guillaume premier, qui fut le ſecond roi de Naples en 1154, y fit conſtruire un palais qui fut enſuite fortifié & mis en état de défenſe : on y voit une inſcription à l'honneur du vice-roi François Bénavidès, qui y fit ajouter quelques ouvrages en 1693.

Au-deſſous du quai de Ste. Lucie il y a une ſource d'eau minérale ferrugineuſe, que

l'on emploie pour la ſanté, ſpécialement dans les obſtructions; elle ſort tout près du bord de la mer; ſon dépôt eſt ferrugineux, froid, & a un goût de ſel ammoniac. Il y a encore tout près de Sa. *Lucia a Mare* une eau acidule & ſulfureuſe.

PLATAMONE eſt une promenade ſur le bord de la mer, aſſez élevée pour qu'on y jouiſſe de la plus belle vue. Au-deſſous de ce quai il y a des veſtiges de grottes anciennes qui portoient le même nom; il vient d'un mot grec qui exprime les écueils qui ſont au niveau de la mer.

CHIAIA eſt un quai encore plus agréable, plus vaſte, plus dégagé, qui a près de mille toiſes de longueur, & qui forme tous les ſoirs en été la plus belle promenade qu'il ſoit poſſible d'imaginer: il y a des palais conſidérables & pluſieurs égliſes le long du quai.

Santa Maria a Capella eſt une abbaye poſſédée de tout tems par des cardinaux; l'égliſe eſt très-ornée: les deux ſtatues qui ſont aux côtés de l'autel ſont du cavalier Coſmo.

Dans la maiſon des chanoines réguliers de S. Sauveur de Bologne, il y a une grotte ſous la montagne, qu'on a appellée l'*antre de Sérapis*; c'étoit une des grottes Platamoniennes, dont parle Sannazzar.

Æquoreus Platamon ſacrique Serapidis antrum.

L'égliſe de la Victoire deſſervie par les théatins, fut bâtie par don Jean d'Autriche,

fils de Charles-Quint, en mémoire de la victoire de Lépante, remportée le 7 octobre 1571 sur les Turcs; 205 galeres chrétiennes battirent 260 galeres ennemies d'une maniere si complette qu'il périt 25 mille Turcs, & que cette bataille fut près de causer la ruine entiere de l'Empire Ottoman. Dom Jean d'Autriche avoit donné son aîle droite au fameux André Doria, Génois, & son aîle gauche à Michel Barbario, illustre Vénitien.

L'église de Ste. Thérese des carmes déchaussés a une belle façade, faite sur les desseins du cavalier Cosmo, aussi bien que la statue du grand autel; les tableaux des côtés sont de Jordans.

ASCENSIONE *de' celestini*, église de célestins, dédiée à S. Michel, mais plus connue sous le nom de l'Ascension, à Chiaia: on a placé au maître-autel un tableau de Luc Jordans, représentant S. Michel qui précipite les démons: il y a dans cet ouvrage de bons caracteres de têtes & des figures bien coloriées, mais la composition en est trop éparse, & la lumiere y est mal entendue.

Au côté droit de la croisée, Ste. Anne présentant la Vierge au Pere éternel, par Luc Jordans: c'est un des plus beaux morceaux de ce maître, la couleur en étant très-harmonieuse, & les enfans de la gloire étant dessinés avec des molesses & des finesses admirables; mais l'ordonnance en est singuliere: on lui reproche aussi que la Vierge ne regarde point le Pere éternel, quoiqu'il

paroisse que ce fut l'intention du peintre.

Tout le quai de Chiaia depuis l'église de la Victoire jusqu'à la *torretta di Chiaia*, a été pavé par le duc de *Medina Celi*, dom Louis de la Cerda, en 1697, lorsqu'il étoit vice-roi, comme on le voit par une inscription: de-là il y a deux rues, l'une qui va à Mergellina, le long de la mer; l'autre à l'église de Pié-de-grotte, où commence le Pausilipe; mais nous en parlerons quand il sera question des environs de Naples dans le tome suivant.

Sa. MARIA DI PIEDIGROTTA, est ainsi appellée à cause du voisinage de la fameuse grotte percée au travers de la montagne pour aller à Pouzzol; cette église est occupée par des chanoines réguliers de S. Jean de Latran; elle fut bâtie en 1351 par la dévotion de trois personnes qui assurerent avoir eu un songe miraculeux le 8 de septembre, dans lequel il leur étoit ordonné de faire bâtir cette église.

On y fait chaque année à pareil jour une fête qui est la plus célébre de Naples; j'ai assisté à celle du 8 septembre 1765; le tems étoit très-beau, & tout concouroit à rendre la pompe éclatante. On avoit suspendu le deuil de la cour, pour que les diamans & les habits rendissent la fête plus brillante: il y avoit 6000 hommes sous les armes; le roi précédé d'une douzaine de carrosses de parade, & suivi de ses gardes, s'y rendit en cérémonie sur les 22 heures, ou deux heures

avant le coucher du ſoleil; toutes les fenêtres étoient tapiſſées, tout le rivage de Chiaia couvert de peuple; l'on ne peut voir un endroit plus favorable au développement de cette multitude immenſe de peuple & de ſoldalts; l'empreſſement que l'on a pour voir cette cérémonie eſt digne de ſon éclat, il y a des appartemens qui ſont loués 200 livres pour ce jour-là, & qui n'en coûtent pas 300 pour l'année entiere. Les gens de qualité qui ne logent point à Chiaia donnent à dîner ce jour-là dans des appartemens loués, & les gens de campagne ſe ſont quelquefois engagés par leur contrat de mariage de mener leurs femmes à Naples pour cette fète: le coup-d'œil mérite d'ètre deſſiné, & j'en ai vu en effet un tableau fait par D. Antonio Joly, architecte du théâtre. La princeſſe de la Torella devoit donner le ſoir un bal dans ſon palais de Chiaia, la mort du duc de Monteleone fit contremander les invitations qui étoient déjà faites.

L'image miraculeuſe qui a fait la réputation de l'égliſe de Piedigrotta, eſt ſur le grand autel; la dévotion des Napolitains à cette madonne eſt très-grande, & l'on y va en foule, ſur-tout le ſamedi; les vaiſſeaux qui paſſent près de-là ont coutume de la ſaluer; & le dimanche de l'octave on dreſſe de grands repoſoirs, & l'on fait des feux de joie en ſon honneur dans les rues.

Cette égliſe eſt petite, on y remarque des peintures de *Santafede*, une coupole peinte

par Bélisaire, le tombeau de Jean d'Urbin, célébre général; il étoit autrefois en bronze, mais on en a fait des canons, & l'on y a substitué un mausolée de marbre.

Di q.to Tiz. vanni vedi il 1mo tomo delle lettere di Principi fol. 18 ... ammonte o. 4. fol. 59.

CHAPITRE III.

Quartier des chartreux.

QUAND on a vu le beau quartier de Chiaia, il n'y a rien de plus intéressant à Naples que la montagne des chartreux.

LE CHATEAU S. ELME qui est sur cette montagne, domine toute la ville; aussi dès le tems des princes Normands on avoit fait construire une tour sur cette hauteur, & on l'appelloit *Belforte*. On augmenta les fortifications du tems de M. de Lautrec; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une citadelle dans les regles. C'est aujourd'hui un exagone d'environ cent toises de diametre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterrains & une grande citerne; on prétend que les souterrains communiquent jusqu'au château neuf, mais personne ne les a suivis jusques-là. Il en est comme des catacombes auxquelles les uns donnent deux milles, les autres deux lieues de longueur, mais que l'on ne peut suivre actuellement que sur un assez petit espace. Philippe V s'étant mis en possession du royaume de Na-

ples en 1702, fit travailler aux fortifications du château S. Elme, & on les répara encore en 1730, lorſque le royaume fut menacé d'une guerre.

SAN MARTINO, couvent de chartreux qui eſt au pied du château S. Elme dans la plus belle expoſition. Avant l'année 1333 cet emplacement étoit occupé par une maiſon de campagne que les rois de Naples y avoient fait bâtir, tant à cauſe de la beauté de ſa ſituation, qu'à cauſe de ſa commodité pour la chaſſe; mais Charles, duc de Calabre, fils de Robert d'Anjou, roi de Naples, engagea ſon pere à l'abandonner aux chartreux, & à leur faire conſtruire un monaſtere & une égliſe. Dans le tems qu'il pourſuivoit avec le plus de vivacité l'exécution de cette pieuſe entrepriſe, il tomba malade; il chargea par ſon teſtament & du conſentement du roi, Jeanne premiere, ſa fille, de faire achever ce bâtiment, & il dota le monaſtere, pour l'entretien de douze religieux & de huit freres convers, de 12000 ducats de revenu annuel, ce qui fait 51428 livres de notre monnoie.

Jeanne premiere à ſon avénement à la couronne, après s'être acquittée fidélement de cette obligation, y ajouta d'autres marques de ſa généroſité, en accordant à ces peres quelques fonds de terre & des prérogatives, dont la principale eſt que leur prieur a droit d'exercer les fonctions épiſcopales dans l'égliſe de l'*Incoronata*, & d'être le ſupérieur-né de

l'hôpital qui y étoit annexé, mais qui ne subsiste plus aujourd'hui.

L'église est dans le goût moderne, ornée sur les desseins du cavalier Fanzago; le pavé est de marbre, la voûte ornée de stucs dorés & de peintures, mais trop chargée d'ornemens; ce n'est par-tout que marbres précieux, peintures, dorures & sculptures, employées avec goût, mais avec profusion.

Au-dessus de la porte on a placé un tableau du Massimo, où l'on voit J. C. avec la Vierge, la Magdelaine, S. Jean & S. Bruno: le dessein en est d'une grande maniere, il a beaucoup d'effet, mais la couleur en est idéale & les ombres trop noires.

Aux côtés de ce tableau il y en a deux autres de l'Espagnolet; ils représentent Moyse & Elie à mi-corps: ces figures sont drapées largement, & les têtes en sont belles.

Les douze prophetes qui forment douze tableaux dans les archivoltes de la nef, sont encore de l'Espagnolet; les caracteres en sont pleins de variété d'expression, & l'on ne sauroit trop admirer l'intelligence avec laquelle l'artiste les a disposés dans des espaces aussi petits; le coloris en est admirable.

Le sujet dominant de la voûte de la nef est J. C. montant au ciel: toute cette voûte est peinte à fresque par Lanfranc, qui y a inséré quelques grisailles: c'est dommage que les figures d'une aussi belle machine ne plafonnent pas, & qu'il y ait dans la couleur un mélange de tons jaunes & briquetés;

mais les douze apôtres du même auteur, diſtribués dans le pour-tour du plafond, ſont drapés d'une grande maniere, & ont un caractere de deſſein tout-à-fait noble.

La premiere chapelle à droite de la nef eſt ornée de deux tableaux qu'on dit de Vitazoni.

De cette chapelle on paſſe dans une autre, qu'on ne peut découvrir de la nef, & dans laquelle il y a un beau tableau de Maſſimo, repréſentant un Chriſt mort, la Vierge & pluſieurs ſaints & ſaintes au ſépulchre.

A la troiſieme chapelle du même côté, deux tableaux de Solimene, mais ſi foibles qu'à peine valent-ils la peine d'en faire mention. Le ſujet du premier eſt S. Martin faiſant l'aumône; celui du ſecond eſt une viſion. L'on voit au plafond de cette même chapelle des freſques aſſez vigoureuſes de couleur.

La ſeconde chapelle à gauche renferme trois beaux tableaux de Maſſimo, dont les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire de S. Bruno: l'artiſte n'auroit pas dû faire dans l'habillement des chartreux des ombres auſſi tranchantes; celles des draperies blanches ſurtout doivent être préparées par des paſſages de demi-teintes qui les rendent moins dures.

Le chœur eſt décoré de cinq grands tableaux: dans le premier on voit J. C. appellant à lui ſes apôtres, par Maſſimo; il eſt d'un ton rouge, & le bas eſt ſans effet; il

n'en eſt pas de même du haut, les petites figures qui y ſont le rendent plus intéreſſant.

Le ſecond eſt une cène, morceau médiocre qui paroît de l'école de Paul Véroneſe.

Le troiſieme eſt au fond du chœur; c'eſt une nativité, du Guide, qui n'eſt pas entiérement achevée, mais le deſſein en eſt fin & les têtes ſont belles, gracieuſes & bien variées de caracteres: d'ailleurs il eſt mal entendu d'effet, & en général d'un ton rouge: ces défauts euſſent peut-être diſparu, ſi ce peintre eût mis la derniere main à cet ouvrage: on prétend qu'il l'abandonna pour éviter les effets de la jalouſie de pluſieurs peintres Napolitains, & ſinguliérement du Béliſaire, dont il eſſuya des perſécutions violentes. La même choſe arriva enſuite au Dominiquin.

Dans le quatrieme on voit J. C. donnant la communion aux apôtres, tableau de l'Eſpagnolet, d'un bon coloris.

Le cinquieme eſt le lavement des pieds, par le Caracciolo: il eſt peint dans la maniere du Carravage.

L'autel eſt couvert d'argent, d'or & de pierres précieuſes, avec une richeſſe qui répond à celle de l'égliſe.

La ſacriſtie eſt belle & conſidérable, elle a été peinte par Joſeph d'Arpino; ſa décoration eſt riche, & le tréſor rempli de vaſes & ornemens curieux; on y remarque une grande croix d'argent avec des bas-reliefs d'argent, d'Antoine Faenza, un tabernacle

d'argent cizelé, de Jean Palermo, des ſtatues d'argent, des croix de cryſtal de roche, & autres ornemens de la plus grande richeſſe. Mais ce qui la décore le plus eſt un très-beau tableau de l'Eſpagnolet, repréſentant un Chriſt mort, S. Jean qui le ſoutient, la Vierge fondant en larmes, & la Magdelaine qui lui baiſe les pieds; c'eſt un des plus beaux ouvrages de l'Eſpagnolet; l'expreſſion, le deſſein & le coloris, ou pour mieux dire, toutes les parties de l'art concourent à en faire un morceau de la plus grande beauté: le fond en eſt cependant trop noir, ce que l'on peut attribuer à la qualité des couleurs qui par l'effet du tems ont vraiſemblablement changé: en nettoyant, il y a quelques années, ce chef-d'œuvre, on en a relevé toutes les fraîcheurs, & l'on y a fait un tort irréparable.

Le plafond de cette ſacriſtie eſt peint par Luc Jordans: il repréſente Judith qui porte l'effroi dans l'armée d'Holoferne en préſentant la tête de ce guerrier à ſes ſoldats: cet ouvrage a le mérite que l'on trouve aſſez rarement en Italie, c'eſt qu'en général les figures y plafonnent aſſez bien, quoiqu'il laiſſe encore quelque choſe à deſirer dans pluſieurs endroits, tant pour la perſpective, que pour les autres parties de l'art. Les peintres Italiens ſe ſont pour la plupart ſi peu embarraſſés de faire plafonner leurs figures, qu'un grand nombre de leurs plafonds reſſemblent à des tableaux renverſés, & faiſant

un effet faux, manquent dans une des parties de l'art la plus nécessaire, je veux dire la perspective. Les coupoles des dômes de leurs églises sont les seuls ouvrages où ils paroissent l'avoir moins négligée, mais plus on les examine avec soin, plus on s'apperçoit combien nos peintres François l'emportent sur eux en ce point.

Dans la salle du chapitre un tableau de Lanfranc, représentant la Vierge & l'enfant-Jesus qui donne un livre à S. Bruno : ce morceau est d'une grande beauté : l'enfant-Jesus est cependant d'un ton un peu rouge.

On a réparti dans le même lieu dix tableaux dans des ceintres. Ils sont aussi du Lanfranc, & tous fort beaux.

Les nôces de Cana occupent le fond du réfectoire : ce grand tableau est de Nicolas Malinconico, éleve de Paul Véronese, mais qui n'approchoit pas de son maître.

Il y a dans la chambre du prieur quelques tableaux de différens maîtres, entr'autres de l'Espagnolet & de Luc Jordans, qui passent pour être fort beaux. On y fait surtout remarquer un petit crucifix d'environ un pied de haut, peint par Michel-Ange, d'une expression si frappante, qu'une personne dans l'admiration disoit, qu'il falloit que Michel-Ange eût crucifié réellement un homme pour lui servir de modele : cette maniere de louer le tableau a passé de bouche en bouche, & l'on en a fait une histoire positive qui est rapportée dans beaucoup de livres,

livres, & derniérement encore dans les lettres de madame du Boccage.

Le cloître des chartreux eſt beau, vaſte, orné de belles colonnes doriques en marbre, avec des buſtes auſſi en marbre de pluſieurs ſaints religieux, par le cavalier Coſmo.

La bibliotheque, la *foreſteria* ou appartement à recevoir les étrangers, l'apothicairerie, les caves, méritent également d'être vues; tout y eſt orné, riche & ſingulier.

Les jardins & ſur-tout le belvédere qui eſt ſur une petite terraſſe à l'angle des jardins du côté du midi, ſont une choſe unique dans l'Italie: Naples eſt la ville la mieux ſituée de l'Europe, & ſes jardins ſont dans la plus belle ſituation qu'il y ait à Naples: on a ſous les yeux tout à la fois les deux parties de cette ville immenſe, dont les plus beaux édifices ſont diſpoſés de maniere à ne rien perdre de leur aſpect. Les plus grandes places de Naples ſe voient preſque en entier de haut en bas, on y entend le bruit des rues; on voit le port & le baſſin en entier, le Véſuve, le Pauſilipe; la vue s'étend même dans la plaine de Campanie juſqu'au château de Caſerte, qui eſt à cinq lieues dans les terres.

Le voiſinage du château S. Elme pourroit bien nuire quelque jour aux PP. chartreux. En 1730, l'empereur qui étoit roi de Naples, paroiſſoit craindre une deſcente des Eſpagnols; on avoit raſſemblé 16 mille hommes dans le royaume, on travailloit aux fortifi-

cations de différentes places, & particuliérement à celles du château S. Elme : le maréchal Caraffa, général des troupes du royaume, proposoit d'abattre en cas d'attaque une partie de la maison des chartreux ; mais ces peres proposerent d'enfermer le couvent dans les fortifications, & de fournir dans l'occasion une recrue pour sa défense, cela parut suffisant ; au reste ces bruits n'eurent pas de suite pour lors, & quelques années après le royaume de Naples fut conquis sans que la capitale fût attaquée.

Au-dessus des chartreux & du château S. Elme commence la montagne du Pausilipe, & l'on peut descendre tout droit de-là jusqu'à la porte Médine.

En allant à cette montagne vers le midi, on voit l'église de S. *Gennarello*, où l'on assure que fut faite pour la premiere fois la liquéfaction du sang de S. Janvier, qui se fait maintenant plusieurs fois l'année ; l'on en célebre la fête le premier samedi du mois de mai par une procession générale, où assiste l'archevêque & tout le clergé séculier & régulier, & où l'on porte les statues d'argent des patrons de la ville. Ce quartier s'appelle *il Vomero*, parce que les terres y sont plus labourables que dans les environs : plus bas est la *villa d'Antignano*, ainsi appellée à cause du lac d'Agnano qui en est proche.

Le belvédere du prince Caraffa, qui est du même côté, est une des maisons les mieux placées & les plus agréables pour la vue,

de même que les Camaldules qui ſont au-delà. Si l'on tourne vers le nord toujours dans la hauteur, on va vers le palais appellé *Capo di Monte*, du nom de la montagne où don Carlos l'a fait bâtir. C'eſt l'extrêmité la plus ſeptentrionale de la ville, mais c'eſt une des plus intéreſſantes par la beauté de ſa ſituation & de ſes jardins, par les choſes rares qu'il y a dans ce château, & par la ſingularité des catacombes qui ſont creuſées dans cette partie de la montagne: c'eſt-là que bien des auteurs placent l'ancienne ville de *Neapolis* ou celle de *Palæpolis*, & où l'on a trouvé en effet des tombeaux très-anciens, indépendans des catacombes.



CHAPITRE IV.

Château de Capo di Monte.

CAPO DI MONTE eſt un château royal qui fut bâti en 1738, non pas ſur les deſſeins de Vanvitelli, comme on l'a imprimé, mais par deux perſonnes qui n'étoient point architectes; l'un étoit un ingénieur nommé Metrani, l'autre étoit un homme ſingulier, qui de maréchal-ferrant étoit devenu un homme chargé d'affaires & de détails dans la maiſon du roi; il ſe nommoit Angelo Careſale; il ne ſavoit pas écrire, mais avec beaucoup d'intelligence & beaucoup d'argent il faiſoit des choſes très-ſingulieres. Cependant les chefs de cette entrepriſe n'étant point architectes, firent des fautes conſidérables à Capo di Monte. La principale fut de bâtir, ſans s'en appercevoir, ſur un terrein creux, miné par des carrieres; il fallut pour y remédier, faire des ſubſtructions ſi conſidérables qu'elles coûterent autant que le château. On eſt étonné, quand on deſcend dans ces ſouterrains, de voir l'immenſité des travaux qu'il a fallu pratiquer pour ſoutenir le fond.

Pluſieurs autres inconvéniens, comme le défaut d'eſcalier convenable, le manque d'eau, la difficulté d'aborder, la ſituation du chemin qui ſépare le château des jardins, ont fait abandonner l'ouvrage: le château ne ſert

point à l'habitation du roi, il n'eſt pas même achevé; mais il eſt devenu l'endroit le plus remarquable de la ville par une riche collection de livres, de tableaux & d'hiſtoire naturelle (*a*). Dom Carlos les poſſédoit comme héritier de la maiſon Farneſe, en vertu du traité de Vienne, qui lui donnoit tout le mobilier de cette riche ſucceſſion : il les a fait tranſporter en paſſant du duché de Parme au royaume de Naples.

Le château de Capo di Monte a dix-ſept croiſées de face ſur neuf de profil : il eſt décoré de pilaſtres toſcans & doriques; ſon architecture eſt lourde & d'un goût meſquin, mais d'une belle exécution. Un double eſcalier qui diſtribue dans ſes dedans, eſt diſpoſé d'une maniere ingénieuſe, & de façon que deux perſonnes peuvent monter & deſcendre, dans le même inſtant ſans ſe rencontrer, comme dans ceux de ſaint Nicolas & de la nouvelle halle à Paris.

La bibliotheque eſt au rez de chauſſée, ſous la garde du R. P. de la Torre, dont nous aurons lieu de parler plus d'une fois. C'eſt une des quatre grandes bibliotheques

(*a*) Toutes ces précieuſes raretés ſont dans un déſordre qui ne fait pas honneur aux gardiens, & qui contribuera à la deſtruction de tant de choſes remarquables qui mériteroient d'être ſoignées, rangées & conſervées. A.

de Naples (*a*). Au premier étage il y a 24 pieces de plein-pied remplies de tableaux, dont les plus beaux font ceux qui compofoient la galerie des ducs de Parme. Les princes de la maifon Farnefe avoient été fi riches & fi curieux, comme on en peut juger par le palais Farnefe & la Farnéfine à Rome; le dernier cardinal Farnefe avoit fur-tout pour les arts tant d'inclination & de goût, qu'on ne peut rien trouver de plus beau que cette collection de tableaux. Voici la note de quelques-uns des plus remarquables.

Un tableau repréfentant Léon X entre deux cardinaux: il eft pareil à celui de Raphael qui eft au palais Pitti à Florence: on croit que c'eft la copie fi reffemblante à l'original, fur laquelle Jules Romain fe trompa; il la montroit à André del Sarto qui l'avoit faite, en l'affurant qu'il reconnoiffoit les touches originales de fon maître, & les draperies auxquelles il avoit lui-même travaillé. Quelques curieux font encore indécis auquel des deux donner la préférence: les têtes en font belles, mais les bouches font deffinées avec féchereffe, & la main du pape qui eft de raccourci, eft d'une maniere un peu roide; les draperies rouges y font bien traitées: quoique cette couleur foit âcre par elle-mê-

(*a*) Les trois autres font celles du *Seggio* ou de *S. Angelo à Nido*, des hiéronimites à S. Philippe de Néri, & du prince de Tarfia.

me, elle eſt devenue harmonieuſe & légere ſous le pinceau du célébre artiſte qui l'a employée: la table & le livre ne ſont point en perſpective, & les acceſſoires en ſont négligés. Ce tableau eſt ſur bois, mais il paroît que l'impreſſion en étoit blanche, ce qui n'a pas peu contribué à en conſerver les fraîcheurs.

Une ſainte famille, par Raphaël: les figures en ſont bien grouppées. L'attitude de l'enfant-Jeſus qui donne la bénédiction à S. Jean, eſt élégante, mais ſa tête pourroit avoir plus de nobleſſe: les caracteres de la Vierge & de S. Jean ſont expreſſifs & de la plus grande beauté; les draperies ſont traitées d'une maniere méplatte, & le deſſein en général eſt très-pur, quoiqu'un peu ſec, de ſorte qu'il ſemble qu'il y a quelque affectation dans la préciſion avec laquelle les contours ſont tracés: à l'égard de la couleur, elle eſt agréable ſans être d'une exacte vérité. Il y a encore deux autres Vierges de Raphaël dans les mêmes appartemens.

Huit tableaux d'Annibal Carrache, de grandeurs différentes: un Chriſt mort appuyé ſur les genoux de la Vierge, ce morceau eſt bien compoſé; la tête de la Vierge eſt pleine de douceur, ſans rien perdre de ſa nobleſſe: cette figure, ainſi que celles des deux Anges, ne peuvent être mieux penſées; les expreſſions en ſont pathétiques, le deſſein eſt en tout très-correct, la couleur délicate & d'un très-bon accord, mais un peu ſom-

R

An
Ca

bre. Ce tableau eſt pareil à celui que l'on voit à Rome ſur l'autel de la chapelle du palais Pamphile dans le cours. Ils ſont l'un & l'autre ſi beaux, qu'on ne ſait lequel des deux eſt l'original.

Une bacchante vue par le dos, à qui un ſatyre préſente une corbeille de fleurs : la couleur en eſt fraîche, les formes en ſont grandes, mais deſtituées de graces ; une des mains eſt mauvaiſe : quoique ce tableau paroiſſe à bien des caracteres être original, il paroît plus foible que celui de la tribune de Florence, dont il eſt la répétition.

Une grande Vénus, d'Annibal Carrache ; figure ſans effet & d'une couleur fauſſe : elle eſt deſſinée dans de grandes formes, mais roides, & a plutôt l'air d'être faite d'après le marbre que d'après nature. Il y a dans ce tableau quantité d'enfans d'une compoſition éparſe. On le montre cependant à Naples comme un de ceux du Carrache dont on fait le plus de cas ; on l'eſtime ſeul plus de 50 mille écus.

Un Bacchus d'une maniere libre & vraie. Un ſatyre où il y a des beautés.

Renaud & Armide : les caracteres en ſont gracieux & expreſſifs ; le corps de Renaud eſt un peu rouge, & n'eſt pas ſi beau que celui d'Armide.

Hercule entre le vice & la vertu : les trois figures qui compoſent ce tableau ſont trop iſolées, & les deux femmes ont des caracteres d'hommes ; la jambe d'Hercule qui de-

vroit être en raccourci eſt trop longue : il y a néanmoins dans le total une maniere grande de deſſiner.

Un petit tableau repréſentant Ste Anne qui montre une couronne d'épines à la Vierge ; la couleur en eſt fraîche.

Une ſainte famille, d'Auguſtin Carrache. Les carnations de l'enfant-Jeſus ſont tendres, & il eſt d'un ton lumineux, mais mou.

Cinq grands tableaux du Schidone, d'autant plus précieux que les ouvrages de ce maître ſont d'une très-grande rareté. Il étoit natif de Modene & éleve d'Annibal Carrache, mais il cherchoit la maniere du Correge (*a*). Schidon

Le premier eſt une ſainte famille : on y voit S. Joſeph aſſis au bout de ſon établi dans ſon attelier ; Ste Eliſabeth tient l'enfant-Jeſus debout ſur l'établi, la Vierge eſt près de lui ; S. Jean eſt aſſis plus bas ; un Ange avertit S. Joſeph de fuir en Egypte : le haut du tableau eſt occupé par une gloire de petits Anges. La ſeule choſe qu'on pourroit reprocher au peintre du côté de la compoſition, c'eſt d'avoir placé dans la gloire deux têtes d'Anges de face, à côté l'une de l'autre, & d'en avoir fait culbuter un qui ne montre que les jambes, & dont le corps ſe perd dans les nues. Il ſemble que ce grouppe auroit pu être un peu mieux remué ; les nuées n'en

(*a*) Barthelemi Schidone, né en 1560, mort à Parme en 1616. A.

Un' adorazione d' Magi d' Lippi

ſont pas aſſez légeres : dans le bas du tableau le caractere de la Vierge n'eſt pas beau, & il tient de la nature d'un jeune homme, & la tête de S. Joſeph a un air un peu bas. A cela près, on ne peut aſſez admirer l'ordonnance de ce tableau, dont le deſſein & la couleur ſemblent ſe diſputer les ſuffrages ; cette derniere partie ſur-tout eſt pouſſée à une très-grande perfection ; la lumiere en eſt bien entendue, & le peintre après avoir tenu ſur ſon troiſieme plan des figures très-vigoureuſes, telles que celles de ſon Ange, n'a pas craint de traiter le S. Jean qui eſt ſur ce plan, d'un ton très-clair, ce qui lui a mieux réuſſi, & n'a fait que rendre plus piquant l'effet de ſon tableau : les expreſſions en ſont auſſi très-belles ; on eſt ſinguliérement frappé des têtes de l'Ange, de Ste Eliſabeth & de l'enfant-Jeſus, où l'on trouve toutes les graces du Correge.

Dans le ſecond tableau l'on remarque un ſoldat parlant à une femme qui tient un enfant, & qui en a un autre à terre : près de cette femme eſt un autre ſoldat qui écoute, & plus haut une femme qui tient un enfant ; le caractere de cette derniere figure eſt des plus gracieux. Ce morceau tient encore beaucoup de la maniere du Correge, mais il n'eſt pas auſſi beau que le précédent.

Dans le troiſieme tableau ſe trouvent réunis S. Jean, S. Etienne & S. François priant l'enfant-Jeſus, la Vierge & S. Joſeph qui ſont dans la gloire : la figure de S. Etienne

eſt belle & bien coloriée, le reſte fourmille de défauts du côté du deſſein, mais le défaut le plus dominant de tous, c'eſt que la lumiere y eſt mal entendue.

Les deux derniers tableaux du Schidone ſont des animaux, que l'on prendroit volontiers pour être de Snyders, mais l'on aſſure qu'ils ſont du Schidone. L'un repréſente un ſanglier arrêté par des chiens, & l'autre un ours qui déchire un chien; ils ſont tous les deux d'une couleur vraie & vigoureuſe.

Deux concerts du Correge, & une ſainte famille, du même. Les têtes de la Vierge & de l'enfant-Jeſus ſont belles & gracieuſes, mais le contour des jambes de l'enfant eſt roide, & les deux Anges qui ſont ſur le plan reculé, ſont contre tout principe de perſpective.

La belle Danaë du Titien, copiée tant de fois: l'attitude en eſt belle; elle a un Amour debout à ſes pieds, & ſur la cuiſſe une draperie blanche, extrêmement légere & peinte d'une grande vérité; le drap ſur lequel elle eſt couchée, eſt rendu avec la même perfection; elle eſt d'une ſi belle couleur que ſans le ſecours d'aucune oppoſition, & priſe de l'air de tout côté, elle fait cependant illuſion. Les demi-teintes en ſont fines; les rondeurs, les molleſſes & les ſoupleſſes des chairs y ſont rendues avec toute la préciſion poſſible; le caractere de tête en eſt expreſſif; peut-être pourroit-il y avoir un peu plus de graces.

Une Magdelaine, du même peintre ; la tête en eſt belle, mais les bras en ſont ſecs & plats. On voit encore de lui un beau portrait d'un chevalier de Malte.

Paulo
Veronese

Une allégorie, de Paul Véroneſe. La ſcene ſe paſſe dans un coin du tableau, & laiſſe dans le ſurplus dominer une architecture nue, ce qui ne s'accorde pas avec les bonnes regles de la compoſition ; mais comme on n'en peut deviner le ſujet, on ne ſait ſi le peintre n'a pas été forcé à prendre ce parti ; on y voit des caracteres de têtes très-gracieux.

On remarque auſſi un tableau de Paul Véroneſe, dont la toile eſt faite de ſix morceaux, quoique dans la grandeur des toiles ordinaires, parce que ce grand peintre peu intéreſſé & peu circonſpect dans ſes dépenſes, fut ſouvent réduit à ne pouvoir ni payer ſes dettes, ni acheter même ce qui lui étoit néceſſaire pour ſes ouvrages.

Palma
Vecchio.

Deux tableaux du vieux Palme, dont l'un repréſente Moyſe frappant le rocher, & l'autre les eaux changées en ſang. Ces deux morceaux ſont d'une belle couleur ; les têtes en ſont gracieuſes, & les formes de deſſein plus vraies que grandes.

Les quatre ſaiſons, bons tableaux de Jacques Baſſan.

Pluſieurs autres tableaux du même, où il y a des poiſſons, des viandes, des fruits, quelquefois des figures, mais dont on ne voit preſque jamais les pieds à nud, ſuivant l'uſage

du Baſſan, qui ſe défioit de ſon talent pour cette partie de la figure.

Un tableau du Ricci, de forme longue, & dont le ſujet eſt une bataille donnée contre les Turcs auprès de Vienne; il y a beaucoup de feu & d'imagination dans ſa compoſition, ſon défaut dominant eſt d'être crud de tons.

Deux tableaux du Ricci, dans l'un, Alexandre Farneſe eſt porté ſous un dais; l'ordonnance en eſt belle, les figures y grouppent très-bien, la lumiere y eſt bien entendue, mais le deſſein en eſt de petite maniere & la couleur griſe. Dans l'autre on voit Alexandre Farneſe à cheval qui entre triomphant dans une ville.

Un quatrieme tableau, où le même peintre a exprimé un ſujet tiré de la vie d'Alexandre Farneſe; il y a ſur le devant un ſoldat qui ſonne de la trompette: cet ouvrage pris en général eſt bon, mais les figures du ſecond & du troiſieme plan ſont trop petites.

Le combat des Amazones ſur un pont, par le Breſcian; la diſpoſition en eſt bonne & la touche facile, mais le ton en eſt rouge. Une autre bataille du Breſcian, qui eſt auſſi bien compoſée.

Un repos en Egypte, du Parmeſan, d'une couleur fine & d'un deſſein pur & délicat: l'Amour dépouillé, l'aſtronomie & la géométrie, deux petits tableaux, du même. Parmegianino.

Pluſieurs enfants, dont l'un veut réveiller

peints avec toute la légereté possible: les paysages ne sont pas ce qu'il y a de mieux. A la fin du livre on lit cette inscription: *Julius Clovius Macedo monumenta hæc Alexandro Farnesio cardinali domino suo faciebat MDXLVI.*

On conserve dans les mêmes appartemens une statue égyptienne de basaltes, avec des hiéroglyphes, beaucoup de vases étrusques & autres raretés pareilles; mais on admire par-dessus tout la *tazza*, c'est-à-dire, une coupe ronde d'une très belle agate onix orientale, qui a 8 pouces de diametre, sur un pouce neuf lignes de profondeur; le dedans est un camée célébre gravé en relief, & qui représente un sujet allégorique qu'on croit être Ptolomée Aulete: au dehors il y a une tête de Méduse; ce morceau a été décrit fort au long dans le second tome des *osservazioni letterarie*, (*in Verona* 1738); il est unique, & surpasse les morceaux du même genre qui sont à Rome, à la sainte chapelle à Paris, & à Vienne: la forme en est d'une belle simplicité; mais ce bijou est cependant plus précieux par la difficulté du travail que par la perfection de l'ouvrage.

Une collection de camées & de pierres gravées en creux assez nombreuse, dans laquelle on fait grand cas d'une tête d'Auguste.

Une collection de médailles très-considérable qui provient du cabinet Farnese, & dont la description est imprimée en deux

volumes

volumes in-folio. Ces médailles ſont ſous verre, mais enchâſſées dans des cercles à jour ſur pluſieurs regles tournantes, par le moyen deſquelles on voit comme l'on veut les deux côtés de chaque rangée de médailles. Il n'y a pas de médailler plus rare & plus célébre en Italie; celui de Florence eſt le ſeul qu'on puiſſe mettre en parallele (*a*).

On voyoit autrefois à Naples un cabinet conſidérable de médailles dans la maiſon Pichetti, mais il ne ſubſiſte plus; il renfermoit beaucoup de médailles qui ont été employées dans l'ouvrage de Mayer (*b*). Actuellement je ne connois à Naples d'autre collection que celle de M. le duc de Noia Caraffa.

(*a*) Il faut voir à ce ſujet ce que nous avons dit en parlant de celui de Turin T. I. p. 109: ajoutons encore qu'il y a deux autres cabinets de médailles à Paris ſupérieurs à tout ce que l'on connoît ailleurs; ce ſont ceux de M. Pellerin & de M. d'Enneri. On peut juger des richeſſes & de l'immenſité du premier par le beau recueil de médailles en 8 vol. in-4°. imprimé chez *L. F. Delatour*, en 1762-1767. Cet ouvrage, un des plus importans en matiere numiſmatique, ne renferme que les médailles uniques, rares, peu, ou mal connues, qui ſe trouvent dans le cabinet de M. Pellerin.

(*b*) *Il regno di Napoli e di Calabria deſcritto con Medaglie, arrichito d'una deſcrittione compendioſa di quel famoſo regno*: da Marco Mayer, in Roma 1723. in-fol.

Enfin les appartemens de *Capo di Monte* renferment plusieurs pieces d'histoire naturelle, des morceaux de cristal de roche d'une grosseur extraordinaire, où l'on voit encore les matieres étrangeres que le mouvement de la crystallisation semble avoir rejettées; un autel avec l'encensoir, le calice, l'ostensoir, &c. le tout en cristal de roche, donnés au pape Farnese III par la république de Venise; une multitude de vases de serpentine; de belles fleurs en bois, &c.

Des instrumens de physique, entr'autres une machine pneumatique faite à Turin, & des modeles en relief des différens châteaux du royaume de Naples.

Au-dessous du château que nous venons de décrire, on remarque le palais appellé Miradois (du mot espagnol *miratodos* qui voit tout) il appartient au prince de la Riccia : c'est véritablement une des belles situations des environs de Naples, où elles sont toutes charmantes.



CHAPITRE V.

Quartier des catacombes.

SAN SEVERO, eſt une égliſe de cordeliers conventuels, ſituée un peu au-deſſous du château dont nous venons de parler. On voit dans l'égliſe, du côté de l'évangile, une des entrées des fameuſes catacombes de Naples, connues ſous le nom de *cimeterio di S. Gennaro*, parce que S. Janvier y fut autrefois enſeveli. Il y a trois autres entrées, qui ſont celles de *Sa. Maria della Sanità*, de *l'oſpizio di S. Gennaro al cimiterio*, & de *Sa. Maria della vita*, égliſe des carmelites. Pour bâtir la nouvelle égliſe de S. Severo, l'on s'eſt ſervi de la même montagne où étoit creuſée l'ancienne égliſe; on y voit près du grand autel le tombeau où fut enſeveli S. Sévere du tems de Conſtantin, avant d'être porté à S. Georges où il repoſe actuellement.

LA SANITA eſt un grand & magnifique couvent de dominicains, ainſi appellé non par la ſalubrité de l'air qui eſt commune à tout ce quartier-là, mais à cauſe du grand nombre de guériſons miraculeuſes attribuées à S. *Gaudioſo*, qui avoit été enterré au même lieu. Il y avoit autrefois dans la grotte une écurie & une cave; on y trouva en 1569 une image de la Vierge qui s'y con-

ſerve encore & qui devint célébre. Le cardinal *Mario Caraſa* donna l'endroit aux dominicains pour s'y établir; ils y trouverent beaucoup de tombeaux antiques & d'inſcriptions grecques; & ils y firent bâtir une égliſe de forme ronde avec une grande coupole. Elle eſt ornée de tableaux précieux, dont pluſieurs ſont de Jordans. Le tabernacle eſt de cryſtal de roche, orné de bronzes dorés, & il renferme un autre petit tabernacle en-dedans, porté par quatre Anges auſſi de bronze doré, & douze chandeliers de cryſtal travaillés par le frere Marino du même ordre. Le tréſor de la ſacriſtie eſt extrêmement riche, on y voit un reliquaire, deux croix, des calices de cryſtal, un bel oſtenſoir, compoſé d'une figure de Noë en argent, qui ſoutient une arche d'or; une colombe qui en ſort avec ſa branche d'olivier, porte le cercle de diamans dans lequel on place la ſainte hoſtie.

L'entrée des catacombes eſt ſous le grand autel; on l'a ornée de peintures & de ſtucs dorés, avec douze autels de marbre; mais cette partie des catacombes ne communique plus avec celle de S. Janvier dont nous allons parler.

L'HOSPICE de S. Janvier *extra mœnia*, ou de S. Janvier *al cimiterio*, eſt bâti dans l'endroit où ce ſaint fut enſeveli, de même que S. Gaudioſo & beaucoup d'autres, dont le duc de Bénévent fit enſuite enlever les reliques. L'égliſe paroît très-ancienne; elle fut

bâtie par S. Sylveſtre, évêque de Naples. S. Athanaſe en 885 y joignit un monaſtere qui depuis a été réuni à l'abbaye du Mont-Caſſin. De pieux Napolitains y firent conſtruire enſuite pluſieurs édifices pour ſervir de Lazaret dans la peſte de 1656. Enfin dans les derniers tems D. Pierre d'Arragon, vice-roi de Naples, en augmenta les bâtimens, & il y fit faire auſſi deux conſervatoires pour les filles, & un hôpital pour renfermer les mendians qui troubloient le ſervice divin dans les égliſes, & qui rendoient les rues impraticables, comme cela arrive encore actuellement.

Aux deux côtés de la porte de l'égliſe il y a des arbres qui ſe font remarquer des étrangers ; ce ſont des orangers en pleine terre, d'une groſſeur & d'une élévation ſurprenante. Cette égliſe eſt ancienne, mais elle a été décorée à la moderne, avec une porte de marbre antique & un autel auſſi de marbre. Sur un des pilaſtres de l'égliſe il y a une inſcription à l'honneur d'un boucher, nommé *Marco di Lorenzo*, qui fit une fortune conſidérable, & qui laiſſa la plus grande partie de ſon bien à cet hôpital, il y a un ſiecle.

LES CATACOMBES de S. Janvier, c'eſt-à-dire, celles dont l'entrée eſt dans cette égliſe, ſont fameuſes ; elles ſont bien plus grandes & plus belles que celles de Rome, qui ſont taillées dans un gravier ou ſable tendre, & qui ſont baſſes & étroites. Celles de Naples

ont deux milles de longueur, allant depuis *S. Efrimo vecchio*, église de capucins, qui est du côté de *Capo di Chino*, sur le chemin de Capoue & de Rome, jusqu'à *la Salute* qui est du côté du midi, où elles ont servi de sépulture plusieurs fois pour les pestiférés. On a même cru, mais sans aucune vraisemblance, qu'elles alloient jusqu'à Pouzzol, pour servir de sépulture aux villes qui étoient sur la côte. Ces souterrains ne s'étendent pas sous la ville ainsi que ceux de Rome. Ils sont au contraire pratiqués hors de Naples au travers d'une montagne, & creusés les uns sur les autres; ils ne sont pas, comme on l'a dit plusieurs fois, taillés dans le roc vif, ni même dans la pierre, mais dans une terre compacte, ou pour mieux dire, dans une espece de sable d'un jaune roussâtre, ferme & même dur dans certains endroits, qui est de la véritable pouzzolane durcie, qu'on prendroit quelquefois pour du tuf.

Il y a trois ordres de galeries ou trois étages, l'un au-dessus de l'autre; on en trouve le plan dans l'ouvrage de Celano, mais les tremblemens de terre en ont fermé les issues; on ne va même plus dans l'étage inférieur.

Depuis l'entrée des catacombes on marche long-tems par une rue droite qui a dix-huit pieds de large, & dont la voûte, dans sa plus grande élévation, peut avoir à peu près quatorze pieds de hauteur: cette rue devient ensuite terreuse, & semble avoir été percée

au hasard dans la montagne, ainsi que diverses autres rues plus petites & plus ou moins élevées, dans lesquelles elle communique de tous côtés. Ces souterrains ressemblent assez pour la distribution aux fouilles de nos carrieres; on y trouve des chambres, des culs de sacs & des carrefours, au milieu desquels on a laissé des piles ou des massifs, pour empêcher l'éboulement des terres.

Parmi ces différentes salles souterraines il s'en trouve qui paroissent avoir été des chapelles; selon toutes les apparences elles n'ont jamais été fermées, & attendu l'infection que ces souterrains devoient produire, elles n'ont pu servir probablement qu'à y réciter quelques prieres dans le tems qu'on enterroit les morts. Deux de ces chapelles qui sont les premiers objets qui se présentent quand on est entré dans les catacombes, contiennent des autels de pierre brute, & quelques peintures à fresque très-mauvaises, d'un goût gothique, mais dont les couleurs sont encore assez vives; elles représentent la Vierge & les saints, & paroissent être du dixieme siecle.

Dans toute la largeur des murs on apperçoit des deux côtés une quantité prodigieuse de cavités percées horisontalement; on en voit quelquefois cinq, six & même sept les unes au-dessus des autres. Ces cavités sont toutes assez grandes pour recevoir un corps humain, mais aucune n'est assez étendue pour avoir été la place d'un cercueil; il pa-

roît qu'on ne les faiſoit que ſur la grandeur de ceux qu'on devoit y mettre, tant les meſures en ſont variées ; on en apperçoit pour tous les différens âges, & il s'en trouve de ſi petites qu'elles n'ont pu ſervir qu'à des enfans. Lorſque les corps y étoient dépoſés, on fermoit l'entrée de ces trous avec une longue pierre plate, ou avec pluſieurs grandes tuiles rapprochées & ſcellées à chaux & à ciment. Dans bien des endroits on rencontre des chambres avec des niches où l'on dreſſoit les corps ; ces niches étoient peut-être des ſépultures particulieres de certaines familles ; elles ont preſque toutes au fond & par terre, un ou deux cercueils en forme d'auge. On y voit auſſi des tombeaux, dont pluſieurs ſont revêtus de moſaïques du bas âge ; il y en a même qui n'ont point été ouverts.

Tous les trous ou niches, dont je viens de parler, ſont vuides, les cadavres en ayant été enlevés, & ſi l'on apperçoit encore des oſſemens dans certains lieux, on aſſure que ce ſont les reſtes des corps qu'on y mit lors de la derniere contagion.

Les catacombes ont été juſqu'à préſent très-mal examinées par les voyageurs : un lieu qui n'inſpire que l'horreur & l'effroi, un labyrinthe ſouterrain dans lequel on craint de s'égarer, & où l'on ne peut rien découvrir qu'avec des flambeaux qui peuvent s'éteindre à chaque inſtant, le peu de confiance qu'on a dans les guides, les exem-

ples que l'on raconte de plusieurs personnes qui n'en sont jamais revenues, sont des circonstances qui dégoûtent les voyageurs, ensorte qu'on ne les a encore vus que très-superficiellement. Les terres qui se sont écroulées dans une rue d'en-bas, empêchent d'y pénétrer bien avant; il n'en est pas de même dans la galerie qui est au-dessus de celle-ci, on peut s'y promener plus long-tems & y pénétrer fort avant; mais il est bon de se munir d'un briquet pour le cas où la lumiere des conducteurs viendroit à s'éteindre, de porter avec soi beaucoup plus de flambeaux qu'il n'en faut pour le tems que l'on veut y rester, de ne pas s'en tenir à ceux des guides du pays, qui ne sont que de vieilles cordes ou des méches trempées dans de la résine, dont ils prennent un ou deux paquets, & qu'ils allument alternativement lorsqu'une est prête à s'éteindre.

L'opinion la plus générale sur les catacombes, est qu'elles ont été fouillées par les chrétiens pour s'y retirer dans les tems des persécutions, y célébrer les sacrés mysteres en secret, & en faire le lieu de leur sépulture. Mais est-il possible qu'on eût pu creuser de pareilles excavations sans être apperçu? Sous quelle protection les chrétiens auroient-ils pu conduire ces travaux immenses à leur perfection sans être troublés dans leurs entreprises, eux qui étoient alors pauvres, méprisés, décriés & persécutés. Peut-on imaginer que des milliers de personnes se suf-

sent cachées sans que le gouvernement parvînt à le sçavoir, & qu'elles eussent cherché à se mettre en sûreté dans un lieu dont l'entrée seule étant fermée, eût pu les faire périr tous ensemble : enfin les chrétiens des premiers siecles étant presque tous des esclaves, des gens de la lie du peuple & en butte à la haine publique, comment auroit-il pu se faire qu'on n'eût pas découvert le lieu où ils tenoient leurs assemblées ? Ceux qui abandonnant le christianisme retournoient à la religion payenne, n'auroient-ils pas donné connoissance du lieu de la retraite de ceux dont ils devenoient eux-mêmes les plus grands ennemis ? On dit aussi que les chrétiens avoient creusé ces catacombes pour y faire leur sépulture, afin que leurs corps ne fussent pas mêlés avec ceux des payens : mais ont-ils pu être en assez grand nombre dans une ville telle que Naples ? Au reste M. Burnet dans son voyage d'Italie, & plusieurs autres auteurs protestans ont réfuté cette opinion avec solidité : ils ont prouvé, ce me semble, que ces souterrains étoient des cimetieres publics, dans lesquels on enterroit indistinctement les morts, de quelque religion qu'ils eussent été, parce qu'en effet l'on y trouve des marques fréquentes du paganisme ; le fait est constant, quoique M. l'abbé Richard l'ait encore nié dans son voyage d'Italie. Les sépultures étoient hors de la ville suivant la loi des douze tables ; on le voit par celles de Ste. Agnès & de S. Sébastien ; (*M. Terrasson*, hist. de la Jurisprudence Rom. II. §. 12.

Ciceron *de Legibus*, L. II.) Il eſt vrai que les Romains ont eu pendant quelques ſiecles l'uſage de brûler les corps, mais dans les premiers ſiecles de Rome on les enterroit, & l'on revint ſous les premiers empereurs à cet ancien uſage, dont peut-être on ne s'étoit jamais départi pour les gens du peuple. On en peut juger par deux paſſages de *Feſtus Pompeius*, où il parle de la ſépulture des eſclaves: *Puticulos antiquiſſimum genus ſepulturæ appellatos, quod ibi in puteis ſepelirentur homines, qualis fuerit locus quo nunc cadavera projici ſolent extra portam Eſquilinam quæ, quod ibi puteſcerent, inde prius appellatos exiſtimat puticulos Ælius Gallus, qui ait antiqui moris fuiſſe ut patresfamilias in locum publicum extra oppidum mancipia vilia projicerent, atque ita projecta quod ibi ea puteſcerent nomen eſſe factum puticuli.... veſpæ & veſpillones dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, ... quia veſpertino tempore eos efferunt qui funebri pompâ duci propter inopiam nequeunt.* Ainſi les catacombes furent le lieu de la ſépulture des chrétiens & des martyrs, parce que c'étoit la ſépulture de tous les gens du peuple.

Il y a tout lieu de penſer que ces vaſtes ſouterrains n'étoient autre choſe dans l'origine que des excavations de ſable, *arenaria*, ou des eſpeces de carrieres. Plus on examine ceux de Naples, plus on s'apperçoit qu'ils ne peuvent avoir été creuſés pour d'autres objets: tout l'indique, la nature du ſable

que l'on en tire qui est de la véritable *pouzzolane*, les sinuosités des routes qui n'ont été occasionnées que pour ne pas perdre les veines de ce sable si recherché, à cause de sa dureté. Il est vrai que ces souterrains sont bien vastes, mais on n'en sera pas étonné si l'on a vu les carrieres de l'observatoire à Paris, & si l'on considere la grande consommation que l'on devoit faire de *pouzzolane* pour les édifices de la ville de Naples & de tous les lieux circonvoisins, qui furent si fréquentés par les Romains, & couverts de tant de constructions prodigieuses. Enfin ces mines étant épuisées & ces souterrains devenant inutiles, pouvoit-on en faire un meilleur usage que d'y enterrer les morts, & de les faire ainsi contribuer à la salubrité de l'air de la ville en portant les sépulcres hors de son enceinte.

MATER DEI, église où est le noviciat des servites, & qui donne le nom à ce fauxbourg, appellé *borgo di Mater Dei*, contigu à celui des Vierges; cette église est belle & ornée.

Près de l'église des augustins déchaussés on montre la maison du célébre docteur appellé *Mario Schipano* qui excelloit dans les langues, grand ami de *Pietro della Valle*, qui lui adressoit les rélations de ses voyages, & qui avoit une bibliotheque fameuse de livres grecs & arabes.

STUDII PUBLICI, bâtiment de l'université vis-à-vis la porte de Constantinople &

ſur la place appellée *largo delle Pigne*. Il avoit été commencé par le comte de Lemos ſur les deſſeins du cavalier Fontana pour des exercices militaires, mais le manque d'eau fit qu'on ne l'acheva point & qu'on l'abandonna à l'uſage des études; le vice-roi dom Pierre de Caſtro, fils & ſucceſſeur du comte de Lemos, en fit l'ouverture avec pompe en 1616.

Dans la ſuite on ôta ce bâtiment à l'univerſité pour y placer des troupes, & l'on transporta les études au couvent de S. Dominique; car en général les vice-rois Eſpagnols ne firent pas grand cas des ſciences, & elles languirent beaucoup ſous leur adminiſtration. Mais enfin il a été rendu à l'univerſité ſous dom Carlos. La porte du milieu eſt ornée de grandes colonnes, avec les armes du roi & une inſcription en marbre du pere *Orſo*, jéſuite, qui a été critiquée par *Laſena*; la façade eſt auſſi ornée de pluſieurs ſtatues antiques tirées de Pouzzol.

L'univerſité de Naples eſt la ſeule en Italie où l'on jouiſſe d'une véritable liberté, ce qui eſt un effet de la conſtitution du gouvernement: on y peut avancer ſans rien craindre toutes ſortes d'opinions philoſophiques, pourvu qu'elles ne choquent point ouvertement les loix établies dans le royaume: on y enſeigne toutes les ſciences, la théologie, la médecine, la politique, le droit-civil, les mathématiques, la philoſophie, l'hiſtoire,

été le premier inventeur du téleſcope à réflexion, dès l'an 1594, 15 ans avant qu'on eût fait des lunettes d'approche en Hollande & en Italie. La maiſon où il étoit né eſt auprès de la maiſon des *Pii Operarii*, vers la place de la Carita du côté de la rue de Tolede.

IL SACRAMENTO, ou Ste. Magdelaine de Pazzi, couvent de carmélites, dont l'égliſe eſt riche, ornée de tableaux qui ont été laiſſés par Gaſpard Roomer. Le tabernacle eſt de pierres précieuſes aſſemblées par des bronzes dorés.

En revenant près de *porta alba* on trouve S. Dominique de Syrie, égliſe très-ornée; la coupole eſt du cavalier Calabreſe; la chapelle du Roſaire eſt ornée de marbres, le tableau eſt de Jordans: l'égliſe eſt très-riche en argenterie; elle eſt réſervée pour les peres de la province de Calabre.

Près de la porte Médine il y a un fort beau palais des princes de Tarſia, où l'on voit une collection de tableaux précieux. La bibliotheque de ce palais eſt auſſi ſinguliere par la multitude de bons livres, que par la richeſſe & les ornemens des ſalles qui la contiennent. Tout y eſt ſculpté, doré, ou couvert de portraits des hommes illuſtres. Elle renferme auſſi des inſtrumens d'aſtronomie; c'eſt le ſeul endroit de Naples où l'on trouve un quart-de-cercle de trois pieds de rayon, fait en Angleterre, & de la meilleure conſtruction; M. Sabatelli y a fait une très-bonne

ne

ne méridienne en 1749, auſſi grande que celle du P. Carcani au college royal, & il y a fait auſſi pluſieurs obſervations aſtronomiques. On y trouve encore d'autres inſtrumens de mathématiques, une machine pneumatique, un planetaire, des graphometres. Ce fut Ferdinand-Vincent Spinelli, prince de Tarſia, mort en 1752, qui forma cette bibliotheque; en 1746 il la conſacra à l'utilité publique; elle eſt ouverte trois jours de la ſemaine, matin, & ſoir, mais le bibliothécaire y eſt quelquefois ſeul.

FOSSE DEL GRANO eſt un magaſin de bleds, ou un grenier d'abondance, ſitué ſous les murs de la ville, bâti du tems de Charles-Quint, ſur les deſſeins de Jules-Céſar Fontana; on y raſſemble le bled dont on fait le pain qui ſe vend dans les marchés, il en peut contenir 200 mille *tomoli*; ou 64 mille ſeptiers; mais la plupart des habitans de Naples achetent de la farine au marché, où ailleurs, & font du pain chacun chez eux; & comme la population de Naples a beaucoup augmenté depuis deux ſiecles, il feroit fort utile d'augmenter encore ces greniers d'abondance, & de former une proviſion aſſez conſidérable pour ne plus éprouver, comme en 1764, toutes les horreurs de la famine.

CHAPITRE VI.

Partie orientale de Naples entre la rue de Tolede & le port.

APRE's avoir ainsi parcouru toute la partie haute de Naples, nous revenons à la ville basse du côté de la mer, c'est la partie de Naples la plus commerçante, la plus peuplée.

En partant de la place appellée *largo del Castello*, on trouve la rue des Catalans, *rua Catalana*, qui conduit jusqu'au port, & l'église appellée la *Pieta de' Torchini*, c'est-à-dire, l'hôpital des enfans bleus; il y a dans l'église une coupole peinte par Jordans, où l'on admire sur tout un Christ avec sa croix vu de bas en-haut, dont la perspective est très-savante. Il y a dans l'intérieur de la maison une congrégation qui est ornée de tableaux par Jordans, Vaccaro & Matteis.

Une petite rue conduit au théâtre S. Barthelemi que je n'ai pas vu, mais qu'on dit être un des plus beaux théâtres de l'Italie; il fut saccagé dans le tems des troubles de la populace, & brûlé en 1684; mais le vice-roi *Medina Celi* l'augmenta considérablement en faisant fermer une petite rue qui en restreignoit trop l'étendue. Philippe II, vers l'an 1580, accorda le quart du bénéfice de ce théâtre à l'hôpital des incurables, comme on le voit par une inscription en marbre, qui

étoit sur l'ancienne porte. On ne se sert point de ce théâtre depuis quelques années.

La douane construite sur l'ancien arsenal, est un bâtiment d'une bonne architecture; il donne sur une place où il y a une fontaine de marbre.

Dans une petite rue voisine on trouve l'église de S. Jacques des Italiens, qui fut bâtie par un vœu des habitans de Pise après une victoire sur les Sarrasins, comme on le voit par une ancienne inscription; c'étoit l'église des chevaliers de S. Jacques de l'épée, avant qu'on eût bâti S. Jacques des Espagnols.

Dans une petite rue qui donne dans la rue du port, en montant vers l'endroit où étoit placé autrefois le *Seggio di Porta*, est l'hôpital de S. Onofrio, derriere lequel on voit des restes de l'ancienne lanterne du môle, qui défendoit le port de Naples.

Parrino observe que ce quartier du port, le plus ancien de la ville, est extrêmement rempli d'églises & de petites chapelles, ce qu'on attribue à la jalousie des Napolitains, qui du tems des François ne vouloient pas laisser aller leurs femmes bien loin à la Messe, & communément les y accompagnoient eux-mêmes. Il me paroît tout aussi naturel de croire que c'est un effet de la grande dévotion qu'ont toujours eu les Italiens, & de leur extrême empressement à racheter leurs péchés par les établissemens & les offrandes: au reste la jalousie des Napolitains est fort diminuée actuellement, mais il en reste en-

core des vestiges dans l'usage où sont les femmes d'une certaine aisance, de ne sortir jamais seules.

Une belle rue appellée *strada de' Lanzieri*, qui est du côté du port, rappelle l'usage où l'on étoit à Naples de faire des jeux de lance & des tournois; cet exercice étoit familier à la noblesse de Naples, toujours guerriere & toujours occupée à se défendre contre ses voisins.

Le couvent de S. Pierre martyr fut donné aux dominicains par Charles d'Anjou; il est riche & commode; l'église est ornée à la moderne, avec plusieurs chapelles en marbre; dans le chœur on voit les tombeaux de Pierre d'Arragon, frere du roi Alphonse I, qui fut tué d'un coup de canon, ceux de la reine Isabelle de Clermont, femme du roi Ferdinand, & de Béatrix sa fille.

SEGGIO DI PORTO est le lieu d'assemblée d'un des six corps de noblesse; il étoit établi sous la maison des Gennari depuis le tems du roi Charles premier, & il y avoit longtems qu'on souhaitoit de le transporter dans un endroit plus commode, en face du château neuf; le gouverneur de ce château en avoit empêché, mais le changement a été fait ensuite, & le *Serggio di Porto* est un des plus agréablement situés qu'il y ait à Naples, au fond d'une belle rue appellée l'*Incoronata*, qui va depuis la fontaine de Médine jusqu'à la porte du S Esprit; elle s'appelloit autrefois la rue *delle Correge*, parce

que c'étoit-là qu'on faisoit les courses de chevaux & autres fêtes pareilles.

L'INCORONATA. Cette église étoit autrefois un palais où l'on rendoit la justice ; mais la reine Jeanne premiere, qui habitoit près de-là, y ayant été couronnée le 23 mai 1331, avec Louis de Tarente son second mari, convertit ce palais en une église, à laquelle elle donna le nom de *Spina Corona*, qui depuis a été changé en celui d'*Incoronata*, qui lui est demeuré. Ce fut-là où Louis de Tarente institua l'ordre du Nœud en 1352. Pétrarque nous apprend que le célébre Giotto avoit peint cette église. Voici comme il s'exprime dans une de ses lettres : *Si terram exeas* (a), *capellam regis intrare non omiseris, in quâ conterraneus olim meus Giottus, pictor nostri ævi princeps, magna reliquit manûs & ingenii monumenta.* On voit encore dans la voûte quelques restes des fresques qu'il y fit. Ces morceaux sont précieux par leur ancienneté : ils n'ont pas, à la vérité, les principes de la composition & l'élégance du dessein, mais ils ont une certaine vérité tant dans la couleur locale, que dans les caracteres de têtes, qui n'est pas à mépriser.

Le portrait de la reine Jeanne & son couronnement, par le même Giotto, se voient encore dans la chapelle du Crucifix.

Sa. MARIA LA NUOVA, église de récolets qui fut bâtie en 1268, par Charles premier :

(*a*) Cette église étoit alors hors des murs.

elle contient des tableaux & des ſtatues que l'on cite à Naples, mais la choſe qui mérite le plus d'être remarquée, eſt une adoration des mages, de Luc Jordans, peinte d'une maniere très-gracieuſe.

On voit dans cette égliſe le tombeau de M. de Lautrec, mort en faiſant le ſiege de Naples, & celui de Pierre Navarro, qui paſſe pour avoir inventé l'art des mines.

En allant de-là au couvent du mont Olivet, on trouve une fontaine de marbre, qui eſt preſque au bas des eſcaliers de l'égliſe, avec trois lions qui jettent l'eau dans un grand baſſin, & au milieu la ſtatue en bronze de Charles II, qui fit faire cette fontaine; elle eſt de Dominique-Antoine Cafaro.

Le palais du duc de Gravina Orſini eſt un des plus beaux qu'il y ait à Naples pour l'architecture, mais il n'a point été achevé.

On voit ſur la même place la maiſon qu'habitoit le célébre botaniſte Ferrante Imperato, qui donna en 1599 une hiſtoire naturelle fort eſtimée. Il avoit auſſi formé un beau cabinet d'hiſtoire naturelle à Naples, mais il n'en reſte preſque plus rien.

Près de-là étoit auſſi la maiſon de Valletta, célébre juriſconſule, très-ſavant dans les langues, qui avoit une très-belle bibliotheque, & dont on faiſoit grand cas parmi les gens-de-lettres.

MONTE OLIVETO eſt un des plus fameux couvens de la ville de Naples; il fut fondé ſous le regne de Ladislas, vers l'an 1400,

par Origlia, grand protonotaire du royaume, & enrichi par le roi Alphonſe II. L'égliſe eſt à la moderne, le tableau de la purification qui eſt dans chœur, eſt de Vaſari, qui a peint auſſi la ſacriſtie. Dans la premiere chapelle à droite du côté de l'évangile, eſt une aſſomption, du Pinturichio, diſciple du Pérugin. C'eſt-là qu'on a tranſporté des figures en terre cuite qui accompagnoient un ſépulcre; elles ſont remarquables par les perſonnes qu'on y a repréſentées; Joſeph d'Arimathée eſt le portrait de Sannazar, Nicodeme eſt celui de Pontanus, les deux autres repréſentent les rois Alphonſe & Ferdinand.

Le tableau de la chapelle du S. Sacrement eſt de *Santa Fede.* Dans la chapelle des Piccolomini eſt le tombeau de Marie d'Arragon, fille de Fréderic I. Dans la chapelle des Pezzo il y a une ſtatue de la Vierge avec des bas-reliefs, de *Santa Croce*, que cet habile artiſte fit par une eſpece de rivalité avec Jean de Nola, qui travailla dans la chapelle des Ligori. Dans une autre chapelle on a mis le tombeau de *Marino Curiale*, jeune homme pour qui le roi Alphonſe I. fit ces deux vers qu'on y a gravés.

Qui fuit Alfonſi quondam pars maxima Regis
Maximus hac modica nunc tumulatur humo.

Dans la chapelle du B. Jacques Tolomei le tableau d'autel eſt de Maſſimo. La chapelle du B. Bernard Tolomei, fondateur de

l'ordre des olivétains, eſt peinte à freſque par Paul de Matteis, & il y a deux tableaux en huile qui repréſentent des actions de ſa vie, par François *di Maria.* La chapelle de S. Chriſtophe a un tableau du célébre François Solimene.

La bibliotheque du couvent eſt conſidérable, auſſi bien que l'apothicairerie qui donne ſur la belle rue de Tolede, & qui eſt renommée par les odeurs, les pommades & les ſavons parfumés qu'on y débite. Ce couvent eſt d'une étendue prodigieuſe, il y a quatre grands cloîtres & une multitude d'appartemens; j'y ai vu habiter M. le nonce dans le tems qu'on travailloit aux réparations de ſon palais.

PALAZZO MATALONE, un des plus beaux qu'il y ait à Naples, par l'architecture, & par les ornemens, les ſtatues, la galerie, &c. il donne d'un côté ſur la grande & belle rue de Tolede.

Sa. ANNA DE' LOMBARDI, petite égliſe fondée par la nation de Lombardie, ornée de pluſieurs tableaux de prix, qu'on dit être du Caravage, du Baſſan, de Jordans & de Lanfranc; il y a ſur-tout à la croiſée à gauche un fort beau tableau de Lanfranc, c'eſt l'enfant-Jeſus & la Vierge qui donnent le roſaire à S. Dominique: on voit auſſi dans ce même tableau S. Janvier qui baiſe la main de l'enfant-Jeſus: la compoſition & la couleur en ſont bonnes; la Vierge eſt de la plus grande beauté, l'enfant-Jeſus eſt deſſiné

in luogo di S. Domenico vi era S.
la Famiglia dei Sancuolle
fecero mutare dal Giordano.

avec toutes les graces de l'enfance : il eſt peint d'une couleur fine, tranſparente, lumineuſe ; la tête de S. Janvier a un grand caractere de vérité, mais le bras de la figure n'indique pas aſſez le nud. Le S. Dominique n'eſt pas tout-à-fait de la même beauté ; le grand Ange qui ſoutient la draperie à gauche, a l'air d'un terme, & il eſt d'une proportion trop grande pour la place qu'il occupe ; le grouppe des petits Anges ſur la droite eſt admirable.

Dans la chapelle du cavalier Fontana on voit ſon portrait en marbre.

STRADA TOLEDO, rue de Tolede, la plus belle & la plus grande rue de Naples, eſt auſſi la plus belle de l'Italie, ſi l'on excepte le cours de Rome, qui cependant n'eſt point auſſi large, auſſi peuplé, auſſi bien pavé, mais qui contient de plus beaux bâtimens, & qui a plus d'étendue. La rue de Tolede a 540 toiſes dans un ſeul alignement, mais près de 800 toiſes, en y comprenant la place du château & la grande rue qui eſt au-delà de la porte du S. Eſprit. On deſireroit ſeulement que cette rue ne fût pas auſſi embarraſſée qu'elle l'eſt par les petites échopes, & par les fruitieres qui en font comme une eſpece de marché.

La place qui eſt au nord de la rue de Tolede, s'appelle *largo del Spirito Santo* ; elle a été décorée en 1758 ſur les deſſeins de Vanvitelli, d'un grand corps de bâtiment appellé *teatro del largo del Spirito Santo* ; on

y a placé le modele en plâtre d'une ſtatue équeſtre de dom Carlos, ou Charles III, fait par Thomas Solari, Génois, & qu'on doit exécuter en bronze ſur la même place.

SPIRITO SANTO, égliſe qui donne ſon nom à la porte & à la place dont nous avons parlé, & qui eſt une des plus riches de Naples: elle fut bâtie en 1563 par une compagnie de pieux Napolitains qui ſe diſoient inſpirés du Saint-Eſprit; leur zele échauffé par les prédications du P. Ambroiſe Salvio Bagnuolo, dominicain, les porta à y faire bâtir un conſervatoire où l'on reçoit les filles des femmes débauchées, afin de les empêcher de ſuivre l'exemple de leurs meres, & où l'on place les filles qu'on retire des maiſons des femmes publiques. On y tient une banque qui fut ouverte en 1594, & qui ſe glorifie de n'avoir jamais manqué. L'architecture eſt de *Giovanni Fiorentino*; la chaire & le grand autel ſont en beaux marbres, le tableau de la deſcente du S. Eſprit qui eſt au-deſſus de l'autel eſt de *Santa Fede*: on a peint tout autour de l'égliſe les martyres des 12 apôtres: mais ce qu'il y a de plus remarquable dans l'égliſe, c'eſt à la chapelle de la croiſée à droite, un tableau de Luc Jordans, repréſentant Notre-Dame du roſaire; la Vierge eſt placée ſous un dais & S. Dominique reçoit le roſaire de ſa main: l'ordonnance de ce tableau s'écarte un peu des principes de la compoſition, mais d'un autre côté on ne

sauroit trop y admirer les graces du dessein & la beauté de la couleur.

PIAZZA DELLA CARITA est une place triangulaire qui donne dans la rue de Tolede, où il se tient un marché considérable de fleurs, de fruits & de légumes; c'est-là qu'on apporte en quantité & dans toutes les saisons, les productions des environs de Naples, les plus agréables & pour la vue & pour le goût.

La rue de Tolede est ornée d'une multitude de beaux hôtels, *Stigliano*, *Cavalcante*, *Madalone*, *Perelli*, *Giorgi*, c'est dans ce dernier que réside le prince de *Campo Reale*.

Le palais de la Nonciature est aussi dans cette rue; c'est-là que le nonce de la cour de Rome réside avec toute sa cour; il y exerce la jurisdiction qui appartient au pape; pour cela il y a ses auditeurs, ou juges ordinaires, avec procureur-fiscal ou promoteur, greffier, notaire, secretaire, & même des prisons. Cette jurisdiction du nonce est une suite de la suzeraineté du pape sur le royaume de Naples; mais il y a en Sicile une singularité d'une espece tout opposée, c'est le tribunal de la monarchie de Sicile, par lequel le roi juge, excommunie les ecclésiastiques, & exerce les droits même du pape en qualité de légat du saint Siege, titre qui fut accordé comme nous l'avons dit à un roi de Sicile. Clément XI voulut abolir en 1713 ce tribunal de la monarchie; mais le roi Victor Amédée lui résista courageusement, & la cour de Rome par un accord

fait en 1720 laissa subsister les choses dans leur ancien état.

S. Thomas d'Aquin est un college célébre de dominicains, où l'on enseigne la philosophie & la théologie.

S. Jean des Florentins, église nationale, est remarquable par son architecture qui est d'un Florentin, disciple de Michel-Ange, & par de bonnes peintures. Les plus grandes maisons de Florence ont des chapelles dans cette église, & le consul de Florence en nomme le curé, qui est ensuite examiné par l'archevêque.

Cette église donne le nom à un théâtre qui en est proche, & qui a été refait dans un goût moderne; j'y ai vu jouer des comédies, mais j'en parlerai à l'article des spectacles.

MONTE CALVARIO, couvent de cordeliers observantins; il y a dans l'intérieur une congrégation de gentilshommes sous le titre de la Conception, qui s'est distinguée longtems par une procession fameuse appellée procession des *Battaglini*, du nom d'un religieux qui en avoit été le premier instituteur; elle se faisoit le samedi-saint & la veille de la Pentecôte avec une pompe extraordinaire. Les troupes, la noblesse, les musiciens, le char de triomphe de la Vierge, d'autres grandes machines représentant le mystere de la nativité, & celui des pélerins d'Emaüs, les chevaliers de S. Jacques, d'Alcantara & de Calatrava en habits de cérémonie, un clergé

nombreux, une illumination extraordinaire, rendoient cette procession une des plus superbes qu'il y eût. On y dépensoit une somme de plus de 2000 francs, laissée par testament pour la procession de la veille de la Pentecôte ; mais il y a une quinzaine d'années que cette procession n'a plus lieu, & que le revenu a été appliqué, du consentement du roi, à un nouveau conservatoire d'orphelines.

SA. MARIA D'OGNI BENE, église de servites, bâtie dans un lieu élevé qu'on appelle *belvedere ;* elle est à l'entrée d'une rue qui a 2000 toises de long & qui va jusqu'à la *porta Nolana*, on l'appelle quelquefois *Spaca-Napoli*, c'est-à-dire, qui divise Naples, mais les parties de cette rue portent différens noms. Le troisieme dimanche de septembre on célebre dans cette église *d'Ogni bene*, la fête de Notre-Dame des sept douleurs, & l'on fait une procession à laquelle assiste le corps de ville, en conséquence d'un vœu fait dans un tremblement de terre, qui avoit produit des dommages considérables ; on assure que depuis ce tems-là on n'a pas éprouvé à Naples de semblable disgrace.

SA. TRINITA, couvent de religieuses franciscaines, un des plus beaux & des plus riches qu'il y ait à Naples, fondé par Eufrosine de Silva ; l'église est en forme de croix grecque, de l'architecture du cavalier Cosmo, & peinte par Berardino ; l'autel est du plus beau marbre ; il porte un tabernacle

de pierres précieuses orné de statues d'argent, estimé plus de 250 mille livres. On conserve dans la sacristie des calices d'or & de cristal de roche, ornés de diamans, de même que l'ostensoir. Parmi les peintures de l'église on remarque un S. Jérôme de l'Espagnolet, une Vierge accompagnée de S. Joseph & de plusieurs autres saints, par le même. Le tableau du rosaire & les portes de l'orgue sont du vieux Palme. On assure que le cloître des religieuses est le plus beau qu'il y ait en Italie, par sa grandeur, sa situation, ses eaux, ses jardins, ses peintures, & tout ce qu'on peut imaginer de plus voluptueux dans un couvent.

Dans la rue appellée *Vicolo de' Greci* il y a une église paroissiale, fondée autrefois par un Paléologue en faveur des Grecs, qui après l'invasion des Turcs se retirerent à Naples; on y fait l'office suivant le rit des Grecs, on y voit plusieurs peintures à la grecque, & des fresques de Bélisaire Corenzio qui étoit de la même nation.

Cette longue rue dont nous avons parlé qui a 2000 toises de long, dans l'endroit où elle traverse la rue de Tolede près du palais de *Maddalone*, (autrefois *Monteleone*,) s'appelle *strada della Quercia* à cause d'un ancien chêne des jardins de ce palais, qui faisoit saillie sur la rue. La place qui est devant les jésuites, est celle où l'on avoit placé la statue équestre en bronze du duc d'Anjou Philippe V, faite par Laurent Vaccaro lorsque ce

prince fit ſon entrée ſolemnelle à Naples le 20 mai 1702 ; mais elle fut briſée le 7 de juillet 1707 par les Allemands, qui couroient dans la ville en criant vive Charles III ; c'étoit l'archiduc Charles fils de l'empereur Léopold, & qui fut élu enſuite empereur en 1711.

On voit actuellement ſur cette place une aiguille de marbre chargée de beaucoup d'ornemens, achevée en 1758 par les contributions volontaires qu'avoit recueillies un pere jéſuite. Il jouiſſoit à Naples d'une ſi grande conſidération que le roi même ſe feroit ſervi utilement de ſon crédit ſur le peuple ; le reſpect qu'on lui portoit le rendoit dépoſitaire d'une quantité prodigieuſe d'offrandes & d'aumônes, & comme il avoit une très-grande dévotion à la Vierge, il lui éleva le monument dont il s'agit. On y a ſuivi le goût de l'obéliſque de S. Janvier, dont nous parlerons plus bas, c'eſt-à-dire qu'on l'a chargé de formes bizarres, chantournées, tout-à-fait éloignées de la belle ſimplicité des obéliſques de Rome ; la multitude de figures, des bas-reliefs, de groſſes moulures de marbre en ont augmenté la dépenſe ſans augmenter l'agrément ; quand on vient de Florence & de Rome, on trouve de ſemblables ouvrages auſſi bizarres que les monumens des Goths, des Turcs & des Chinois.

GESU NUOVO, maiſon-profeſſe des jéſuites, qui étoit autrefois le palais des princes de Salerne, acheté par les jéſuites en 1583 ;

ſon architecture eſt de *Novello di S. Lucano*; il eſt orné de boſſages en pointes de diamants, comme beaucoup de palais à Florence; l'égliſe fut fondée par Iſabelle Feltria *della Rovere*, de la famille des ducs d'Urbin, & princeſſe de Biſignano, en 1584. C'eſt la plus belle égliſe de Naples du conſentement de tout le monde; elle eſt en forme de croix grecque avec une grande coupole, qui avoit été peinte de la main de Lanfranc : le tremblement de 1688 renverſa la coupole, & elle fut refaite & peinte par Paul de Matteis, & il ne reſte que les quatre évangeliſtes des pendentifs, qui ſont un des plus beaux ouvrages de Lanfranc, d'une grande maniere & d'une couleur très-vigoureuſe. Sur la porte de la nef eſt une grande freſque de Solimene, qui repréſente Héliodore battu de verges, & chaſſé du temple par un Ange. Ce morceau a de l'effet, l'ordonnance en eſt belle, mais le deſſein en eſt un peu lourd.

La grande chapelle eſt du cavalier Maſſimo; celle du S. François eſt de Béliſaire; la chapelle de la Vierge qui eſt à main droite eſt de Solimene; la chapelle de S. Ignace eſt ornée de ſix belles colonnes de marbre d'Afrique avec beaucoup de pierres fines, elle eſt du cavalier Coſmo auſſi-bien que les ſtatues de David & de Jérémie : il y a dans cette chapelle trois tableaux de l'Eſpagnolet, & dans celle de la ſainte Trinité un tableau du Guerchin.

La ſacriſtie renferme auſſi des tableaux rares,

rares, deux de Raphaël, un d'Annibal Carrache, &c. à l'égard du trésor on ne peut en voir à Naples un plus riche par la quantité d'argenterie qu'il renferme; un devant-autel d'argent, de grandes statues d'argent, un grand ostensoir de pierres précieuses: à peine celui de la cathédrale peut-il l'emporter sur celui-ci.

La maison est grande & commode, on y voit une des plus belles bibliotheques de Naples, une apothicairerie fameuse qui étoit dirigée en 1765 par un jésuite François; j'y vis avec plaisir la machine nouvelle qui sert à tirer les sels des plantes à la maniere de la Garaye, les meilleurs livres de pharmacie & de chymie, & les drogues les mieux choisies. Les jardins sont vastes, il y arrive d'excellentes eaux.

SANTA CHIARA, couvent de Ste Claire, situé vis-à-vis la maison professe des jésuites; c'est le couvent le plus célébre de Naples & l'azyle de la meilleure noblesse; il fut fondé par Robert qui fut roi de Naples en 1309 & par la reine Sancia son épouse; on y a vu jusqu'à 400 religieuses; le couvent est si vaste, les cloîtres, les jardins si considérables, qu'on le compare à une ville.

L'église est ancienne, mais très-ornée, elle a 243 pieds de long & 97 de large; elle est si chargée de dorure & d'ornemens qu'elle perd à cette profusion. Elle étoit autrefois ornée des peintures du *Giotto* & du *Zingaro*, que le roi Robert fit faire, comme le raconte

Raphaël Borghini dans ſon livre intitulé: *Il Riposo*, mais il n'en reſte plus que de légers fragmens, car on les a recouverts de marbre, de ſtucs & de dorure. Les peintures actuelles de la voûte ſont de Sébaſtien Conca, & elles ſont très eſtimées.

La chapelle de la Vierge appellée *delle Grazie* renferme une image miraculeuſe que l'on dit être du *Giotto*, mais qui a été reſtaurée par un pinceau moderne : la chapelle a été ornée de marbre ſur les deſſeins du cavalier Coſmo ; on y voit le tombeau de Raymond Cabano, qui de la plus baſſe ſervitude parvint au rang de grand ſénéchal du royaume, & qui fut enſuite exécuté avec ſa femme & ſes fils, pour avoir trempé dans l'aſſaſſinat du roi d'Hongrie, tué en 1345 par les ordres de la reine Jeanne ſon épouſe.

La chapelle des Reſaliti nobles Florentins eſt toute en marbre blanc; le tableau qu'on y voit eſt un S. Thomas, de Marc de Sienne.

Il y a dans cette égliſe un plafond de quelque éleve de Solimene repréſentant une religieuſe, qui le ſaint ciboire à la main, met une armée en déroute; c'eſt une grande machine quant à la compoſition, mais la couleur en eſt trop brillante ſur-tout dans les ombres, & laiſſe par-tout quelque choſe à deſirer.

On y voit un mauſolée gothique du roi Robert fondateur de l'égliſe de Ste Claire, qui étant mort dans la trente-quatrieme année de ſon regne y fût enterré le 16 janvier

1343. Ce roi fut surnommé le bon & le sage; il étoit fils de Charles II roi de Naples auquel il succéda : la mémoire de ce prince est chere aux Napolitains, car il aima la justice, il fit régner les loix, & fit par conséquent le bonheur de ses sujets. Cette église renferme encore les tombeaux de Jacques *del Balzo*, qui eut le titre d'empereur de Constantinople & de sa sœur Clémence; celui de Charles l'illustre, duc de Calabre, & celui de Jeanne I, impératrice de Constantinople. Dans la chapelle des *San Felici* on voit un crucifix de Lanfranc & des tombeaux de plusieurs personnes de la maison de *San Felici*; l'un de ces sarcophages est un ancien monument du paganisme, le plus entier & le plus beau qu'il y ait à Naples : ce n'est pas le seul exemple qu'on voie en Italie de tombeaux payens transportés dans nos églises, & j'en ai cité plusieurs exemples dans la description de Rome. La même chapelle renferme le portrait & le tombeau d'un médecin célébre, qui a fait un très-bon traité sur les bains d'Ischia.

Au-dessus de la sacristie il y a plusieurs images de saints qui passent pour être des restes des peintures de *Giotto*, & près delà une statue de la reine Jeanne. La sacristie est extrêmement riche en argenterie & en meubles précieux, il y a entr'autres un tabernacle d'argent.

Le monastere est composé de deux ou trois cens religieuses, toutes nobles & même de

très-bonne famille; lorsqu'elles reçoivent compagnie, soit d'hommes, soit de femmes, c'est toujours dans des cloîtres sans grilles & où l'on est assis avec elles sans que rien les sépare: cet usage a lieu à Naples dans presque toutes les maisons religieuses : il y en a très-peu où l'on reçoive les visites dans des parloirs grillés.

PALAZZO DELLA ROCCA, palais du prince de la Rocca, situé près de Ste Claire, renferme plusieurs tableaux de prix.

Les quatre évangelistes en bustes par le Guide; ils sont correctement dessinés, bien coloriés & d'une touche facile; le caractere de tête de S. Jean est le moins beau de tous.

Latone par qui les paysans sont changés en grenouilles, par Annibal Carrache: ce morceau n'est pas assez fini, mais la couleur en est bonne, & il est dessiné d'une grande maniere, les deux enfans sont seulement trop petits.

Une Judith par Massimo, tableau vigoureux de couleur, mais qui malheureusement a noirci.

Un tableau ovale de Pierre de Cortone, représentant un songe de S. Joseph. Les figures n'y sont qu'à demi-corps & de grandeur naturelle: cet ouvrage plaît autant par sa belle disposition que parce qu'il est peint d'une maniere large, agréable & vigoureuse; l'Ange est heureusement composé; on desireroit que le dessein fût plus correct, sur-

tout dans la figure de S. Joſeph. Ce tableau a pouſſé au noir comme le précédent.

Pluſieurs tableaux de M. Voüet, peintre François; ce ſont des Anges à demi-figure & de grandeur naturelle, ingénieuſement ajuſtés, peints facilement & traités d'un grand ſtyle ſans rondeur, mais avec un peu de ſéchereſſe. Une nativité du même peintre d'une couleur agréable.

GESU VECCHIO, college des jéſuites, ſitué dans *ſtrada de' Librari*; il fut fondé par *Roberta Caraffa*, comme on le voit par l'inſcription; c'eſt un des plus beaux bâtimens de Naples, il a été fait ſur le palais des ducs de *Madaloni.* La cour des claſſes eſt entourée de portiques à deux étages, qui font très-bien; l'égliſe eſt ornée de marbres & de ſtatues de Pierre Ghetti; le tableau du grand autel eſt de Marc de Sienne, celui de S. Ignace eſt de Solimene, le tableau de la transfiguration & celui de S. Ignace, évêque, ſont auſſi de Marc de Sienne.

L'eſcalier de la maiſon a toute la grandeur & la nobleſſe qu'il peut y avoir dans le plus bel édifice, il a été fait ſur les deſſeins du cavalier Coſmo, il conduit à une bibliotheque qui eſt le plus beau vaiſſeau de ce genre qu'il y ait à Naples; elle eſt garnie d'une belle menuiſerie en bois de noyer & d'olivier & de grand nombre de ſtatues en bois, qui ornent beaucoup cette menuiſerie.

Non-ſeulement la bibliotheque eſt très-

nombreuse, mais on y voit de très-beaux instrumens d'astronomie; une machine parallatique en cuivre avec un grand axe, faite à Londres, qui porte un secteur de 4 pieds, & qui peut porter une lunette de 8 à 10 pieds, pour suivre le mouvement des astres dans leur révolution diurne; un télescope garni d'un micrometre objectif pour mesurer les diametres apparens des planetes, exécuté à Londres, invention nouvelle que je ne m'attendois pas à trouver au fond de l'Italie; mais ces peres qui ont toujours donné dans tous les genres de talens des hommes du premier ordre, suivent avec soin le progrès des sciences, & le P. général à qui j'en fis mon compliment, m'assura que son intention étoit d'envoyer de jeunes peres du college de Naples se former à l'observatoire de Milan, & revenir ensuite établir à Naples un observatoire encore plus complet.

L'église de S. Pierre & de S. Paul qui étoit autrefois dans cet emplacement étoit fort ancienne, il y avoit une inscription à l'honneur de Ste Hélene mere de Constantin, on la conserve dans la cour des jésuites; on dit que dans la même enceinte, ou espece d'isle, que forment les bâtimens du college, se trouvoit une ancienne tour de briques servant de phare pour le port de Naples, différente peut-être de celle qui se voit derriere *S. Onofrio*: on va voir dans la maison des caves d'une étendue singuliere, il y tiendroit, dit-on, 30 mille tonneaux

de vin. Ce college a une fondation de plus de 80 mille livres de rente destinées à des aumônes, faite par le prince *Filamarino della Rocca.*

MONTE DELLA PIETA, établissement sage qui fut fait, comme nous l'avons dit ailleurs, pour empêcher l'usure des Juifs auxquels de pauvres gens étoient souvent obligés d'avoir recours. Ce fut en 1539 qu'on institua à Naples une compagnie pour secourir les pauvres prisonniers, en leur prêtant de l'argent, & l'on attribue à Naples le peu de banqueroutes qui se font dans le commerce, au secours que cet établissement procure à des négocians dans leurs revers. On y prête sur toute sorte de gages ou habillemens de soie, de laine & de lin, & sans intérêts pendant deux ans, si la somme empruntée n'excéde pas la valeur de dix ducats, ce qui revient à 43 livres de notre monnoie. Pour de plus grandes sommes ou pour un tems plus considérable, on exige un intérêt qui est réglé sur l'état actuel du commerce, c'est-à-dire, suivant le taux permis par le prince, qui n'est point fixé précisément à quatre pour cent comme en France, mais qui varie selon que l'argent est plus ou moins abondant dans le royaume. On est si convaincu à Naples de l'utilité & de la sainteté de cet établissement qu'on l'appelle *sacro monte*, & que l'on est persuadé que les gages qui y sont déposés y sont garantis miraculeusement de toute sorte d'insecte. Le peuple respecte telle-

nent la banque du mont de piété, que dans les séditions les plus violentes, & dans le tems où l'on pilloit impunément par toute la ville, on n'a jamais fait la moindre entreprise contre cette maison; les séditieux eux-mêmes y mettoient des sauves-gardes, & les ministres du mont de piété y remplissoient leurs fonctions avec autant de tranquillité que si l'on eût été en pleine paix. Les magazins de cette maison sont prodigieux, ils renferment une immensité de choses, en fait de meubles, bijoux & habits de toute espéce; on y voit la richesse & la pauvreté de Naples tout à la fois. Le bâtiment actuel fut fait en 1598, sur les desseins du cavalier Fontana: il y a quelques peintures dans l'église.

On compte encore à Naples cinq autres monts de piété, dans lesquels on prête jusqu'à dix ducats ou 43 livres sans intérêt; mais au-delà de cette somme il leur est permis quelquefois de prendre sept pour cent d'intérêt.

Il y a une autre espece de banque à Naples qu'on appelle aussi *monte*, ou dépôt, dans lequel on place des sommes à intérêt, mais dont on ne reçoit rien pendant un grand nombre d'années; chaque année l'intérêt se joint au principal, & porte intérêt à son tour. On dit que dans la maison Caraccioli on fait des dots de cent mille écus avec un fort petit capital oublié pendant un certain nombre d'années; l'effet de ces inté-

fets accumulés devient prodigieux ; on sait par exemple que 100 liv. mises sur la tête d'un enfant de trois ans, sans rien recevoir jusqu'à l'âge de 80 ans, lui produiroient 8250 livres par année, & à l'âge de 94 ans plus de six millions de rente le reste de sa vie. (M. Deparcieux, *Addition à l'essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1760 pag. 12.)

Près d'un escalier qui conduit à S. Jean le majeur, il y a une fontaine où est la statue de Ferdinand I ; les maisons des environs sont très-abondantes en eaux, quelques-unes ont des réservoirs très-grands ; c'est ce qui a donné lieu à Celano de croire que c'étoit là que passoit anciennement le Sebeto ; mais cela n'est point probable ; ces eaux viennent de différentes conduites, elles sont très-basses, d'ailleurs la rue appellée *del Mezzo cannone* étoit celle qui conduisoit au port très-anciennement, on ne voit pas qu'il ait pu y avoir là une riviere.

S. GIOVANNI MAGGIORE, S. Jean le majeur est la plus étendue des 30 paroisses de Naples ; c'étoit autrefois un temple que l'empereur Adrien avoit fait élever à son chef Antinoüs ; Constantin & Hélene le consacrerent à S. Jean-Baptiste ; le bâtiment a été refait plusieurs fois, & il n'en reste que quelques colonnes cannelées antiques fort dégradées.

Il y a vers le grand autel une épitaphe de Janus Anisius, grand littérateur, & un

fragment d'une grande colonne qui paroît venir de l'ancien temple. Le tableau eſt de Leonard de Piſtoia. La chapelle *Ravaſchiera* eſt ornée en marbres de la façon de Jean de Nola; on y voit une ancienne inſcription du tems de la république de Naples qui commence ainſi : *Verotio A. F. Pal. Severino.*

La grande antiquité de cette égliſe fait qu'on a donné à un vieux tombeau le nom de tombeau de Parthenope, tout ainſi qu'on fait voir à Padoue celui d'Antenor; cela ſert ſeulement à rappeller au voyageur que Naples s'appelloit auſſi Parthenope, ſoit du nom général de παρθένος, *virgo*, ſoit d'une fille du roi de Theſſalie, ou comme on l'a écrit d'une des ſyrenes d'Homere.

PALAZZO FILAMARINO, qui eſt près de S. Jean, fut conſtruit aux frais du cardinal *Filamarino*, archevêque de Naples, dont nous avons eu occaſion de rappeller le crédit & le mérite, en parlant de la révolte de *Mazaniello*; il eſt occupé par le prince de la Torre qui eſt de la même maiſon. C'eſt un des plus beaux palais de Naples, quoique la décoration ait cependant quelque choſe de maigre; il renferme pluſieurs tableaux de prix.

Les ſaintes femmes au tombeau, par le Dominiquin : le Chriſt eſt deſſiné finement & les contours en ſont coulans, il eſt repréſenté mort entre les bras de la Vierge; tous les grouppes ſont bien penſés, l'effet de la

lumiere eſt grand, les têtes de femmes ſont gracieuſes, elles ont beaucoup de fraîcheur, & ſont pleines d'expreſſion ; cependant les deux Anges qui ſont derriere la Vierge ont des têtes trop ſymmétriques, & l'enfant qui eſt aux pieds du Chriſt pouvoit être mieux deſſiné.

Une ſainte famille du Dominiquin ; on y voit les Anges apportant des fruits à l'enfant Jeſus qui joue avec des pommes, & S. Joſeph avec ſes lunettes qui le regarde : ce tableau eſt bien compoſé, rempli de naïvetés, & d'ailleurs deſſiné très-ſavamment, c'eſt dommage que les lumieres en ſoient trop égales & que le ton de couleur ſoit un peu aride.

Une fuite en Egypte, de Pierre de Cortone ; le caractere de la Vierge eſt admirable, mais la lumiere de ce tableau n'eſt pas grouppée, & il eſt foible de deſſein.

Une annonciation & une adoration des mages, du Pouſſin ; ces deux morceaux ſont bien deſſinés & bien drapés, mais médiocrement compoſés, & d'une couleur qui n'eſt pas ſéduiſante.

Les trois Maries au tombeau, par Annibal Carrache : on y voit un Ange qui leur montre que la pierre eſt levée, en leur diſant : *Jeſus de Nazareth que vous cherchez eſt reſſuſcité, il n'eſt point ici :* cet Ange eſt très-lumineux, l'ordonnance du tout enſemble eſt ſage, le deſſein correct, les caracteres de têtes expreſſifs ; les draperies bien jettées &

traitées d'une maniere large, la touche nette; la couleur eſt même aſſez vigoureuſe, le tort en eſt ſeulement un peu rouge ; ce tableau a été gravé par Louis Roullet & aſſez bien.

CHAPITRE VII.

Suite de la partie orientale de Naples, Quartier S. Dominique.

SAN DOMENICO GRANDE, ou *ſan Domenico maggiore*; c'eſt la principale maiſon des dominicains, qui en ont quatorze autres dans la ville de Naples. Ce couvent étoit autrefois un hôpital appellé S. Michel de *Marfiſa*, avec une égliſe de bénédictins, qui fut cédée aux dominicains, & conſacrée par le pape Alexandre IV, lorſqu'il eût été fait pape à Naples en 1254. Charles prince de Salerne, fils de Charles I de la maiſon d'Anjou, étant priſonnier en Sicile fit vœu de bâtir une égliſe à l'honneur de Ste Magdelaine; étant enſuite devenu roi en 1285, il en changea le nom, par dévotion pour l'ordre de S. Dominique à qui il laiſſa ſon cœur; on le conſerve encore embaumé dans une boëte d'ivoire.

Il y a une chapelle du Chriſt faite à l'honneur du crucifix, que l'on a dit avoir

confirmé la doctrine de S. Thomas en lui disant : *bene ſcripſiſti de me Thoma* ; on ne le voit qu'avec une permiſſion expreſſe du prieur, & 4 novices y aſſiſtent ayant chacun un cierge à la main. Dans la même chapelle une deſcente de croix du Zingaro. Dans la chapelle des Brancacci un tableau au naturel de S. Dominique. Dans celle des Pinelli une annonciation du Titien : au-deſſus de cette chapelle ſont les tombeaux des fils de Charles de Duras roi de Naples. Sur l'autel qui eſt en face de la chapelle de Stigliano il y a une ſtatue de la Vierge de Jean de Nola. La chapelle des Franchi eſt peinte à freſque par Béliſaire, & près delà eſt un S. Joſeph de Jordans.

Dans une chapelle en entrant dans la nef, une flagellation par Michel-Ange de Caravage ; ce tableau eſt ſi noir, qu'on a beaucoup de peine à en découvrir les beautés. La ſacriſtie eſt magnifique, elle eſt peinte, pavée en marbre, ornée de dorures, & de la plus belle menuiſerie ; on y remarque une gloire de Solimene. Ce peintre a tiré du côté de la compoſition tout le parti qu'il pouvoit de la forme ingrate du plafond, mais l'effet n'en eſt pas heureux, on y voit les tombeaux des rois Alphonſe I & d'Iſabelle d'Arragon ſa fille, de Ferdinand II & de la reine ſon épouſe ; ces tombeaux ont été reſtaurés par le vice-roi comte de Miranda. Le tombeau d'Antoine Petruccio, ſecretaire du roi Ferdinand I, qui fut étranglé

pour la conjuration des barons; celui du marquis de Pescara avec une belle épitaphe composée par l'Arioste, & une représentation de la mort avec ces mots: *Sceptra ligonibus æquat.* On conserve dans cette sacristie une madone du rosaire en argent, un buste de Pie V, & beaucoup d'autres meubles précieux.

On montre dans l'ancien dortoir du couvent la cellule de S. Thomas d'Aquin, actuellement convertie en une chapelle. C'est aussi dans l'intérieur de ce couvent qu'étoit autrefois l'université fondée par l'empereur Fréderic II, & où S. Thomas d'Aquin enseigna, y étant attaché par des appointements du roi Charles I d'Anjou; on a mis une inscription à l'endroit où étoit sa chaire de professeur. L'université y avoit été transférée de nouveau, lorsque les vice-rois Espagnols prirent le bâtiment des études pour faire un corps de casernes. Près de la porte de l'église on a placé une inscription bizarre en 8 vers latins, qu'on a eu souvent la complaisance de vouloir expliquer avec beaucoup de peine, mais qui probablement ne signifient pas grande chose.

La procession du rosaire est une des grandes & belles cérémonies de Naples, elle se fait avec la plus grande pompe; les troupes, la musique, l'artillerie, les magistrats; le vice-roi même quand il y en avoit un à Naples, avoit coutume d'y assister.

Sur la place appellée *largo di S. Domenico*

on voit un obélisque, ou comme on dit à Naples une *aguglia*, où il y a des bas-reliefs en médaillons qui représentent plusieurs saints de l'ordre de S. Dominique. Nous avons dit à l'occasion de celui des jésuites ce qu'on devoit penser de ces monumens; celui-ci n'est pas tout-à-fait d'une composition si ridicule que celui de S. Janvier, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit très-mauvais.

SEGGIO DI NIDO, presque vis-à-vis de S. Dominique; c'est un des cinq endroits où la noblesse s'assemble: ce siege a pour armoiries un cheval noir sans frein; il a le privilege de n'admettre personne dans son corps, à moins que le consentement ne soit unanime, un seul opposant suffit pour donner l'exclusion, comme le *Veto* de la diete de Pologne; il a aussi le privilege d'élire cinq députés pour l'administration de la ville, tandis que les autres n'en élisent qu'un. Son nom est venu par corruption de celui de *Nilo*, à cause d'une statue du Nil qu'on y trouva; d'autres disent du mot *nido* qui signifioit le refuge & la demeure des étudians. Le vestibule qui donne sur la rue est ouvert de maniere, que la noblesse y est assemblée à la vue de tout le monde; il est orné de peintures du Bélisaire, qui y a représenté l'entrée de Charles-Quint; les ornemens sont de Louis le Sicilien; ils furent plus estimés que l'ouvrage de Bélisaire, & c'est ce qui ruina les affaires de ce peintre, d'ailleurs plus célébre que Louis le Sicilien.

Il y a dans ce ſiege une bibliotheque publique, qui a été fondée par un cardinal *Brancaccio*, ou de Branças, car la maiſon de Brancas paſſe pour être une branche de la maiſon *Brancaccio* de Naples. Les deux cardinaux, François & Etienne de Brancas, après l'avoir enrichi d'une grande quantité de livres, ont laiſſé un fond de 600 ducats par an (ce qui revient à environ 2571 livres de notre monnoie) pour les employer en livres: elle a été augmentée enſuite par un ſavant nommé Greco, qui a laiſſé à ſa mort ſa bibliotheque compoſée d'un nombre conſidérable de volumes pour y être incorporée; c'eſt une des 4 bibliotheques publiques de Naples.

PALAZZO SAN SEVERO, ſitué ſur la place S. Dominique; c'eſt celui de l'illuſtre maiſon des Sangro, & il eſt un des plus ornés de la ville; c'eſt-là qu'habita la reine de Pologne Marie Caſimire, douairiere, en 1701, & le comte de Martinitz, général des Allemands, avant que d'être maître des châteaux deNaples.

La chapelle nommée *S. Maria della Pietatella*, eſt la chapelle ſépulcrale des princes de la famille de *Sangro*; elle eſt attenante à ſon palais, mais ouverte au public, & l'on y fait journellement le ſervice divin. Elle fut fondée, il y a 150 ans, par Alexandre Sangro, patriarche d'Alexandrie, & c'eſt une des chapelles les plus curieuſes qu'il y ait à Naples; elle eſt revêtue des plus beaux marbres, avec une profuſion & une dépenſe ex-

trêmes;

trêmes; il ſeroit à ſouhaiter que le prince eût été mieux ſervi pour le goût & la perfection des artiſtes. Dans chaque cintre il y a un mauſolée avec la ſtatue d'après nature de quelques uns des ancêtres du prince; celle de Paul de Sangro, prince de S. Severe eſt une des meilleures, elle eſt rendue avec vérité, le coſtume d'ailleurs y eſt bien obſervé. Sur chaque pilaſtre contigu eſt le mauſolée de la princeſſe épouſe de celui qui eſt dans le cintre: les mauſolées des princeſſes ſont ornés chacun d'une ſtatue plus grande que nature, qui exprime quelque vertu remarquable dans la perſonne. La plus ſinguliere de ces ſtatues eſt celle d'Antoine Corradini, qui repréſente la pudeur, comme attribut placé ſur le mauſolée de la mere du prince; elle eſt repréſentée enveloppée dans un voile depuis la tête juſqu'aux pieds, & quoique le voile ſoit du même bloc de marbre, on croit voir la figure comme au travers du voile, qui eſt aſſez fin pour en exprimer tout le nud: les graces de la phiſionomie & le moëlleux des traits y paroiſſent encore comme ſi on les voyoit à découvert; cet ouvrage eſt d'autant plus ſingulier que jamais les Grecs ni les Romains n'ont entrepris de voiler en entier le viſage de leurs ſtatues, & que l'habileté du ſculpteur en a rendu les effets avec une vérité qu'on aura peine à ſuppoſer ſans l'avoir vue. Le vice détrompé, *il diſinganno*, eſt auſſi une ſtatue ſinguliere du Queirolo; c'eſt un hom-

me engagé dans un grand filet, & qui travaille à en sortir, avec le secours de son esprit, exprimé par un génie qui lui aide; le filet est travaillé dans la même piece de marbre, cependant il touche à peine la statue, & le travail de celle-ci est fait au travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans très-peu de parties: c'est en fait de sculpture un tour de force qui est sans exemple; mais la grande hardiesse du travail fait tout le mérite de la piece; ce grouppe singulier fait partie du mausolée du pere de M. le prince de San Severo.

D'un autre côté on voit un Christ dans le tombeau couvert d'un voile, ouvrage aussi extraordinaire que les précédents; ce fut Joseph *Sammartino*, Napolitain, qui après la mort de Corradini qui mourut en 1752, dans le palais même du prince, voulut exercer aussi son talent dans un genre singulier, & y parvint avec l'applaudissement de tout le monde; au reste la premiere idée de cet ouvrage étoit de Corradini.

La corniche toute entiere de la chapelle & les chapiteaux de pilastres sont faits avec une belle composition, imaginée par le prince, qui ressemble à de la nacre de perle, sur-tout quand il y a une grande lumiere; elle s'accorde très-bien avec la couleur des marbres jaunes, dont les pilastres & la frise sont revêtus.

Sur le plafond, qui est au dedans du cintre du grand autel, on a peint une coupole

avec sa lanterne (*cupolino*) qui semble recevoir la lumiere d'en haut & la transmettre dans la coupole; l'illusion de la perspective y est entiere, l'on ne peut rien imaginer sur un plan qui représente mieux le concave d'une coupole.

Deux des pieces de l'appartement du prince de San Severo sont pavées d'un mastic particulier qu'il a imaginé : on l'emploie clair comme de la bouillie, mais en peu de jours il devient dur comme le marbre; cette composition est distribuée en compartimens de différentes couleurs, qui imitent différentes sortes de marbres, soit par leur couleur, soit par leur éclat. Ce prince croit que les anciens composoient ainsi le granite des obélisques; il ne peut pas s'imaginer qu'il fût naturellement dans les carrieres en aussi grandes masses, que ces obélisques & ces colonnes qu'on voit encore à Rome, & que les anciens Romains avoient tirés de l'Egypte; pour moi j'ai comparé le granite de l'obélisque du champ de Mars avec celui qu'on trouve en France dans nos montagnes, je les ai trouvés d'une si parfaite ressemblance, que je ne puis imaginer qu'il y ait aucune composition aussi conforme à la nature.

Dans un appartement qui est au rez de chaussée & que le prince habitoit pendant qu'on travailloit aux réparations du bel étage, on voit plusieurs choses curieuses qui sont le fruit des travaux & du génie inventif du prince. Il me fit l'honneur de me mon-

trer, par exemple, des expériences curieuſes ſur les *nœuds d'une barre de fer*.

Un tableau de la Vierge avec l'enfant-Jeſus dans ſes bras, d'après Raphaël, fait avec des laines de différentes couleurs, & qui vu de côté lorſqu'il eſt bien éclairé, paroît une eſpece de velours de laine; un autre qui eſt fait avec de la cire colorée & privée de ſon huile, qui m'a paru au-deſſus des encauſtiques qu'on a faits à Paris d'après M. le comte de Caylus, (voyez les mémoires de l'académie des inſcriptions).

Il y a pluſieurs autres eſſais de cette ſorte de peinture dans le palais du prince; il m'a fait voir auſſi la cire compoſée avec laquelle il mêle les couleurs deſtinées à ces tableaux; cette compoſition eſt diſſoluble dans l'eau, de maniere que l'on peut peindre par ſon moyen des figures auſſi petites que dans la miniature ordinaire. Il a même compoſé une cire végétale en faiſant bouillir des fleurs & des herbes communes, & en ramaſſant la matiere qui ſurnage: cette matiere recuite pluſieurs fois prend la conſiſtance d'une cire-vierge, que l'on peut blanchir & travailler comme la cire ordinaire.

Le prince de San Severo a auſſi perfectionné la miniature comme je l'ai vu ſur un petit tableau en cuivre, auquel il a donné la beauté & la vivacité de couleur, qui eſt propre à la miniature, avec la ſolidité d'une peinture à l'huile. Il appelle cette nouvelle eſpece de peinture du nom compoſé *Eloidri-*

ca. C'eſt ainſi que M. de Monpetit, peintre de Bourg en Breſſe, a appellé Eludorique la nouvelle eſpece de peinture, par laquelle il s'eſt diſtingué depuis quelques années à Paris, & dans laquelle il emploie de l'huile, vue au travers de l'eau. Celle du prince ſe peut mettre ſur toutes ſortes de métaux ou d'autres matieres, au lieu que la miniature ne peut guere s'appliquer que ſur l'ivoire, le parchemin & le papier, matieres qui ſont ſujettes à jaunir & à être percées des vers.

L'art d'imprimer des planches en pluſieurs couleurs eſt encore un de ceux que ce prince a perfectionnés; il m'a fait voir des eſtampes ſur du papier & ſur du ſatin blanc, où il y avoit des fleurs de différentes couleurs, imprimées avec un ſeul cuivre & d'un ſeul tour de preſſe; de même que des livres en caracteres de différentes couleurs, imprimés tout à la fois avec une ſeule forme & d'un ſeul coup de barreau. Il paroît que les planches en couleur que M. Gauthier fait à Paris, n'ont pas le même avantage. Ce prince a fait auſſi des Pékins jaunes & bleus à fleurs blanches, qui ont cela de ſingulier que les fleurs ſe voient de droit & à l'envers, nettes & tranſparentes, de la même maniere que ſi le fond étoit blanc.

L'art de colorer le verre paſſoit pour un ſecret preſque perdu; le prince de San Severo s'y eſt exercé avec ſuccès; il a des morceaux de verre blanc où l'on voit différentes couleurs qui pénetrent dans le verre,

& qui font claires & transparentes comme si le verre eût forti du fourneau avec ces mêmes couleurs, & il m'a paru que sa méthode devoit être aussi parfaite, que celle dont on s'est servi pour ces anciens vitraux, que nous admirons dans les églises du quinzieme siecle. Il colore également les marbres, & j'ai vu chez lui jusqu'à 96 échantillons de marbre blanc de Carrare, qui sont tous colorés de différentes manieres: on a profité de ce secret pour donner à des bas-reliefs la couleur naturelle des objets qu'ils représentent, ce qui fait un effet très-singulier. Il est aussi parvenu à contrefaire le *lapis lazuli*, de maniere, qu'après l'avoir coupé par petites tranches, il paroît impossible de le distinguer du véritable lapis, il a la même dureté, le même poids & les veines dorées du lapis. Le prince m'a dit que la margrave de Bareith à qui il en avoit donné une lame, l'avoit fait éprouver par des chymistes à son retour en Allemagne, & qu'elle avoit reconnu que l'esprit de nitre lui ôtoit le lustre comme au véritable lapis, & qu'il se calcinoit au lieu de se fondre à la lampe de l'émailleur, ce qui prouve que ce n'est point du verre coloré. Il est parvenu aussi à faire un mastic ou stuc beaucoup plus dur que le *lastrica*, dont les appartemens & les terrasses de Naples sont pavés, & qui n'est pas sujet aux lézardes & aux crevasses.

Il s'eſt encore exercé ſur les pierres précieuſes, tantôt en leur ôtant la couleur ſans leur ôter la dureté ni la figure ; tantôt en donnant une couleur très-vive à celles qui étoient pâles & d'une teinte trop foible, ce qui réuſſit ſur-tout dans les amétiſtes.

Ce prince compoſe auſſi une eſpece de porcelaine blanche à laquelle il donne le luſtre & le poli, non point avec une couverte émaillée comme on le fait ailleurs ; mais ſur une roue comme on le fait aux pierres dures ; cela n'empêche pas qu'elle n'ait une eſpece de tranſparence à la maniere des porcelaines.

On avoit eſſaié en France de filer & de faire ſervir dans nos étoffes le duvet que fournit l'apocin ; mais ces filaments trop courts & trop liſſes n'ont jamais pu s'unir aſſez parfaitement ; le prince a trouvé le moyen par des macérations de les unir & d'en faire des étoffes ; j'en parlerai dans le chapitre 18. Il me fit même remarquer que cette plante ſuffit pour habiller une perſonne en entier, car on la feutre aiſément pour en former des chapeaux : il en a même fait du papier qui reſſemble à celui de la Chine.

De ſemblables préparations lui ont ſervi à rafiner des étoupes & des chanvres groſſiers, courts, & dont on n'auroit pu faire que peu d'uſage ; il les fait devenir fins, blancs & luſtrés comme de la ſoie ; & il croit que ſur le bord d'une riviere on pourroit ga-

gner cinquante pour cent par de ſemblables procédés (*a*).

Le roi d'Eſpagne, lorſqu'il étoit à Naples & qu'il alloit chaſſer pendant l'hiver, portoit une redingotte fine & légere que la pluie, dit-on, ne pénétroit point, & qui étoit de l'invention du prince San Severo. Il a fait faire auſſi des étoffes qui étoient d'un côté drap de laine & de l'autre velours de ſoie.

En tournant ſes vues du côté de l'économie il a trouvé le moyen d'étamer de nouveau la batterie de cuiſine, ſans grater l'étain qui y étoit reſté attaché, & par conſéquent ſans uſer les pieces, mais de façon qu'on puiſſe en étamer pluſieurs pieces en un jour. Je ne dirai qu'un mot de quelques découvertes plus extraordinaires dont le prince m'a parlé, mais ſur leſquelles je n'ai pu avoir des éclairciſſements ſatisfaiſants pendant le peu de converſations que j'ai eu avec lui. 1°. Une palingenezie naturelle & réelle de végétaux & d'animaux, ſpécialement avec des cendres de fenouil qui reproduiſent la plante. 2°. Du bois & du charbon qui étant allumés ne donnent point de cendres, & ſe

(*a*) On peut voir dans le recueil de la ſociété économique de Berne, des préparations pareilles pour la filaſſe de chanvre & de lin, qui les rendent propres aux ouvrages les plus fins, quelque groſſieres qu'elles ſoient. A.

consument si lentement, qu'après avoir été exposés pendant plusieurs heures à la violence du feu, ils ne font que se fendre & se casser. 3°. Une espece de papier pour les cartouches d'artillerie qui ne s'allume point, & ne laisse point d'étincelles, mais qui se réduit immédiatement en charbon. 4°. Une lampe qu'il assure être inextinguible & perpétuelle; & au sujet de laquelle on peut lire ses lettres à M. l'abbé Nollet, imprimées à Naples en 1753, aussi-bien que sa dissertation sur une lampe antique trouvée à Munich en 1753. Ce prince a fait encore imprimer quelques autres ouvrages que je passe sous silence pour abréger (*a*).

PALAZZO CARAFFA, qui est dans la rue appellée *strada di Nido*, appartenoit autrefois à la maison des comtes de *Madaloni*; il est remarquable par beaucoup de monumens d'antiquité; entr'autres la tête d'un grand cheval de bronze, c'étoit autrefois l'enseigne ou le symbole de la ville & de la république de Naples; il étoit placé devant la cathédrale, & le peuple croyoit que les chevaux qu'on y conduisoit pour les promener autour de lui étoient guéris. Cette superstition détermina la ville à fondre le cheval en 1322 pour en faire une cloche: la tête

(*a*) Il seroit à desirer que le prince de San Severo fît imprimer dans un recueil toutes ses expériences. L'amour des arts & du bien public devroient l'y engager. A.

ſeule avec une partie de l'encolure ſe voit dans le palais Caraffa, & fait encore un très-beau reſte d'antiquité. Vaſari ne croit pas cependant que ce ſoit un ouvrage des Grecs. Il y a auſſi dans ce palais pluſieurs bas-reliefs & buſtes antiques des empereurs, un Ciceron, un Mutius Scævola, & une ſtatue du roi Ferdinand II, par le Donatello, placée ſur une colonne.

Près de-là eſt un autre palais des *Madaloni* qui a paſſé enſuite au marquis d'*Alfedena Gattola:* c'eſt-là que naquit Pierre Caraffa qui fut enſuite le pape Paul IV, élu en 1555; ſon pontificat fut troublé par beaucoup de querelles avec le roi d'Eſpagne & les princes d'Italie, & par l'héréſie de Calvin qui faiſoit alors les plus grands progrès; il fut recommandable par ſon zele, ſa charité & la régularité de ſa vie; mais il révolta les Romains par l'établiſſement de l'inquiſition: dès qu'il fut mort le peuple fit ſortir les priſonniers, abattit la priſon, briſa la ſtatue du pape, jetta ſa tête dans le Tibre, & peu s'en fallut qu'on ne brûlât le couvent des dominicans où réſidoit l'inquiſiteur.

En revenant un peu vers le nord, on entre dans *ſtrada della Vicaria*, qui eſt une grande rue qui deſcend de la rue de Conſtantinople, & va de la place du S. Eſprit juſqu'à la place du palais de la Viçairerie; cette rue eſt fort ancienne, & s'appelloit autrefois la rue du ſoleil; on y voit encore

les plus beaux restes d'antiquité qu'il y ait à Naples.

Sa. MARIA MAGGIORE, ancien temple de Diane qui fut consacré à la Vierge en 525; suivant la tradition ce fut à l'occasion d'un diable qu'on y avoit vu sous la forme d'un porc, & qui avoit effrayé toute la ville; du moins on a consacré le fait par une figure de porc en bronze, placée sur une petite coupole de l'église. C'est une des quatre principales paroisses de la ville; & on ne l'a accordée aux religieux, qu'à condition d'y maintenir la paroisse. L'église a été faite sur les desseins de Cosmo; la coupole a été refaite depuis le dernier tremblement de terre, elle est belle & bien éclairée.

Le petit emplacement qui est devant l'église, avec une pierre & une petite niche en forme d'oratoire, est connu sous le nom de *pietra santa*, & le peuple va baiser cette pierre avec grande dévotion pour gagner des indulgences.

S. GIOVANNI *Evangelista del Pontano*, église que fit bâtir en 1462 Jean Pontanus ou Jovianus, secretaire & conseiller d'état du roi Ferdinand I, grand historien, orateur & poëte italien & latin; il y est enterré avec sa femme, ses trois enfans & un ami, pour lesquels il fit des épitaphes, aussi-bien que pour lui-même; elles y sont gravées sur le marbre, & on les lit avec plaisir comme les autres poésies latines de cet auteur qui sont encore très-estimées. Pontanus étoit

né à Cerretto dans l'Ombrie, mais après avoir perdu ſon pere dans une ſédition populaire, il ſe retira à Naples où il devint précepteur d'Alphonſe II, & enſuite ſon ſecretaire intime; il écrivit l'hiſtoire des guerres de Ferdinand I & Jean d'Anjou; & lorſque Charles VIII eût été à Naples, Pontanus fit ſon panégyrique d'une maniere extrêmement flatteuſe. Il mourut à Naples en 1509 âgé de 78 ans. Près de cette égliſe on montre la maiſon où habitoit Pontanus; on y voit ſa figure & pluſieurs autres ſtatues.

S. ANGELO A SEGNO, égliſe paroiſſiale fondée dès l'an 554 à l'honneur de S. Michel-Archange, comme ayant ſecouru les Napolitains lorſqu'ils chaſſerent de leur ville les Sarraſins qui s'étoient avancés juſqu'à cet endroit, où étoit la porte appellée *Donn' Orſa.* Ils y placerent un clou de bronze dans du marbre à la maniere des Romains, & l'on y voit actuellement une inſcription à ce ſujet.

SEDILE DI MONTAGNA, l'un des cinq corps de nobleſſe, s'aſſemble près de-là; on y a réuni huit autres ſieges anciens, & il a droit d'élire deux députés, mais qui n'ont entr'eux deux qu'une ſeule voix. Le lieu de l'aſſemblée a été peint par Nicolas Roſſi, qui a repréſenté différentes vertus & les armes des principales familles de cette compagnie. C'eſt là qu'étoit l'ancien théâtre appellé *teatro di Montagna.*

S. PAOLO, égliſe de théatins, le ſeul reſte

un peu considérable d'antiquité romaine, est situé sur une petite place de la rue de la Vicairerie, appellée *Mercato vecchio*, qui ne pouvoit guere servir de marché que dans le tems où Naples étoit une fort petite ville, à moins qu'on ne dise que cette place a été diminuée dans sa longueur. C'est sur la même place qu'est la salle d'assemblée des officiers municipaux, comme elle y étoit dès les premiers tems de la république de Naples, qui s'y rassembloit dans une basilique appellée *basilica augusta*. Cette église contient les restes d'un temple antique : on a dit que ce temple avoit été consacré à Apollon ; d'autres ont cru que c'étoit à Auguste ; le sentiment le plus accrédité est que c'étoit un temple de Castor & Pollux, élevé par Julius Tarsus, affranchi de Tibere. Il en restoit encore dans le dernier siecle huit colonnes cannelées, avec un entablement sur lequel il y avoit un fronton chargé de figures ; la plupart ne sont plus reconnoissables. Suivant Parrino, il y avoit un Apollon appuyé sur un trépied, avec une figure représentant la terre, & un fleuve qui passoit pour être le *Sebeto*, appuyé sur une urne qui versoit de l'eau, tenant une corne d'abondance dans l'autre main ; une figure de Mercure dont on voyoit le caducée à ses pieds ; & une autre qu'on ne pouvoit distinguer ; celles de Castor & Pollux avoient été peintes sur un enduit de stuc à la place de la sculpture ancienne. Il y avoit une inscription grecque qui est rapportée différem-

ment par les auteurs, qui ne s'accordent pas même ſur l'explication; mais les principaux reſtes de cet édifice furent renverſés dans le tremblement de 1688, qui ne laiſſa que quatre colonnes ſur pied; on a relevé les débris des autres; & l'on a raſſemblé le tout, tant bien que mal, en reconſtruiſant l'égliſe avec les mêmes matériaux. Il ne ſubſiſte plus actuellement que deux colonnes cannelées de marbre : ces deux colonnes & quelques baſes qui n'ont point été totalement détruites, font juger qu'on avoit choiſi l'ordre corinthien pour décorer ce temple. Il fut ſanctifié pour la premiere fois après la victoire remportée ſur les Sarraſins, l'an 574, & conſacré dès-lors à S. Pierre & à S. Paul; le bâtiment actuel eſt fort orné; on y voit beaucoup de peintures de Maſſimo, de Belliſario, de Solimene; le tabernacle du grand autel eſt de bronze doré, orné de colonnes de jaſpe, de beaucoup de pierres précieuſes & de ſtatues.

La chapelle de S. Gaëtan eſt toute revêtue de petites tables d'argent, en figures de vœux rendus au tombeau de ce ſaint, que l'on ſait avoir été enterré au même lieu en 1547. Il avoit fondé l'an 1524 l'ordre des clercs réguliers qui furent appellés enſuite *théatins*, parce que le pape qui fut leur premier ſupérieur triennal, avoit été évêque de Théate.

La ſacriſtie renferme pluſieurs tableaux de bons maîtres, & ſur-tout deux grands ta-

bleaux de Solimene, le raviſſement de S. Paul, & la chûte de Simon le magicien, qui à Naples paſſe pour le meilleur tableau de Solimene; il eſt un peu dans la maniere de Pierre de Cortone.

Le couvent des théatins eſt un des plus beaux qu'ils aient en Italie, & un des plus diſtingués par la quantité de prélats qui en ſont ſortis; cet ordre eſt regardé, ſur-tout à Naples, comme un ſéminaire d'évêques & un aſyle pour la plus haute nobleſſe.

Le cloître eſt orné de pluſieurs colonnes de l'ancien édifice, il eſt bâti dans l'endroit même où étoit l'ancien théâtre des Romains, & l'on en remarque encore des veſtiges en quelques endroits. Ce théâtre fut celui où l'empereur Néron ſe montra pour la premiere fois en public pour y chanter les vers de ſa compoſition, ainſi que nous l'apprennent Sénéque & Tacite, (*Annal. Liv. XV. c.* 33.) C'eſt auſſi par ce théâtre que paſſoit tous les jours Sénéque pour aller entendre les leçons du philoſophe Métronacte, lorſqu'il ſe plaignoit de voir tant de monde au ſpectacle & ſi peu dans la maiſon du philoſophe. Sénéque étoit alors avancé en âge, & cependant il ne ſe faiſoit aucune difficulté d'aller dans une école publique: *In theatrum ſenex ibo. .... ad philoſophum ire erubeſcam? Tamdiu diſcendum eſt, quamdiu neſcias, & ſi proverbio credimus, quamdiu vivas, nec ulli hoc rei magis convenit quàm huic: tamdiu diſcendum eſt quemadmodum vivas, quamdiu vivis.*

Lettre 76. Il se flattoit en même tems alors d'enseigner lui-même quelque chose aux autres, mais quoi ? c'étoit la belle maxime qu'*un vieillard même doit chercher à s'instruire.*

Au devant de l'église on voit une statue de S. Gaetan, que la ville de Naples lui a fait élever en conséquence d'un vœu public en tems de peste.

La petite chapelle de S. Pierre aux liens qui est bâtie devant l'église de S. Paul, est dans l'endroit où l'on dit que s'arrêta S. Pierre, & d'où il fit tomber les statues de Castor & de Pollux, qui étoient dans le temple, & dont on a conservé les bustes, que d'autres disent être des figures d'empereurs; on y a mis ces vers:

Audit vel surdus Pollux cum Castore Petrum
Nec mora præcipiti marmore uterque ruit.

Et dans un autre endroit:

Tyndaridas vox missa ferit, palma integra Petri est
Dividit at tecum Paule trophæa libens.

S. LORENZO, église que le roi Charles d'Anjou fit bâtir en 1266, sur les ruines du palais où la noblesse & le peuple de Naples s'assembloient, après avoir défendu les assemblées & démoli le bâtiment. Cette église est occupée par des cordeliers conventuels; elle

est

est gothique, mais décorée à la moderne ; elle est remarquable encore par ses statues, ses colonnes, ses peintures & ses tombeaux. Le grand autel est orné de trois statues de marbre, de Jean de Nola ; un grand nombre de belles colonnes que l'on voit deux à deux, soit vers les chapelles, soit derriere le choeur, viennent de l'ancien palais de la république. La chapelle de la reine, ou de S. Antoine, appartenoit à la reine Marguerite, femme de Charles III. Elle a été ornée de marbres à la moderne, sur les desseins de Cosmo, & l'on y a placé une image très-célébre de S. Antoine, qui fut faite par Simon de Crémone, peintre dont Pétrarque a beaucoup parlé dans ses écrits.

Dans la chapelle qui est près de la grande porte, est le tombeau de J. B. Porta, célébre physicien, dont nous avons déjà parlé. Près de la sacristie est celui de Catherine d'Autriche, fille du roi Albert, ceux de Louis son fils, de la fille aînée de Charles III, & plusieurs autres.

Dans le cloître du couvent il y a un chapitre où se rassemblent les députés de la ville. Le parlement général de la ville & du royaume, quand il se tenoit, se rassembloit aussi dans ce couvent.

En sortant du cloître on entre dans la maison de ville qui joint la tour ou le clocher de la ville ; il y a quelques tribunaux subalternes & quelques bureaux dans ce bâtiment, qui est destiné à l'administration municipale.

En remontant pour aller à la vieille rue de *Summa piazza*, on trouve deux pans de murs en briques, très-anciens, que les uns ont dit être des restes de l'enceinte de Naples, d'autres de celle de Palepolis, mais l'opinion la plus commune est que ces murs étoient de l'amphithéâtre; on les appelle *anticaglie*, c'est-à-dire, masures.

GLI INCURABILI, hôpital très-considérable qui contient plus de 600 personnes, où l'on reçoit tous les malades de maladies chroniques, longues & difficiles, hommes & femmes; les filles qui veulent se retirer du monde; les enfans malades de la teigne; on y traite même les maladies vénériennes. Cet établissement commença par une femme pieuse qui revenoit de Lorette; il a été augmenté par plusieurs successions, & sur-tout celle de Gaspard Roomer, riche négociant de Flandres. Les enfans de cet hôpital vont dans la ville habillés de blanc, récitant des prieres, & rappellant à un chacun le souvenir de la mort; objet saint & salutaire même aux yeux de la philosophie humaine (*a*).

(*a*) Il est utile, sans doute, d'apprendre aux enfans à prier, mais il n'est pas moins nécessaire pour eux & pour la société de les former au travail. C'est un défaut assez ordinaire dans ces établissemens charitables de l'Italie, d'occuper trop souvent les enfans à ces exercices d'une dévotion extérieure. A.

Le jour des morts les capucins & les pénitens vont en procession porter en cérémonie aux Incurables une grande biere vuide, pour conserver la mémoire de l'ancienne institution, qui étoit d'y porter à pareil jour les corps des suppliciés qui se trouvoient au pont de la Magdelaine; mais actuellement on les enterre à Pietra-santa aussi-tôt après l'exécution.

S. FILIPPO NERI est une des plus belles églises de Naples, & même des plus remarquables que j'aie vu en Italie; elle est sur une petite place dans *strada della Vicaria*, & occupée par les peres de l'oratoire de S. Philippe de Néri, appellés aussi *Hiéronimites*, parce qu'ils suivent la regle de S. Jérôme. Cette église fut commencée en 1586. Denys de Bartholomée en a été l'architecte, ainsi que de la maison habitée par ces peres. La façade est toute en beaux marbres, & faite sur les desseins de Denis Lazari. Le plan de cette église est beau; elle est d'une jolie proportion & richement décorée. Elle est divisée en trois nefs; celle du milieu est portée de chaque côté par six colonnes corinthiennes de granite, dont le fût est d'une seule piece, & dont les bases & les chapiteaux sont de marbre de Carrare. Cette église est chargée de dorures d'une maniere éclatante; les ornemens y sont prodigués, singuliérement dans la frise de son entablement.

La plupart des chapelles sont ornées de marbres, avec des coupoles dorées; il y a

aussi grand nombre de tableaux estimés, mais plusieurs sont trop foibles, & donnent lieu de douter qu'ils soient originaux. On remarque principalement une très-grande fresque de Luc Jordans qui s'étend au-dessus de la grande porte, & l'embrasse même des deux côtés : cette fresque représente J. C. chassant les vendeurs du temple ; c'est une belle machine, bien imaginée, & dans laquelle le peintre a pris de grands partis, tant pour l'ordonnance que pour la distribution des masses de lumieres & d'ombres : enfin sa couleur est assez d'accord, mais sans être d'une grande vérité : le Christ n'a point de noblesse, & plusieurs des figures sont un peu courtes.

Au cinquieme autel à droite, un tableau de Luc Jordans, représentant Ste Thérese avec ses carmélites au pied d'un grand crucifix ; ce tableau est plein de têtes gracieuses, mais la figure du Christ est trop maniérée.

De l'autre côté de la nef dans une chapelle à gauche, un S. François, du Guide, beau, quoiqu'un peu gris.

Du même côté on remarque la chapelle de la nativité de Notre-Seigneur, revêtue de marbre, & dont l'architecture est estimée.

Entre cette chapelle & le maître-autel on voit la chapelle de S. Philippe de Néri, qui est comme une petite église, toute incrustée de marbre ; sa coupole est de Solime-

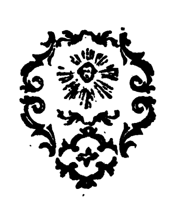
ne, elle représente S. Philippe de Néri dans la gloire.

De l'autre côté du maître-autel, c'est-à-dire, du côté de l'Epître, Solimene a encore peint dans la coupole d'une chapelle, Judith qui répand l'effroi dans l'armée d'Holopherne, en montrant aux soldats la tête de ce général : on apperçoit dans le haut le Pere éternel environné d'Anges.

Le grand autel est tout de pierres précieuses, aussi-bien que la niche ornée de colonnes du plus beau marbre; les statues qui sont au dedans de la coupole, sont de Nicolas & Laurent Vaccari; on conserve aussi dans la sacristie des tableaux qui passent pour être du Guide, du Dominiquin, du Palma; le trésor de la sacristie est très-riche, il renferme des statues d'argent, un tabernacle d'argent, des calices d'or, un ostensoir d'or enrichi de pierreries, une croix & des reliquaires de crystal de roche; plusieurs ornemens superbes, & de toute espece; un, par exemple, qui ne sert que le vendredi-saint. Enfin on regarde l'église de S. Philippe de Néri, & tout ce qui en dépend, comme une des choses les plus curieuses de Naples. Ces peres se distinguent dans le carnaval par une décoration immense, & par les grandes machines qui servent à l'exposition du S. Sacrement dans leur église. Naples est la ville d'Italie où l'on étale le plus de pompe dans les fêtes des confrairies & des couvens.

La maison des peres de l'oratoire est gran-

de & belle ; le premier cloître eſt ſoutenu par des colonnes ioniques en marbre blanc, le ſecond renferme un grand jardin. La bibliotheque de cette maiſon eſt une des quatre bibliotheques publiques de Naples, elle eſt conſidérable tant par la quantité que par la qualité des livres, ſur-tout depuis qu'on y a joint la belle bibliotheque de Joſeph Valetta, avocat Napolitain, qui contenoit environ 15000 volumes choiſis des meilleurs auteurs grecs, latins, italiens, françois & anglois, outre un grand nombre de manuſcrits, & ſinguliérement ceux de Joſeph Scaliger, de Heinſius & Scioppius ; elle eſt trop connue pour qu'il ſoit néceſſaire d'entrer dans un plus long détail à ce ſujet.



CHAPITRE VIII.

De la cathédrale & de ses environs.

EN continuant le même chemin après avoir passé l'église de S. Etienne, on arrive à la place qui est devant la petite porte de l'archevêché. C'est-là qu'est l'hôpital des Incurables, appellé *monte della misericordia*; cet hôpital est très-riche, il a même une maison dans l'isle d'Ischia pour faire prendre les bains à ses malades. L'église est belle, le tableau qui représente les sept œuvres de miséricorde, est de Michel-Ange de Carravage.

On voit encore sur la même place une aiguille dans le goût de celles dont nous avons déjà parlé; les Napolitains trouvent que le cavalier Cosmo Fanzago s'est surpassé lui-même dans cet ouvrage, mais c'est tout au plus par la bizarrerie de sa composition: cet obélisque ressemble à nos anciens pieds de chandeliers d'église, il est d'une forme tourmentée, & du plus mauvais goût; il n'y a que le chapiteau qui soit d'une architecture ordinaire; les moulures, les festons, les guirlandes, les petites figures & les ornemens de toute espece n'y sont point épargnés, mais sont également mauvais, quoi qu'en disent certains voyageurs. Au sommet

de cette aiguille eſt une ſtatue de bronze de S. Janvier, qui eſt du Finelli ; quatre enfans en marbre portent ſes attributs. Une ſyrene qui eſt à la baſe porte la tablette où eſt cette inſcription :

D. Januario patriæ regnique præſtantiſſimo tutelari grata Neap. civ. optimè merito.

Il paroît que c'eſt autant comme citoyen que comme ſaint, qu'on lui a élevé ce monument. D'ailleurs les Napolitains le regardent comme leur plus puiſſant protecteur, & ils lui attribuent ſur-tout le bonheur d'avoir été préſervés des ravages du Véſuve.

Le 18 ſeptembre, veille de S. Janvier, & les deux jours ſuivans, on dreſſe un théâtre, un amphithéâtre & des échafauds tout autour de cette place ; elle eſt tapiſſée & illuminée le ſoir, auſſi bien que l'aiguille de S. Janvier du haut en bas, & l'on y exécute une très-belle muſique, où il y a un concours de monde prodigieux ; la place & les rues voiſines ſont ſi petites, que l'embarras y eſt extrême dans ces jours-là ; mais la fête eſt très-digne de la curioſité d'un étranger.

S. GENNARO, S. Janvier, eſt l'égliſe cathédrale de Naples ; nous en aurions parlé plutôt, ſi nous n'euſſions mieux aimé ſuivre l'ordre naturel des quartiers de Naples, en commençant par les plus intéreſſans & les plus beaux. Cette cathédrale eſt une vieille égliſe gothique, bâtie ſur les ruines d'un temple d'Apollon, dont on a trouvé beaucoup

de débris en creusant les fondemens du trésor, & en particulier une colonne que les théatins de S. Paul ont placée près de la petite porte de leur église. Le bâtiment actuel fut fait sous les premiers rois de la maison d'Anjou, Charles I. & Charles II. vers l'an 1280, sur les desseins de Nicolas de Pise, que nous avons cité plusieurs fois en parlant de Florence : la dévotion que le peuple portoit à S. Janvier, en fit les fonds. Le tremblement de terre de 1485 ayant beaucoup ébranlé & dégradé le bâtiment, il fut restauré sous Alphonse I. par la piété de différentes familles nobles, Balzo, Ursina, Caracciolo, Pignatelli, Zurla & Dura, dont on voit les armes sur les pilastres. La grande porte fut faite aux dépens du cardinal Henri Minutolo, archevêque de Naples, comme on le voit par une inscription en lettres lombardes, qui est au-dessus. Elle est ornée de deux colonnes de porphyre qui portent sur deux lions de l'ancien temple. On a placé sous la porte trois tombeaux, qui étoient autrefois dans la tribune du grand autel, avant qu'on l'eût refait à neuf : ce sont ceux de Charles I. roi de Naples, de Charles Martel, roi de Hongrie, & de la reine Clémence d'Autriche son épouse, fille de l'empereur Rodolphe I. On y lit cette épitaphe :

Carolo I. Andegavensi templi hujus extructori, Carolo Martello, Hungariæ regi, & Clementiæ ejus uxori, Rudolphi I. Cæsaris F.

ne regis Neapolitani, ejuſque nepotis, & Auſtriaci ſanguinis reginæ debito ſine honore jacerent oſſa, Henricus Guſmanus, Olivarenſium Comes, Philippi III. Auſtriaci regias in hoc regno vices gerens, pietatis ergo poſuit. Anno Domini 1599.

On compte dans cette égliſe juſqu'à 110 colonnes de granite, ou de marbre d'Afrique, trois à chaque pilaſtre, les ſtucs dorés n'y ſont point épargnés.

Les peintures du plafond de la nef ſont de Santa Fede; on y trouve une idée de couleur, mais les figures n'y plafonnent pas.

Il y a dans des ronds au pourtour de la même nef, des tableaux quarrés, où ſont peints les apôtres; ils ſont de Luc Jordans; la compoſition en eſt bonne, & le pinceau en eſt moëlleux, mais la couleur en général eſt d'un ton tirant ſur le gris; les couleurs en ſont auſſi trop égales.

On voit dans la nef à gauche un vaſe antique de pierre de touche, ou de baſaltes, (*a*) que le cardinal Delcio Caraffa fit poſer en 1621. Il paroît être du tems de Conſtantin; il eſt ſur un pied de porphyre, & ſert de fonts baptiſmaux. La ſculpture qui l'environne repréſente les attributs de Bacchus. Ce vaſe eût été mieux dans un cabinet, ou une ſalle à manger; il n'eſt pas d'une mau-

(*a*) Je ne l'ai pas éprouvé au burin pour pouvoir dire s'il eſt de baſaltes.

vaiſe forme; mais la ſculpture eſt au-deſſous du médiocre, ainſi que le couvercle qu'on y a ajouté, & qui eſt fait avec de petits compartimens de marbre.

A la croiſée à gauche, deux tableaux de Luc Jordans, d'une compoſition peu ingénieuſe, & d'un effet qui n'eſt pas piquant. Ils ſont cependant ſupérieurs à ceux que le même artiſte a faits dans la nef.

Au-deſſus de ces tableaux il y en a deux autres aſſez beaux, repréſentant deux évêques; ils ſont de Solimene.

A une chapelle de la croiſée du même côté, une Magdelaine au pied de la croix, & d'autres figures, par Luc Jordans. Les têtes des femmes ſont belles, mais cet ouvrage eſt foible d'ailleurs.

Dans le chœur, un tableau du chevalier Conca, dont le ſujet eſt une proceſſion où l'on porte des reliques: l'ordonnance en eſt belle, & le pinceau gracieux, mais le tout enſemble eſt de petite maniere.

On remarque auſſi deux grands buffets d'orgues, dont l'un a été peint par Vaſari, & l'autre par Jordans, & le tableau du grand autel, qui eſt une aſſomption, de Pietro Perugino. Au-deſſous de l'autel repoſent les SS. Agripinus, Eutichès & Acutius, compagnons de S. Janvier, qui ont été transférés de Pouzzol à Naples.

La confeſſion, qu'on appelle à Naples *Soccorpo*, eſt une petite chapelle ſouterraine de marbre blanc, ſoutenue par des colonnes

ioniques de marbre qui paſſent pour être des reſtes de l'ancien temple d'Apollon; le deſſein de cette égliſe eſt ſage & ingénieux; la voûte eſt ornée de bas-reliefs en forme d'arabeſques, bien entendus, & dans le goût de l'antique. C'eſt-là que repoſe le corps de S. Janvier, qui étoit autrefois dans une égliſe hors de la ville : le duc de Bénévent *Sicone* l'ayant enlevé, il fut enſuite donné au célébre couvent de Monte Vergine, qui eſt à quelques lieues de Naples, d'où le cardinal Olivier le fit tranſporter dans la ville, en faiſant faire la confeſſion, ou chapelle ſouterraine dont nous parlons. La ſtatue de ce cardinal qui eſt derriere l'autel, paſſe pour être de Michel-Ange; elle eſt aſſez belle, mais ſans fineſſe de travail.

Dans la chapelle des Caraccioli on trouve le tombeau de Bernardino Caracciolo, docteur en droit & en médecine, puis archevêque de Naples; c'eſt un ouvrage de Pierre Ghetti; on y voit le portrait du cardinal en marbre, avec un ſquélete couvert d'un ſuaire, montrant un ſablier; c'eſt peut-être la premiere ſource de la belle compoſition que nous avons fait obſerver à Rome dans le tombeau du pape Chigi.

La chapelle Minutolo eſt celle dont parle Boccace dans le conte d'Andriuccio, où l'on donnoit le bonnet de docteur; cérémonie qui ſe fait actuellement dans le palais du prince d'Avellino. On y remarque pluſieurs figures de chevaliers, ayant des cornes ſur

le cimier de leurs casques ; c'étoit autrefois un symbole de force ; l'ancien proverbe dit : *Fort comme un taureau.*

Il y a aussi une chapelle qui appartient aux *Gallucci*, d'où la maison de l'Hôpital est descendue ; du moins on le lit ainsi sur le tombeau de madame de l'Hôpital qui y fut enterrée en 1742.

Le monument du pape Innocent XII, Pignatelli, n'est qu'un cénotaphe ou sépulchre vuide ; c'est un hommage rendu, même de son vivant, à un pape qui étoit Napolitain, & qui avoit été archevêque de Naples. L'on y voit son buste en bronze doré, avec des statues & des ornemens de marbre, travaillés à Rome, & une grande inscription où l'on parle de ce que ce pontife a fait de plus remarquable ; l'extinction du népotisme, l'érection du conservatoire de S. Jean de Latran, les subsides donnés dans la guerre contre les Turcs ; il mourut en 1700.

Le pape Innocent IV est enterré dans la chapelle du séminaire, ou chapelle de S. Laurent : il mourut à Naples en 1254. Ce fut lui qui détermina S. Louis à passer en Palestine, qui déposa l'empereur Fréderic II ; & fit prêcher la Croisade contre lui. Ce fut lui encore qui donna le chapeau rouge aux cardinaux dans le premier concile de Lyon en 1245.

Une vieille regle de fer enchassée dans un des piliers de la nef, à gauche derriere le chœur, est le *passetto*, mesure ancienne &

originale de la ville de Naples, dont nous parlerons ci-après; mais cette regle est tordue, mal terminée, & ne fait qu'un modele bien grossier & bien imparfait.

Le bénitier qui est de l'autre côté de l'église, passe aussi pour être un monument très ancien de la mesure des liquides.

Près de la porte de la sacristie est enterré André de Hongrie, mari de la reine Jeanne I, qui fut étranglé à Aversa, les uns disent par le consentement de sa femme, les autres par les intrigues de Charles de Duras, qui peut-être vouloit dès-lors avoir une raison de faire mourir cette malheureuse reine, comme il le fit en 1382. Berardino Rota a fait pour ce tombeau l'épitaphe suivante :

Andreæ, Caroli Uberti, Pannoniæ regis F. Neapolitanorum regi, Jounnæ uxoris dolo, & laqueo necato, Ursi Minutuli pietate hîc recondito : ne regis corpus insepultum, sepultumve facinus posteris remaneret, Franciscus Berardi F. Capycinæ sepulcrum, titulum nomenque P. Mortuo, anno 1345. 14. *kal. Octob.*

Les chanoines de la cathédrale jouissent depuis long-tems de diverses prérogatives, comme d'être qualifiés cardinaux, de porter le rochet, la mitre, la crosse & la chape épiscopale.

S. RESTITUTA, église qui tient à celle de S. Janvier, & qui étoit autrefois la cathédrale. Elle fut bâtie du tems de Constantin, & dédiée à cette sainte, lorsqu'on eût

transſporté ſes reliques de l'isle d'Iſchia, ſous l'autel de cette égliſe où l'on croit qu'il repoſe. On abattit la croiſée pour conſtruire la nouvelle cathédrale ; il n'en reſte que la nef. Elle eſt ſoutenue par pluſieurs colonnes, que l'on prétend avoir été tirées du temple de Neptune. François Moro, éleve de Solimene, y a peint les douze apôtres : on y voit auſſi un plafond de Luc Jordans, aſſez foible, & où la lumiere papillotte beaucoup.

On ne manque pas de montrer aux étrangers une très-ancienne madone, faite en moſaïque ſur le mur, qu'on aſſure être la premiere image miraculeuſe de la Vierge qui ait été révérée en Italie.

A droite du grand autel eſt l'oratoire de S. Aſpremo ; Ste Hélene, mere de Conſtantin, qui le fit faire, y plaça l'image de Ste Reſtitute, & celle de S. Janvier qui ayant été faite de ſon vivant, paſſoit pour être très-naturelle. Ce fut d'après cette image que Charles II fit faire la tête d'argent de S. Janvier, dans laquelle eſt renfermé le crâne du ſaint, que l'on expoſe ſur l'autel pour la liquéfaction du ſang.

Entre cette égliſe & l'archevêché il y a une chapelle appellée *S. Giovanni in fonte*, qui fut conſacrée par Conſtantin à S. Jean l'évangeliſte, & dans laquelle étoit le grand vaſe de baſaltes qui ſert actuellement pour les fonts baptiſmaux dans la cathédrale : elle eſt peinte en moſaïque ; on y voit la croix

que Constantin avoit prise pour son emblême après sa conversion.

LE THRESOR, ou plutôt la chapelle de S. Janvier est la plus belle partie de la cathédrale ; elle fut élevée en conséquence du vœu fait pendant la peste de 1526, mais la premiere pierre ne fut mise qu'en 1608 ; l'architecture est du P. Grimaldi, théatin.

Cette chapelle est de forme ronde, d'une belle proportion & bien décorée ; elle est portée par 42 colonnes de brocatelle, & environnée de niches, dans lesquelles sont les statues en bronze de 19 saints, par Jules Finelli, mais ces statues sont très-médiocres. Au bas des niches on conserve les reliques des mêmes saints dans des bustes ou petites statues d'argent : c'est sans doute la raison pour laquelle on a donné le nom de *Thrésor* à cette chapelle, qui d'ailleurs est de la plus grande magnificence : le pavé est de marbre, l'entablement de stuc, orné de dorures ; les ornemens y sont accumulés de maniere à ne pas laisser à l'œil le moindre repos.

La coupole est de la main du Lanfranc ; elle avoit été peinte à fresque vers 1635 par le Dominiquin, lorsque ce grand peintre éprouvant des injustices à Rome, se détermina à aller s'établir à Naples. La crainte du poison avoit déjà contraint le Guide, le Josepin & le Gessi à abandonner cet ouvrage ; la jalousie des peintres Napolitains, & sur-tout de l'Espagnolet, ne pouvoit supporter que des étrangers eussent la gloire d'une pareille

pareille entreprise : à l'arrivée du Dominiquin l'on défit l'ouvrage commencé par Bélisaire & par d'autres peintres ; cela ne fit qu'augmenter l'envie des Napolitains ; le Dominiquin éprouva mille disgraces ; il s'enfuit à Rome, il revint à Naples, on corrompit ses domestiques, on engagea le maçon qui préparoit la chaux, à y mêler de la cendre pour faire tomber l'enduit sur lequel il peignoit ; la crainte du poison l'affectoit au point qu'il ne se fioit plus à personne, pas même à sa femme ; il préparoit lui-même ses alimens, & en changeoit tous les jours : le chagrin émoussa toute la force de son imagination, & la coupole n'étoit pas encore terminée, quoiqu'il y travaillât depuis trois ans, lorsqu'il mourut en 1641, non sans quelque soupçon de poison. Ses ennemis firent aussi-tôt abattre tout son ouvrage qui fut refait par le Lanfranc ; il ne resta du Dominiquin que les angles de la coupole, & des tableaux d'autels, qui ne sont pas de ses plus beaux ouvrages : les figures en sont sagement composées, & correctement dessinées, mais d'une couleur & d'une touche très-foible. Dans la coupole du Lanfranc, l'enchaînement des grouppes, ou pour mieux dire, toute l'ordonnance est bien entendue, le caractere de dessein en est admirable, il y faudroit seulement plus d'harmonie dans la couleur, & plus d'effet dans le total de la machine.

Le grand tableau de S. Janvier sortant

de la fournaiſe, eſt de l'Eſpagnolet; celui du miracle de l'énergumene eſt du cavalier Maſſimo.

Les richeſſes que l'on conſerve dans cette chapelle & dans la ſacriſtie voiſine, ſont immenſes. C'eſt là que j'ai vu les préſens magnifiques du roi d'Eſpagne & de la reine, faits à leur premiere viſite, en particulier un calice d'or enrichi de diamans, eſtimé cent mille francs; il y a des chandeliers d'argent qui ont 10 à 12 pieds de hauteur, 41 ſtatues de bronze, 36 buſtes d'argent qu'on y expoſe dans les grandes fêtes, dont pluſieurs ſont ornés de diamans, & ſur-tout celui de S. Janvier.

Dans une niche à porte d'argent qui eſt derriere l'autel, on conſerve précieuſement un oſtenſoir ou reliquaire, dans lequel ſont deux ampoules, ou fioles de verre, qui contiennent du ſang de S. Janvier, qui fut, dit-on, ramaſſé par une dame Napolitaine pendant ſon martyre. C'eſt avec ce ſang que l'on fait pluſieurs fois l'année ce qu'on appelle à Naples le miracle de S. Janvier. Il faut alors que le député de la ville apporte les clefs de ce tabernacle; le *Maeſtro di Caſa* de l'archevêque eſt chargé de l'autre clef, & l'on ne peut ouvrir le tabernacle ſans la concurrence de tous les deux.

J'ai vu cette cérémonie le 19 ſeptembre 1765, & j'étois à côté même du prêtre qui tenoit le reliquaire. Il l'appliquoit ſur ſa poitrine en récitant le *Credo*; il le retourna un

grand nombre de fois, & dans l'espace de huit minutes je vis en effet la matiere devenir fluide sans changer de couleur; les femmes, dont la chapelle étoit remplie, invoquoient le saint à grands cris, en se frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, pour en obtenir promptement le miracle. Quand il se passe un peu trop de tems, on est fort porté à l'imputer à la présence de quelque hérétique. Ainsi le 24 nov. 1730, le miracle ayant un peu tardé, on pensa que le consul d'Angleterre, qui étoit présent, en étoit cause, on lui proposa honnêtement d'aller voir les beautés qui sont dans le reste de la cathédrale, & il n'eût pas été sûr pour lui de vouloir s'en défendre; on a prétendu que le miracle se fit aussi-tôt qu'il fut éloigné.

Le 6 de mai, l'une des fêtes de S. Janvier, le miracle se fait aussi avec beaucoup de pompe, devant le *Seggio*. On forme dans la rue une espece d'église que la procession peut traverser: les décorations & les ornemens de l'architecture sont en bois, disposés avec beaucoup de richesse; on apporte sur le midi la tête de S. Janvier, & sur le soir le reliquaire, où est le sang, arrive aussi en procession. Tous les couvens de la ville y sont, chacun avec la croix, ornée d'une espece de banniere; ensuite viennent les curés & presque tout leur clergé, les statues des différens patrons de la ville au nombre de 32, toutes d'argent, ornées superbement;

le miracle se fait ensuite, & se continue pendant l'octave tous les jours à la premiere messe.

Ce miracle est un objet perpétuel de dévotion & d'étonnement pour tous les Napolitains : voici de quelle maniere s'exprime François de Pietri, jurisconsulte & poëte Napolitain, au sujet de ce miracle périodique.

Nondum credis Arabs, Scythicis quin Barbarus oris
Confugis ad veræ religionis iter?
Aspice, palpa hæc : stat longum post martiris ævum,
Incorruptus adhuc, & sine tabe cruor.
Imo hilaris gliscit, consurgit, dissilit, ardet.
Ocyor, extremæ est impatiensque tubæ.
Perfidus an cernis capiti ut cruor obvius, ante
Frigidus, & durus ferveat & liqueat?
Caute vel asperior vel sit adamantinus Afer
Sanguine quin duro sponte liquente, liques?

Il y a pourtant même à Naples quelques incrédules, & quelques personnes qui croient qu'on fait une préparation dans la machine; ils disent qu'on a vu un tems où elle étoit dérangée, & où le miracle ne se faisoit point; que dans d'autres occasions il se faisoit sans que la tête fût approchée du sang. M. l'abbé de Vougny fut témoin en 1730, que le sang sortit tout liquide de l'armoire, où il est gardé, & que le lendemain matin il n'avoit point repris sa consistance. Quelquefois il ne

faut pas deux minutes, & quelquefois il faut plus d'un jour pour la liquéfaction. Addisson dit que " les Napolitains semblent avoir co-
„ pié cette prétendue merveille d'une que
„ l'on montroit dans une ville du royaume
„ de Naples, au tems d'Horace."

.... *Dehinc Gnatia lymphis*
Iratis extructa dedit risusque, jocosque,
Dum flammâ sine, thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit Credat Judæus Apella,
Non ego; L. 1. Sat. 5. v. 97.

Jean Hubner, dans sa géographie universelle, (*T. II. p.* 495.) assure qu'un sçavant d'Allemagne a montré à Berlin, par le moyen de la chimie, le secret de composer une liqueur, dont l'effet étoit semblable à celui du sang de S. Janvier; que toute l'opération consistoit à laisser entrer un peu d'air dans le vase où la liqueur coagulée est renfermée, & qu'aussi-tôt cela produisoit la liquéfaction.

Un sçavant, aussi illustre par sa naissance que par ses lumieres, a fait faire un ostensoir, ou reliquaire, semblable à celui de S. Janvier, avec des fioles ou ampoules de même forme, remplies d'un amalgame d'or & de mercure avec du cinabre, qui imite par sa couleur le sang coagulé: pour rendre cet amalgame fluide, il y a dans le creux de la bordure, ou de l'entourage du reliquaire, un réservoir de mercure coulant, avec une soupape qui, en retournant le reliquai-

te, s'ouvre pour laisser entrer du mercure dans la fiole. L'amalgame devient alors coulant, & imite la liquéfaction : mais cela s'appelle seulement une hypothese de physique, propre à expliquer un effet ; il est naturel à un grand physicien de vouloir tout expliquer & tout imiter : au reste Simon le magicien imitoit bien les miracles de S. Pierre, & Pharaon ceux de Moyse ; l'imitation doit être bien plus excusable dans un physicien.

Le sang de S. Janvier qui est dans la cathédrale, n'est pas le seul qui se liquéfie à des tems marqués. On montre encore de ce sang à S. Jean de Carbonara : on en raconte autant de celui de S. Etienne, de S. Pantaléon, de Ste. Patrice, de S. Vite, & de plusieurs autres. Il faut voir le pere Pietra Santa, jésuite, qui a fait à ce sujet un ouvrage en trois volumes qui a pour titre *Taummasia*, ou dès miracles perpétuels de notre sainte foi. Voyez aussi M. Groslée p. 104.

SANTI APOSTOLI, grande & belle église bâtie à l'endroit où étoit autrefois un temple de Mercure ; elle fut consacrée aux saints apôtres par l'empereur Constantin ; c'étoit une église paroissiale dès l'an 489 & même une cathédrale suivant quelques auteurs. Elle fut donnée en 1570 aux théatins qui ont été toujours à Naples dans la plus grande considération, & qui l'ont fait rebâtir en 1626, aidés des libéralités d'Elizabeth duchesse de Guercia, & sur les desseins du P.

François Grimaldi théatin. Elle eſt une des plus belles & des plus ornées qu'il y ait en Italie & même à Naples ; la coupole eſt bien priſe & bien éclairée ; la voûte de l'égliſe & celles des grandes chapelles ſont peintes de la main du Lanfranc, de même que les tableaux du chœur : on admire dans cette voûte le feu de la compoſition, un grand caractere de deſſein & nombre de beautés de détail ; il eſt fâcheux que ce morceau ſoit âcre de tons & que les figures n'y plafonnent pas.

On remarque auſſi quatre tableaux de Luc Jordans ; le premier dans la croiſée à droite repréſente la naiſſance de la Vierge ; le ſecond à l'oppoſite la préſentation de la Vierge au temple ; ils ſont l'un & l'autre d'une couleur charmante, & d'un deſſein dont le ſtyle retrace parfaitement les graces de Pierre de Cortone ; on y trouve ſeulement quelques figures trop courtes : le troiſieme & le quatrieme tableau ſont dans la croiſée à gauche ; ils ne ſont pas de la même force que les deux premiers.

La coupole eſt de Binaſchi ; les lunettes de pluſieurs chapelles ſont de Solimene ; il y a au-deſſus de la grande porte une piſcine probatique, beau tableau de Viviani.

Le grand autel eſt en marbre, orné de bronzes dorés, avec un tabernacle dont les colonnes ſont de jaſpe, & qui eſt garni d'autres pierres précieuſes, avec des ſtatues ; le tout eſt de la compoſition du P. Anſelme

Cangiano, théatin; les deux grands chandeliers de bronze sont formés par les attributs des quatre évangelistes, l'aigle de S. Jean, le lion de S. Marc, le taureau de S. Luc, l'ange de S. Matthieu, qui sont grouppés avec art; l'idée est de *Giuliano Finelli*; ils ont été fondus par *Bersolino* de Florence.

La chapelle Filomarino qui est à gauche dans la croisée, a été faite sur les desseins du célébre Borromini; elle est toute en marbre avec des vertus en mosaïque, exécutées par Calandra de Verceil, d'après les originaux du Guide, que le cardinal Barberini donna au roi d'Espagne. Au-dessus de l'autel est un bas-relief très-estimé qui représente un concert d'enfans, par François Flamand; il est très-précieux par le caractere de vérité & les graces naïves avec lesquelles ces enfans sont rendus, de même que par un beau fini. Il y en a d'autres encore qui rendent cette chapelle de la plus grande beauté; ils ont été faits à Rome par les plus habiles artistes, du tems du cardinal Ascanio Filomarino qui vivoit en 1650.

La chapelle de la Conception qui est à droite, est aussi décorée en marbres avec goût & avec noblesse. La sacristie est fort belle & possede un trésor fort considérable d'argenterie.

Dans les charniers, espece de grand cimetiere, on trouve une chapelle & un grand nombre de peintures, qui représentent différentes histoires de l'ancien testament relati-

ves à la mort. C'eſt-là qu'eſt enterré le célébre poëte *Marino*, ſon portrait eſt peint ſur le mur; on lui a fait deux épitaphes, dont l'une eſt ſur un marbre & l'autre ſur un mur; voici une des deux épitaphes (*a*).

D. O. M. Joannes Baptiſta Marinus Neapolitanus, inclytus muſarum genius, elegantiarum Parens H. S. E. natura factus ad lyram, hauſto e Permeſſi unda volucri quodam igne poëſeos grandiore ingenii vena efferbuit. In una Italica dialecto Græcam, latiam, ad miraculum uſque miſcuit muſam: eggregias priſcorum poëtarum animas expreſſit omnes; cecinit æquâ laude ſacra profana: diviſo in bicipiti Parnaſſe ingenio, utroque eo vertice ſublimior. Extorris diu patria, rediit Parthenope ſyren peregrina, ut propior eſſet Maroni Marinus. Nunc laureato cineri marmor hoc plaudit, ut accinit ad æternam Cytharam famæ conſenſus.

L'autre épitaphe plus courte & plus ſimple lui fut faite par l'académie des Humoriſtes dont il avoit été le chef. Le duc de Savoye Charles Emanuel avoit fait Marino chevalier des ordres de S. Lazare & de S. Maurice; c'eſt pour cela qu'il eſt toujours appellé le cavalier Marino, ou Marini, car les Italiens varient eux-mêmes dans leurs terminaiſons.

(*a*) Il y a un autre monument élevé à l'honneur de Marino dans la paroiſſe de S. Anello, qui eſt près de la cathédrale.

On voit par une lettre que le cardinal Bentivoglio lui écrivoit à Paris en 1620, avec quel empressement on desiroit de voir paroître ses poésies, & quel cas on en faisoit : *oh che vena! oh che purita! oh che pellegrini concetti*. Mais il lui recommandoit sur-tout d'ôter les choses trop galantes de son poëme de la mort d'Adonis; il l'invitoit aussi à ne faire aucun cas des traits de la malignité & de l'envie qu'il avoit essuyés plusieurs fois, & auxquels il étoit trop sensible. Ce grand poëte mourut en 1625, à l'âge de 29 ans. Les théatins conservent quelques-uns de ses manuscrits; ils faisoient partie d'une collection où il y en avoit beaucoup d'autres en différentes langues, que l'empereur demanda pour son cabinet de Vienne en Autriche, dans le tems qu'il avoit le royaume de Naples : la même chose est arrivée à plusieurs maisons religieuses de la ville. +o

S. GIOVANNI A CARBONARA, église d'augustins, située sur une grande & large rue qui est à la partie septentrionale de Naples le long des anciens murs; cette rue est appellée *strada di Carbonara*, peut-être parce qu'on y vendoit anciennement des charbons. Pétrarque nous apprend que les jeunes gens s'y exerçoient à des jeux ou combats de gladiateurs en présence même du roi. L'église de S. Jean fut fondée en 1343 par Gautier Galeota gentilhomme Napolitain, homme riche qui, suivant la maniere de penser de son siecle, s'imagina pouvoir expier ses pé-

evvi un m.s. di Fabio Giordano delle antichità di Napoli e la Gerusalemme del Tasso

chés en donnant sa maison & son bien aux PP. augustins, qui y bâtirent une église à l'honneur de S. Jean-Baptiste. Cette église renferme un vaste mausolée gothique élevé à Ladislas roi de Naples, qui vers l'an 1400 fut un des bienfaiteurs de cette église; il est composé de plusieurs niches remplies de grand nombre de figures. Ce héros y est représenté à cheval & l'épée à la main, dans la partie la plus élevée; un peu plus bas on le voit encore, mais assis à côté de la reine Jeanne sa sœur qui lui éleva ce monument, & on y lit ces deux épitaphes où l'on a tâché d'exprimer & l'étendue de ses projets & la rapidité de ses conquêtes; la premiere, placée dans le lieu le plus haut, est conçue en ces termes:

Improba mors, hominum heu semper obvia rebus,
Dum rex magnanimus totum spe concipit orbem,
En moritur, saxo tegitur rex inclytus isto;
Libera sydereum mens ipsa petivit olympum.

La seconde épitaphe qui est sous la corniche d'en bas, est de Sannazar.

Qui populos belli tumidos qui clade tyrannos
Perculit intrepidos, victor terraque marique,
Lux Italum, regni splendor clarissimus hic est
Rex Ladislaus, decus altum, & gloria regum,

Cui tanto, heu lacrymæ! ſoror illuſtriſſima fratri
Defuncto pulchrum dedit hoc Regina Joanna:
Utraque ſculpta ſedens majeſtas ultima regum
Francorum ſoboles, Caroli ſub origine primi.

Près du grand autel on a élevé un monument à Jean Caracciolo, qui étant grand ſénéchal de Naples, favori de la reine Jeanne II, & pour ainſi dire maître du royaume, fut aſſaſſiné par la ducheſſe de Seſſa, d'autres diſent par Ruffo ou par les ordres mêmes de la reine, en 1432; les reines qui ont oſé manquer aux bienſéances de leur ſexe, en ont ordinairement perdu la douceur & ont été auſſi cruelles que débauchées. Ce fut dans le palais de la Vicairerie, à l'endroit où eſt à préſent le tribunal de la Zecca que cet aſſaſſinat fut commis; on peut voir dans *Coſtanzo* avec quelle pompe il fut enterré. La reine lui fit élever un tombeau, & l'on y mit en 1433 cette épitaphe qui eſt de Laurent Valla.

Nil mihi, ni titulus, ſummo de culmine deerat
(reginâ morbis invalidâ & ſenio)
Fecunda populos proceresque in pace, tuebar,
Pro dominæ imperio nullius arma timens.
Sed me idem livor qui te fortiſſime Ceſar
Sopitum extinxit, nocte juvante dolos.
Non me ſed totum lacerat manus impia regnum,
Parthenopeque ſuum perdidit alma decus.

La chapelle des marquis de Vico est ornée de marbres & de sculptures très-estimées ; les quatre statues des niches furent faites à l'envi par Santa Croce, Jean de Nola, Caaviello, & Pierre della Piata, les plus habiles sculpteurs de leur tems. C'est une des plus belles chapelles de Naples.

La sacristie est ornée de peintures de Vasari ; on y conserve une petite chapelle d'albâtre que le roi Ladislas portoit, même à la guerre. On y montre la liquéfaction du sang de S. Jean-Baptiste, comme celle du sang de S. Janvier à la cathédrale ; mais le sang de S. Jean, qui à S. Grégoire ne se liquéfie que le jour de sa fète, se liquéfie ici dès les premieres vêpres & jusqu'à la fin de l'octave. Les augustins possedent une belle bibliotheque donnée par le cardinal Seripand, dans laquelle il y a des manuscrits rares, qui avoient été rassemblés par Antoine Seripand son frere ; celui-ci est enterré dans une chapelle qui est au-dessous de la bibliotheque avec une épitaphe où l'on voit qu'il mourut en 1538.

Dans la même rue de Carbonara est le palais du prince de *Santa Buono Caracciolo*, où le duc de Guise habita en 1647, dans le tems qu'il étoit à Naples avec l'intention de se mettre à la tête du peuple. Il y a beaucoup d'autres palais considérables dans cette rue.

Sa. CATARINA A FORMELLO, église des dominicains de la congrégation de Lombar-

die, ainsi appellée à cause des conduites ou aqueducs de la ville qu'on appelle *formali*, qui sont à Naples comme une ville souterraine; il y a même dans les environs une espece d'abreuvoir pour les chevaux qu'on appelle *formello*, derriere la Vicairerie, c'est-à-dire, près de Ste. Catherine. Cette église fut rebâtie en 1499, aussi-bien que le couvent, sur les desseins d'Antoine de Florence qui y fit une coupole, la premiere qu'on ait vue à Naples: car c'est à Florence où ce genre, noble, mais difficile, de construction, avoit pris naissance, comme nous l'avons dit en parlant de celle que Bruneleschi avoit fait à la cathédrale de Florence. L'intérieur de l'église est orné de dorures & de peintures de Rossi. Il y a dans le couvent une apothicairerie riche & fameuse, où l'on voit une collection d'histoire naturelle & d'antiquités, qui a été formée il y a déja long-tems par P. *Maurizio di Gregorio.*

LA VICARIA est le palais de justice où s'assemblent les tribunaux ordinaires; c'est un grand bâtiment isolé dont les murs sont très-élevés & très-forts, qu'on appelloit autrefois *Castello Capuano* à cause du voisinage de la porte de Capoue, & *Normannia*, à cause de Guillaume le Normand qui l'avoit fait bâtir; il fut ensuite augmenté par l'empereur Fréderic sur les desseins de Jean de Pise, vers l'an 1200: ce fut la résidence des rois de Naples jusqu'à Ferdinand I. Le vice-roi Pierre de

Tolede en 1540, y plaça les tribunaux de justice & les prisons.

On y monte par trois escaliers; la grande salle où l'on entre d'abord est garnie de bancs pour les écrivains, elle est le rendez-vous des plaideurs & des gens d'affaires; ils s'y rassemblent tous les matins en si grand nombre qu'on a peine à traverser, quoique la grande salle soit de grandeur à contenir plus de deux mille personnes. Je n'ai pu m'empêcher de plaindre une ville où le nombre des plaideurs m'a paru si fort au-dessus de celui de Paris, quoique la population ne soit pas la moitié de celle de notre capitale; il faut que l'esprit de subtilité, de chicane, d'obstination, qu'on a reproché aux Espagnols, se soit bien établi parmi les Napolitains.

Il y a ensuite six salles où se tiennent les chambres de justice, *ruote grandi*, composées chacune d'un président, *capo di rota*, & de quatre conseillers; le premier président, *presidente*, siege dans celle qu'il juge à propos de choisir.

La camera della sommaria, ou la chambre des comptes, a aussi deux tribunaux, *rota grande*, *rota mezzana*, où siegent le lieutenant & les présidens qui jugent des affaires de finance. La Vicairerie civile où se jugent les affaires en premiere instance, a deux rotes; la Vicairerie criminelle en a une: nous parlerons dans le chapitre X de la maniere dont on y traite les affaires. Ce bâti-

ment contient encore plusieurs chapelles & grand nombre d'autres salles pour les greffiers, les archivistes, & le tribunal des monnoies & des mesures, ou de la *zecca*. Dans la cour, au-dessous du lion, sont enterrés les originaux des mesures de Naples, afin qu'on ne puisse ni les altérer ni les enlever; les copies grossieres qu'on en a faites sont entre les mains du *Campione* & servent à l'usage journalier de la ville; mais cette précaution singuliere est cause qu'il n'y a rien d'aussi grossier & d'aussi incertain que les mesures du bled & du vin, que l'on emploie journellement à Naples: je rendrai compte dans le chapitre XIV des soins que j'ai pris pour avoir quelques notions précises à ce sujet.

L'ANNUNZIATA, grand & bel hôpital, le plus riche du royaume de Naples, fut fondé en 1304 par Nicolas & Jacques Scondito, & la reine Jeanne II l'augmenta en 1343. On y reçoit tous les blessés, & les malades de maladies aiguës, sans distinction ni recommandation, les foux, les enfans trouvés qu'on porte dans le tour, les enfans orphelins, les filles repenties, les femmes qui ne peuvent vivre avec leurs maris, *malmaritate*; enfin l'opulence de cette maison s'étend à tous les genres de bonnes œuvres; elle entretient des maisons de campagne où l'on envoie les convalescens, soit pour le bon air, soit pour leur faire prendre les eaux.

Il y a même un revenu consacré à acquitter tous les ans des dots plus ou moins considérables,

ſidérables, que cette maiſon eſt obligée de payer pour l'établiſſement d'un certain nombre de filles, en conſéquence des diſpoſitions teſtamentaires de différens bienfaiteurs; enfin elle entretient deux chœurs de muſique, cent prêtres, trente clercs de chapelle, & paye tous les maîtres convenables pour l'inſtruction de ces derniers. On lit ſur la principale porte de cet hôpital cette inſcription:

Lac pueris, dotem innuptis velumque pudicis
Datque medelam ægris hæc opulenta domus.
Hinc merito ſacra eſt illi, quæ nupta, pudica,
Et lactans, orbis vera medela fuit.

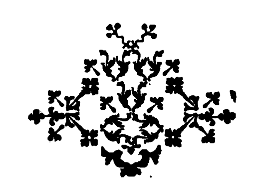
L'égliſe étoit fort ornée, mais quoiqu'elle ne fût que de l'an 1540, on s'eſt cru obligé de l'abattre, & l'on en bâtit une nouvelle ſur les deſſeins de Vanvitelli, qui ſera un chef-d'œuvre d'architecture moderne. Il n'arrive que trop ſouvent dans les hôpitaux riches, qu'on donne dans ce luxe de bâtimens qui épuiſe une maiſon, & éloigne le véritable emploi & la juſte deſtination de ſes revenus.

Parmi les tableaux dont l'ancienne égliſe étoit décorée & qui ſeront placés auſſi dans la nouvelle égliſe, on remarquoit les noces de Cana, grand tableau de Maſſino: la compoſition en pourroit être mieux entendue; il eſt d'ailleurs bien deſſiné, & les têtes en ſont belles.

Six tableaux de Luc Jordans où les graces du pinceau brillent de toutes parts, ſans

effacer pourtant les défauts attachés à sa maniere & dont un œil délicat ne s'apperçoit que trop promptement; les sujets de ces tableaux sont, la reine de Saba, la lutte de Jacob, l'Ange & Tobie, Jacob qui leve la pierre du puits, le cantique de Marie sœur de Moïse, David qui joue de la harpe.

SAN PIETRO AD ARA, église des chanoines de Latran, bâtie dans l'endroit où l'on croit que logea S. Pierre l'an 44 de J. C. lorsqu'il passa par Naples pour aller à Rome; il y convertit *S. Aspremo* & *Sta. Candida*, & y jetta les premieres semences de la religion chrétienne.



CHAPITRE IX.

Quartier des carmes & du marché.

IL MERCATO, grande place des carmes; c'est la plus ancienne de Naples & la plus fréquentée par la populace; elle a 110 toises de long sur 80 de largeur; dans le milieu est une fontaine du cavalier Cosmo C'est-là que se tient le grand marché du peuple le lundi & le vendredi; on y fait les exécutions, & la potence y est toujours plantée; c'est une chose qui n'est pas indifférente dans une ville où il y a tant de gens oisifs & pauvres, & sur une place où les séditions ont ordinairement pris naissance.

De toutes les exécutions qu'on y a faites, la plus célébre, mais la plus révoltante qu'on puisse lire, est celle du jeune Conradin qui devoit être roi de Naples comme légitime héritier de son pere Conrad. Ce jeune prince excommunié par le pape à cause des démêlés de son pere avec le saint Siege, étoit venu à Naples accompagné de Fréderic duc d'Autriche; mais Charles d'Anjou, frere de S. Louis, les défit; ils furent trahis dans leur fuite, livrés entre ses mains, & on leur coupa la tête sur la place du marché en 1268. On a bâti une petite chapelle & placé une croix dans l'endroit même de cette indigne exécu-

tion; on en voit la peinture dans l'intérieur de la chapelle. Il y a sur l'autel une grosse colonne de porphyre à l'extrêmité de laquelle on lit ces deux vers écrits en vieux caractères, tout autour du fût de la colonne.

Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum,
Hic deplumavit, acephalumque dedit.

Cela fait allusion à l'aigle impérial & au nom d'un seigneur d'Astura qui livra Conradin au roi de Naples. L'endroit où se fit l'exécution est marqué par une plaque de marbre; comme ce lieu est bas, il est humide par lui-même & paroît presque toujours mouillé : les Napolitains qui cherchent du merveilleux jusques dans les plus petites choses, disent que c'est un miracle perpétuel qui prouve l'innocence du jeune prince, & le crime de son meurtrier.

Dans une des rues qui aboutissent au marché, & vis-à-vis sainte Marie *dell' Avvocata*, est un endroit appellé *Capo di Napoli* à cause d'une tête de femme qu'on dit représenter Parthenope; elle est élevée sur un piedestal, ses cheveux sont tressés à la grecque, mais ayant été peinte & restaurée, il est difficile d'y reconnoître le bel antique.

Il CARMINE, église des carmes, avec un couvent, célébre dans l'histoire de Naples. L'église est la plus fréquentée de la ville à cause de la place qui est toujours pleine de monde, & de l'ancienne dévotion de tout

le peuple de Naples. Le roi même y va tous les ſamedis, ſuivant un ancien uſage que les vice-rois ont toujours obſervé. Ce fut la premiere égliſe qu'eurent les carmes lorſqu'ils vinrent s'établir à Naples; elle étoit alors très-petite, mais elle fut conſidérablement augmentée par l'impératrice Marguerite, mere de Conradin; elle venoit à Naples pour retirer ſon fils des mains de Charles I, mais l'infortuné Conradin ayant été décapité quelques jours auparavant, elle n'eut plus d'autre conſolation que celle de pourvoir à ſa ſépulture, & d'appliquer à ce couvent les ſommes qu'elle avoit préparées pour la rançon de ſon fils. Elle fit transférer ſon corps de la chapelle de la croix à l'égliſe des carmes, où il fut enterré près du maître-autel.

Il n'y a dans l'égliſe des carmes qu'un tableau qui ſoit fort digne d'attention: c'eſt une aſſomption de Solimene, placée dans une chapelle de la croiſée à droite. Quoique ce morceau ne ſoit pas exempt des défauts familiers à ce peintre, l'on trouve peu d'ouvrages de lui auſſi bien coloriés, & où il y ait plus d'accord; la gloire des petits anges eſt très-aërienne.

Dans la chapelle qui eſt à gauche il y a un tableau de Matteis; la chapelle du crucifix eſt peinte par Solimene: les peintures des arcs, où l'on a repréſenté la vie de J. C. ſont de Louis le Sicilien.

On porte une grande vénération à une

image de la Vierge connue sous le nom de *santa Maria la Bruna* (Ste Marie la Brune) que l'on prétend avoir été peinte par S. Luc; elle est placée sur le maître-autel.

On ne manque pas aussi de faire remarquer le crucifix miraculeux placé au milieu de cette église: selon la tradition du pays, il baissa la tête pour éluder un boulet de canon qui n'enleva que sa couronne d'épines: il n'est pas permis à Naples de douter de cette histoire: on montre même le boulet suspendu près de-là. C'étoit dans le tems que Naples étoit assiégée par les troupes d'Alfonse I, commandées par dom Pietro son frere, qui paya ce miracle de sa tête, ayant été tué ensuite d'un coup de canon dans l'église même de Notre-Dame des graces qui n'en est pas éloignée. Le trésor de la sacristie est très-riche, on y conserve un calice & une couronne d'or, entourés de diamans, une belle lampe donnée par le cardinal Filomarino, & beaucoup d'argenterie.

Le couvent des carmes est très-vaste, il a servi plus d'une fois pour les assemblées & les consultations des magistrats & des députés du peuple, dans les cas extraordinaires de mécontentement; car les assemblées ordinaires se tiennent dans le cloître de l'église de S. Laurent, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

Le principal dortoir est très-beau, & donne sur la mer; on y montre, comme le dit l'auteur des délices de l'Italie, l'endroit où

le fameux Masaniello fut assassiné, dix-huit jours après l'établissement de sa république en 1647. Il y a cependant des historiens qui disent que l'on n'a jamais su au juste quel avoit été le genre de sa mort, mais qu'on avoit soupçonné seulement le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, de l'avoir fait empoisonner. Quoi qu'il en soit, la mémoire de ce célébre révolté est encore tellement en honneur parmi le peuple, que quand les commis veulent faire quelques vexations, il ne manque guere de leur crier, *Masanielli non sono morti.*

Dans un des cloîtres du couvent, Balducci a peint la vie de S. Elie, & de plusieurs saints de l'ordre des carmes.

La tour appellée *torrione del carmine*, faisoit partie du couvent, mais en 1647 les rebelles s'en étant servi pour battre les vaisseaux du roi qui étoient vers le môle, & le duc de Guise s'y étant ensuite retranché, comme nous l'avons dit, on en a fait une espece de forteresse, on y a construit un bastion, & l'on a laissé subsister le couvent presque dans le milieu des fortifications.

PORTA REAL DELLA MARINA, porte de ville qui donne sur le rivage de la mer, à côté du Torrion, dans le chemin de Portici; cette plage s'appelle *Marina di Loreto*, à cause d'une église de Notre-Dame de Lorette qui est près de-là, & qui a donné le nom à tout le fauxbourg appellé *borgo di Loretto.*

LA CAVALLERIZZA, bâtiment où sont les écuries du roi, & un grand manege dans lequel on dresse les chevaux, il est près du pont de la Magdelaine: les chevaux Napolitains étant d'une très-belle race, les étrangers ne manquent pas d'aller voir ceux du roi, qui sont bien choisis & bien entretenus; les bâtimens sont vastes. Les académies de manege de Naples & de Turin sont celles de toute l'Italie, où l'on enseigne le mieux à monter à cheval.

Le pont de la Magdelaine est un grand & beau pont, de pierres de taille, sous lequel passe le reste du *Sebeto* pour se jetter dans la mer.

Il bel Sebeto accolto in piccol fluvio.
Sannazar.

LE CONSERVATOIRE de Ste Marie de Lorette qui est près de-là, est un hôpital pour les orphelins, qui sont élevés par les peres somasques, & dans lequel on leur apprend sur-tout la musique; c'est un des endroits les plus célébres de Naples, par le nombre des musiciens & des chanteurs excellens qui en sont sortis: mais il y en a encore plusieurs autres, tels que celui de la Pieta, celui de S. Onofrio, &c. où l'on trouve jusqu'à 100, ou 150 enfans dans chacun, & qui sont célébres aussi pour la musique; nous en parlerons dans le chapitre XII.

Les autres conſervatoires qui ſont au nombre de 37 à Naples, ſont des eſpeces d'hôpitaux, où l'on retire des enfans, & ſouvent des perſonnes âgées, preſque toujours des femmes; on les entretient, & elles travaillent pour la maiſon. On compte juſqu'à 1000 perſonnes dans celui de S. Janvier, 400 dans celui de S. Philippe & S. Jacques, 200 dans celui de *S. Nicola a nido*, & autant dans celui de la viſite des pauvres; il y en a un qui avoit été ſpécialement inſtitué pour l'art de la laine, *conſervatorio dell' arte della lana*, un pour les filles des notaires, un pour les orfevres. Les Italiens ont toujours pouſſé à l'extrême les établiſſemens de piété, mais ils ſont encore plus communs à Naples que dans le reſte de l'Italie (*a*).

La ménagerie du roi eſt auſſi au bout du fauxbourg de Lorette, & elle mérite d'être vue à cauſe du nombre d'animaux étrangers qu'on a coutume d'y élever.

BORGO S. ANTONIO, ou *borgo del fuoco*, fauxbourg S. Antoine, ſitué un peu plus au nord que celui de Lorette, du côté de la montagne; c'eſt l'un des plus grands qu'il y ait à Naples, & c'eſt celui par lequel on arrive quand on vient de Rome.

(*a*) Il eſt cependant certain qu'il y a plus de pauvres & de mendians à Naples que dans les villes de France & d'Allemagne, où la charité n'a pas fourni tant de reſſources à l'oiſiveté. A.

L'église de S. Antoine abbé, qui donne le nom à ce fauxbourg, est ancienne; c'étoit un hôpital fondé par la reine Jeanne, aujourd'hui c'est une abbaye commendataire; on y conserve un tableau en huile, qu'on assure avoir été peint par *Antonio di Fiore*, vers l'an 1362, ce qui a fait dire que la peinture en huile étoit plus ancienne que ne le dit Vasari, qui en attribue l'invention à Jean de Bruges.

Les religieux de l'abbaye de S. Antoine sont en possession de bénir les chevaux & sur-tout les cochons de la campagne, & de les marquer avec un fer chaud; le cochon béni en se mêlant dans les troupeaux y attire la bénédiction du ciel, & il rend ces animaux respectables à certains égards; aussi trouve-t-on dans les maisons de paysans les cochons autour du feu, pêle-mêle avec les enfans & les chiens. Quand le cochon béni est bien gras, on le porte aux religieux qui en marquent un autre. On conduit aussi des chevaux autour de cette église le jour de S. Antoine, pour les faire bénir.

L'église des capucins appellée *S. Effrem vecchio*, est placée à l'endroit par où l'on entroit dans les catacombes, comme nous l'avons dit en parlant de l'entrée qui est à l'hôpital S. Janvier.

Du côté appellé l'*Arenaccia*, en allant à Ste Marie del Pianto, il y a une colline appellée *Lottrecco*, depuis que le maréchal de Lautrec, (Odet de Foix) y campa, & y

mourut en assiégeant la ville de Naples en 1528. Il désiroit beaucoup de conserver les édifices de la ville & d'épargner le canon, en conséquence il essaya de forcer les assiégés à se rendre, en détournant les eaux qui alloient à Naples; mais cela ne servit de rien, parce qu'il y a beaucoup de puits & de sources dans la ville; les eaux qu'il avoit arrêtées s'accumulerent, formerent un marécage qui mit la contagion dans son camp, une partie de son armée y périt, il mourut lui-même, & fut ensuite enterré à Ste Marie la neuve du côté du mont Olivet. Le peuple de Naples a été long-tems persuadé que les François y avoient enterré de l'artillerie & des trésors, & l'on y a fouillé inutilement plus d'une fois.

IL SERRAGLIO, grand hôpital que l'on bâtit pour y servir d'asyle aux pauvres, suivant l'inscription qui est sur la porte, *regium totius regni pauperum hospitium.* Charles III qui l'a fait commencer en 1752, se proposoit d'y établir des métiers, où l'on occuperoit une partie de ces vagabonds, qui sont en plus grand nombre à Naples que dans aucune ville d'Europe; le bâtiment est de M. Fuga, habile architecte; il paroît d'une étendue à contenir trois à quatre mille personnes, comme nos hôpitaux de la Salpétriere & de Bicêtre (*a*).

(*a*) Ce seroit le plus utile de tous les établissemens pieux s'il étoit bien dirigé. A.

Une autre grande rue du même fauxbourg conduit à *Poggio Reale*; c'eſt un château, ou maiſon de plaiſance, bâti par Ferdinand I, vers l'an 1490, avec des jardins conſidérables qui ſervoient à la promenade des rois de Naples, & enſuite à celle du public : la reine Jeanne s'y plaiſoit ſpécialement; mais depuis long-tems cette promenade eſt abandonnée, & les jardins incultes : les eaux qui ſervoient à ſon embelliſſement, ne forment plus que des marais qui en ont rendu l'air mal-ſain, ou des ruiſſeaux qui font aller des moulins ; les conduites de plomb ont été enlevées, les ſtatues tranſportées ailleurs, les peintures ſont preſque effacées, on n'y trouve plus que l'agrément d'un terrein plat & bien cultivé, & d'une ſolitude bien placée. Ce n'eſt plus la promenade à la mode, on va maintenant à Chiaia, ſur le Môle, & ſur le nouveau quai qui conduit au pont de la Magdelaine.

Autrefois depuis ces jardins juſqu'à la mer il y avoit un parc où le roi Alfonſe prenoit ſouvent le plaiſir de la chaſſe; ce ſont actuellement des potagers, c'eſt-à-dire, des marais pour l'uſage de la ville.

Le grand chemin qui paſſe à Poggio Reale conduit dans l'Apouille, & dans les provinces de *Lecce* & de *Bari*, & ſur-tout au fameux couvent de *Monte Vergine*, auquel le peuple de Naples a une ſi grande dévotion. On y conſerve une très-ancienne image de la Vierge, qui étoit autrefois dans le palais

des empereurs de Conſtantinople, elle eſt d'une taille coloſſale, & on la dit de S. Luc. On eſt perſuadé qu'on ne peut porter de la viande, ni aucun aliment gras dans cette égliſe ſans que le tonnerre y gronde. M. de Vougny dit dans un voyage d'Italie manuſcrit, que le 29 oct. 1730 le vice-roi y étant, il vint à tonner, un homme de ſa ſuite ſe trouva porter dans ſa poche quelque choſe de gras, & il courut grand riſque de la vie. Les reliques de cette égliſe ſont d'un genre également ſingulier; ce ſont, par exemple, les trois enfans de la fournaiſe.

LA GROTTA *degli ſportiglioni*, la grotte des lézards, qui eſt ſous la montagne de Lautrec, près du chemin de Poggio Reale, eſt une ancienne grotte creuſée ſous le roc, ſans que l'on ſache dans quel tems & à quelle occaſion : on aſſure qu'elle a une demi-lieue de longueur, & ſans doute qu'elle a la même origine que les catacombes dont nous avons parlé. Une des branches de cette route ſouterraine qui a 20 pieds de large, a été murée depuis la contagion de 1656; on y enterra pour lors plus de 50 mille cadavres. Au-deſſus de cette colline on a bâti une égliſe appellée *ſanta Maria del Pianto*, où l'on prie ſpécialement pour les morts, auſſi le tableau du grand autel repréſente une Vierge qui prie pour les ames, il eſt d'André Vaccaro; on y voit deux autres tableaux de Jordans, qui ſont beaux, quoiqu'ils paſſent pour avoir été faits en deux jours. Quand on eſt devant

cette églife, le coup-d'œil eft admirable, l'on voit une grande partie de Naples, & des campagnes charmantes qu'arrofe le Sebeto.

La ville de Naples, ainfi que la plupart des villes d'Italie, eft très-bien fournie d'aqueducs & de fontaines; il y a deux grandes fources qui fe diftribuent dans toute la ville; l'une s'appelle *acqua de' Carmignani*, l'autre *acqua vecchia;* la premiere a fa fource vers Sta Agata, 26 milles au nord-eft de Naples, elle paffe à Poggio Reale, & fournit aux fontaines du palais & de Chiaia. La feconde qui eft appellée auffi *aqua della volla*, a deux fources éloignées qui viennent fe réunir à la Volla à deux lieues de Naples, & vont delà au fauxbourg S. Antoine, au marché, au port, au château, & à l'arfenal. Les aqueducs qui regnent fous le pavé des rues de Naples, font très-larges & très-beaux; ils ont fervi deux fois à la prife de cette ville, d'abord par Bélifaire, enfuite par Alfonfe I.



CHAPITRE X.

Du gouvernement de Naples.

LE gouvernement de Naples eſt depuis long-tems monarchique, & pour ainſi dire, abſolu; mais la mauvaiſe adminiſtration des ſouverains éloignés & des vice-rois mal choiſis, a ſouvent porté le peuple & la nobleſſe à faire des eſpeces de retour vers leur ancienne liberté. Nous en avons raconté quelques traits au commencement de ce volume; mais depuis un ſiecle la ſouveraineté des rois de Naples n'a reçu aucune atteinte: les parlemens de la nation ne s'aſſemblent plus, les vice-rois ont ceſſé peu-à-peu de les convoquer, parce que leur autorité en étoit diminuée, & depuis 1642, il n'y en a point eu.

Pendant que Naples étoit ſous une domination étrangere, on regardoit ce royaume comme pauvre & foible; mais le peu de reſſources qu'on en tiroit, venoit du peu de ſoin, ou du peu de talent des miniſtres. Les vice-rois étoient hors d'état de faire le bien, ils avoient une exiſtence trop courte; leur miniſtere ſe réduiſoit à faire paſſer l'argent de la nation en pays étranger; ils n'étoient point en état de contribuer au ſoulagement de l'état, non plus que le lieutenant de la chambre, qui prépoſé à l'exaction & au recouvrement des

ſommes demandées par l'empereur, étoit en horreur à la nobleſſe de Naples. Les fonctions du vice-roi duroient trois ans, quelquefois davantage, quand la faveur, ou la politique s'en mêloit; l'appareil dont il étoit environné, reſſembloit à celui d'un roi; on lui élevoit un trône dans les cérémonies; ſon palais étoit gardé par des troupes, le cortege toujours formé d'une ſuite de pluſieurs carroſſes; un des premiers maréchaux de l'Empire alloit prendre l'ordre tous les jours, les dames même lui baiſoient la main; quand la partie de la vice-reine étoit finie, toutes les autres ceſſoient; enfin il jouiſſoit pour un tems de toute l'autorité & de toute la pompe du ſouverain.

Tous ces reſpects que l'on rend volontiers à un roi, que ſa naiſſance & ſes bienfaits rendent cher à la nation, devoient être inſupportables à l'égard du vice-roi; & je ne ſuis pas étonné de voir combien les peuples de ces royaumes aiment le jeune roi qu'ils ont vu naître parmi eux, & qu'ils ſavent être deſtiné à ne plus les abandonner.

D'un autre côté le caractere de ce prince annonce les plus heureuſes diſpoſitions; il s'applique volontiers; il eſt docile, plein de bonté, il aime à s'inſtruire, il n'eſt ni fier, ni indifférent, il parle peu, mais ſes démonſtrations ſont honnêtes. Il a pour le peuple des ſentimens de tendreſſe, qui ſe ſont manifeſtés dans l'âge où l'on eſt le moins ſenſible. Dans le tems de la diſette de 1764 il apprit

apprit que plusieurs personnes de la cour avoient une grande partie liée pour souper à Pausilipe, & que l'on s'en faisoit une fete d'avance. Il savoit qu'alors le peuple manquant de pain gémissoit dans l'attente des secours qu'on espéroit de tous côtés, il ne put s'empècher de dire à ceux qui étoient près de lui, que c'étoit mal prendre son tems pour des parties de plaisir, & qu'il vaudroit mieux prendre part à la misere publique. Les ministres apprirent avec joie une réflexion aussi pleine d'humanité, & ils firent rompre le projet.

J'ai oui raconter un autre trait qui décele le bon cœur de ce prince dans les jeux même de son enfance. Il avoit été sollicité par un de ses gens d'obtenir du conseil de régence la liberté d'un forçat; le prince de S. Nicandre sachant de quelle conséquence il seroit d'enfreindre l'ordre de la justice pour satisfaire un mouvement de compassion, dit au roi qu'il en feroit la proposition, mais il lui rapporta bientôt une réponse négative: le roi fut touché de ce refus; mais il s'en vengea d'une maniere qui faisoit honneur à un enfant: il avoit une grande voliere de serins dont il s'amusoit volontiers, il en ouvrit les portes, & fit partir tous les serins en disant: je n'en puis pas délivrer d'autres.

Don Carlos étant résolu de partir pour l'Espagne, de laisser à un de ses fils le royaume de Naples, & d'emmener l'autre en Espagne, parut quelque tems indécis sur le choix;

avant qu'il eût décidé lequel resteroit à Naples, les deux princes avoient tous les deux une extrême curiosité de savoir l'événement de cette décision, & ils s'adressoient avec impatience à ceux qu'ils pensoient en devoir être instruits: lorsque la chose eut été réglée, chacun regardoit son partage comme le plus agréable. Je suis destiné, disoit le prince des Asturies, à gouverner les plus vastes états qu'il y ait dans les deux mondes. Oui, disoit le roi de Naples, tu seras roi peut-être un jour, mais je le suis dès-à-présent. En effet il aura bien de quoi se consoler lorsqu'il régnera par lui-même, c'est-à-dire, lorsqu'il aura atteint l'âge de 16 ans; mais quant à-présent la contrainte sévére de son éducation lui laisse jouir bien peu des avantages du trône; loin d'enchaîner la liberté des autres, il est fort éloigné d'avoir la sienne (*a*). Le roi assiste depuis le mois de juillet au conseil de la régence, & il y dit son avis; mais on a soin de l'inspirer d'avance, pour que cet avis soit toujours de nature à devoir être suivi.

Le conseil d'état & de régence est composé de neuf personnes; le prince de *S. Nicandro*, gouverneur du roi; don *Michele Reggio*, général des galeres; le marquis *Fogliani d'Arragona*, qui est vice-roi de Sicile, & par conséquent absent; le marquis de S. Georges, que nous avons vu à Paris sous

(*a*) Ceci a été écrit en 1765.

le nom de prince d'Ardore; le prince de *Centola*; le prince de *Camporeale*; D. Dominique *di Sangro*, généralissime des armées; le prince de *Camposiorito*; & le marquis *Tanucci*.

Il y a quatre secretaires d'état : le marquis Tanucci a les affaires générales & les affaires étrangeres; D. Antonio *del Rio* a la guerre & la marine; D. Carlo *de Marco* a les affaires de justice & les affaires d'église; D. Gio. Assenzio *de Goyzueta* a les affaires de finance & de commerce.

M. le marquis Tanucci est le seul des quatre qui soit du conseil de régence, il est de plus surintendant des postes; la confiance qu'a toujours eue pour lui le roi d'Espagne, avec qui il a une correspondance habituelle, lui a donné dans les affaires la principale influence. Son mérite l'a élevé seul à ce degré de faveur. Le roi qui eût occasion à Pise de le connoître & de l'estimer, voulut se l'attacher; sa confiance n'a fait qu'augmenter par les services de ce ministre; il l'a créé marquis & même chevalier du grand ordre de S. Janvier. Le marquis Tanucci est extrêmement laborieux, désintéressé, modeste & retiré; il n'a qu'une fille, & ne s'occupe point du soin de lui laisser une grande fortune : il est ennemi des prétentions de la cour de Rome, & comme il est sincere, il ne s'en cache point; sa sincérité aussi bien que sa modestie est une des choses que j'ai

le plus admirées dans la converſation de ce miniſtre. Il s'applique de tout ſon pouvoir à réparer par une ſage économie les grandes dépenſes qu'on a faites, & l'épuiſement des finances du royaume, & il répond avec zele à toute la confiance du roi : ſi la nobleſſe ſe plaint de lui, c'eſt par un mouvement naturel à l'égard d'un étranger.

Nous avons parlé des forces maritimes du roi de Naples à l'occaſion du port ; il nous reſte à parler des troupes de terre. Les forces militaires du roi de Naples ſe réduiſent à 22 mille hommes effectifs, qui en font 32 lorſqu'ils ſont complets. Il y a entr'autres quatre régimens Vallons, dont les officiers ſont la plupart François, ou du moins Flamands ; les capitaines ſont chargés des recrûes comme l'étoient les nôtres ci-devant. Ils ont 111 liv. par mois, & des gratifications qui vont encore à 26 liv. par mois ; les lieutenans ont 77 livres ; les enſeignes 60 ; les ſoldats ont 4 ſ. 3 d. par jour avec une livre & demie de pain.

Quoique le gouvernement de Naples ſoit tout-à-fait monarchique, on a laiſſé à la nobleſſe une eſpece d'adminiſtration, & elle a des aſſemblées appellées *ſieges* ou *ſieggi*. On donne auſſi le nom de *ſeggi* à ces portiques, dont nous avons déjà parlé dans la deſcription de la ville : ils ſont au nombre de ſix ; *ſeggio di Capuano*, *ſeggio di Nido*, *ſeggio di Montagna*, *ſeggio di Porto*, *ſeggio di Porta nova*, *ſeggio del Popolo*. Chacun des ſix a un ſyndic

ou député, qu'on appelle *eletto*, élu; c'eſt aux ſyndics à convoquer les aſſemblées, & à y propoſer les ordres du roi: les ſyndics ont auſſi le gouvernement économique de la ville de Naples, ils ſont chargés de veiller à ſon approviſionnement; ils ont les ponts & chauſſées, donnent les alignemens des rues, préviennent les incendies, &c. Ils ſont, quant à cette partie, de véritables échevins, dont le ſyndic du peuple eſt le maire. Ils s'aſſemblent dans une ſalle qui eſt au-deſſous du clocher de l'égliſe des cordeliers de S. Laurent, qui leur tient lieu d'hôtel-de-ville, & ils y forment comme un corps municipal, ou un tribunal qui décide toutes les cauſes concernant l'économie de la ville, avec l'avis des docteurs en droit, qui ſont attachés pour cet effet au tribunal.

Le roi, ou plutôt ſon miniſtre, envoie à cette aſſemblée le réſultat des délibérations qu'on a priſes dans le conſeil d'état: il eſt conçu quelquefois en forme de lettres-patentes, & quelquefois en forme d'édit ou d'ordonnance: les ſyndics en les recevant baiſent les lettres, & promettent de convoquer les aſſemblées de chaque ſiege pour un certain jour. Les nobles étant réunis dans leur ſiege, & les députés du peuple dans le leur, les ſyndics expoſent la volonté du roi, on va aux opinions, & ſi le plus grand nombre eſt pour l'affirmative dans un *ſeggio*, les membres de ce ſiege ſont cenſés adhérer à la volonté du roi. Il en eſt de même des

autres fieges ; chacun d'eux communique le réfultat des délibérations à fon fyndic : les fix fyndics s'affemblent enfuite dans la falle du couvent de S. Laurent, pour comparer & confronter leurs délibérations refpectives, & s'il y en a quatre qui foient pour l'affirmative, la volonté du roi eft enregiftrée, & elle eft revêtue pour lors de l'autorité légiflative ; s'il y a trois fieges pour l'affirmative & trois pour la négative, on compte alors les voix comme fi les fix n'en faifoient qu'un, & l'on s'en tient à la pluralité des voix. Dans ce dernier cas fi la pluralité des voix eft pour la négative, ou bien s'il y a quatre fieges pour la négative & deux pour l'affirmative, les feigneurs & le peuple ne font point cenfés adhérer à la volonté du roi, & l'on arrête des remontrances.

L'élu du peuple, *eletto del popolo*, eft fpécialement chargé de l'approvifionnement de la ville ; c'eft pour l'ordinaire un riche marchand qui par fes correfpondances eft en état d'y pourvoir ; & s'il n'eft pas délicat il peut gagner beaucoup dans cette place.

La nobleffe eft tranquille & foumife, on en jugera par un fait arrivé tout nouvellement. On avoit annoncé en 1766, pour l'ouverture du théâtre de S. Charles l'opéra de Lucius Verus, avec illumination ; on prit ce jour-là cinq carlins au parterre au lieu de trois ; cependant l'entrepreneur qui avoit envie d'épargner fes flambeaux, ne faifoit point allumer ; le public étoit impatient, la du-

cheſſe de Potenza prit une bougie d'un des luſtres de ſa loge, & alluma le flambeau qui étoit le plus à ſa portée; chacun ſuivit ſon exemple, & toute la ſalle alloit être illuminée, lorſque le marquis Pirelli, auditeur de l'armée, qui a la police des ſpectacles, fit éteindre les lampions qui étoient au devant du théâtre, & défendit de jouer; on ne rendit ni billet ni argent; cependant chacun ſe retira, & quoique l'on fût outré, la nobleſſe ſe conduiſit avec toute la prudence & le reſpect qu'on pouvoit exiger dans le théâtre du roi.

Le gouvernement eccléſiaſtique a quelques ſingularités à Naples, comme la juriſdiction du nonce dans les matieres temporelles, & celle du roi en matiere ſpirituelle dans la Sicile; nous en avons déjà fait l'obſervation dans le chap. VI. (Voyez M. *Grosley*, *T. III. p.* 53. & la *défenſe de la monarchie de Sicile*, imprimée en 1716.)

On compte 147 évêchés ou archevêchés dans le royaume de Naples, & pluſieurs ſont d'un revenu très-conſidérable; celui de Montréal en Sicile vaut, dit-on, cent mille écus; celui d'Averſa eſt auſſi un des plus forts, quoique la ville ſoit petite & voiſine de Naples; on en trouve le catalogue dans le *calendario della Corte* qui s'imprime tous les ans.

Quant à leur nomination elle eſt partagée entre le pape & le roi; les uns ſont *veſcovi regii*, ou évêques de nomination ro-

yale, les autres ſont *veſcovi papalini*, ou évêques de nomination papale; pour les premiers qui ſont au nombre de 25, le *capellano majore*, ou grand aumônier du roi préſente ordinairement trois ſujets, & le roi en choiſit un; pour les autres, c'eſt le pape ſeul, mais il faut le conſentement du roi, ou un *exequatur* qui s'expédie auſſi dans les bureaux du grand aumônier, mais c'eſt ordinairement une affaire de pure formalité.

J'ai lu dans le voyage manuſcrit d'une perſonne très inſtruite, fait en 1730, que tous les ordres religieux ont à Naples le privilege d'acquérir toutes les maiſons voiſines de la leur à droite & à gauche juſqu'aux extrêmités de la rue, pour étendre leurs bâtimens, & les iſoler entiérement de tous côtés, qu'ils ne ſont pas même obligés de payer ces maiſons ſuivant leur valeur actuelle, mais ſuivant le prix de la derniere vente, quand elle auroit été faite plus de cent ans auparavant. On m'a aſſuré à Naples que ce privilege n'exiſte point, & que les maiſons religieuſes n'ont pas même le droit, qu'ont les autres citoyens, de ſe faire donner la préférence pour la maiſon qui touche la leur, lorſqu'elle eſt en vente: cet uſage a lieu pour les biens de campagne; il eſt la ſource de beaucoup de procès, mais il donne le moyen d'arrondir les héritages d'une maniere fort commode, ſans payer la convenance.

LA VICARIA, ou le palais de juſtice, dont nous avons déjà parlé, renferme tous les

tribunaux où ſe traitent les affaires contentieuſes. Le premier degré de juriſdiction eſt celui de la *vicaria civile*, qui répond à notre Châtelet; cette cour de juſtice eſt compoſée de deux chambres, *due rote*, les appellations de ſes jugemens ſe portent au conſeil, composé de cinq chambres. Le troiſieme degré eſt la chambre royale, *camera reale*, qui juge en dernier reſſort; quelquefois au lieu de plaider à la chambre, on demande au roi des commiſſaires de ſon conſeil, *aggiunti di votanti*, pour la réviſion du procès qui a été jugé dans le conſeil ordinaire. Depuis l'année 1750 environ, l'on a ôté aux juges le produit des épices, *jus ſententiæ*, il appartient au roi qui donne des gages aux magiſtrats; le préſident de la vicairie a 17000 livres par an, & les conſeillers 7700 liv.

Les affaires criminelles ſont jugées en premiere inſtance à la vicairie criminelle par le magiſtrat appellé *regente della vicaria*, c'eſt à préſent M. le duc de Cirizano; il nomme un commiſſaire pour faire le rapport du procès à la rote, compoſée de deux conſeillers appellés *capi di rota*, & de ſix juges. Les appellations de ſes jugemens ſe portent ordinairement au conſeil, *ſacro conſiglio*; c'eſt à la *camera reale di Santa Chiara*, dans les matieres où le roi a délégué la vicairie, & ſeulement lorſqu'il s'agit de la peine de mort, ou de la queſtion.

La queſtion ordinaire conſiſte à avoir la

corde, comme dans toutes les villes d'Italie; la question extraordinaire, *tortura acre*, consiste à rester suspendu une heure par des ficelles qui prennent les bras du patient. Tout vol, suivant les loix, est puni de mort, même le vol simple au-delà de six ducats (25 liv. 14 sols). Les armes, tels que pistolets, couteaux, stilets, sont défendues à peine de 15 ans de galeres, & cela n'est que trop nécessaire dans un pays où il y a tant de fainéans. On donne la corde avec une grande facilité, pour des délits très-légers, & souvent d'une maniere un peu arbitraire; d'un autre côté la peine de mort s'inflige rarement, soit que les crimes soient rares, soit qu'on échappe à la peine trop aisément, comme le disent bien des personnes; il est sûr que l'on voit fort rarement à Naples des exécutions à mort (*a*).

Dans les matieres criminelles non-seulement on prend les conclusions du ministere public, c'est-à-dire, de l'*avocato fiscale*, mais on écoute encore l'avocat des pauvres, qui est obligé de défendre le criminel, & qui

(*a*) On échappe aux peines décernées par les loix par les détours de la formalité, par l'argent, par le crédit, par les azyles; & il arrive que des loix trop sévéres dans leur expression ne sont point suivies, & que le crime reste souvent impuni. Des loix proportionnées aux délits, mais exactement suivies, seroient bien plus utiles à la société. A.

prend le procès en communication. (Voyez *iſtituzione criminali*, 5 vol. in-4°.)

Dans les provinces du royaume le préſident & les auditeurs de rote jugent en premiere & en ſeconde inſtance. L'appel de leurs jugemens en matiere civile ſe porte au conſeil, & en matiere criminelle à la *camera reale*, comme dans les affaires jugées par la vicairie de Naples.

Les avocats de Naples cultivent beaucoup l'éloquence, & plaident avec chaleur, mais ils donnent un peu dans le phébus; les plus célébres actuellement ſont, *Carlo de Franco*, *Giuſeppe Mazzacara*, *Nicolao Veſpoli*, *Orazio Guidotti*, *Marcello Celentano*, *Ippolito Porcinaro*, *Giuſeppe Creſconio*, *Cirillo*, *&c.* Il y en a qui ſe font cinquante mille liv. de rente de leur cabinet: on peut juger par-là que les Napolitains ſont proceſſifs; auſſi les gens de juſtice, *paglietti*, y ſont multipliés à l'infini, & de plus les formalités y ſont longues & multipliées; auſſi les procès y ſont-ils très-longs, & ſouvent ils ne finiſſent que par l'impoſſibilité de les pourſuivre. (*a*).

(*a*) Il y a des perſonnes inſtruites qui aſſurent que le nombre des gens de loix va à Naples à plus de 20 mille, & ils vivent tous, pluſieurs s'enrichiſſent. On peut juger de-là combien il y a de procès. La plupart des maiſons un peu conſidérables ont un avocat penſionné. A.

Les avocats y plaident en public, comme chez nous, mais ils ont à côté d'eux les procureurs de leurs parties, qui lisent les pieces, (ainsi que cela se pratiquoit autrefois en France) quand le cas le requiert, ou lorsque le président, ou le rapporteur les interpellent de le faire : je dis, lorsque le rapporteur les interpelle, car il n'y a point de cause qui n'ait un rapporteur de nommé, pour en faire l'examen avant qu'elle soit portée à l'audience, & quand les avocats ont plaidé, on les fait retirer avec l'auditoire, ensuite le rapporteur rend compte de l'affaire : le jugement étant arrêté tant sur les plaidoiries que sur le rapport, on fait rentrer l'auditoire, & le président prononce : si l'affaire mérite un plus long examen, on renvoie la décision à un autre jour, ce qui revient à notre délibéré : cet usage que nous n'avons pas de nommer des rapporteurs dans toutes les affaires de plaidoirie, recule un peu la décision des procès, en doublant en quelque sorte le travail des juges, mais il a un avantage, cela tient chacun en haleine, & fait qu'en général les procès sont mieux instruits.

Pour procurer une plus prompte expédition aux parties, les juges ont des *ajutanti di studio*, (on prononce *aïutanti*) qui répondent à ce que nous appellons ici des *secretaires*, mais l'*ajutante* fait ses fonctions d'une maniere plus honorable, car il ne reçoit jamais aucun salaire de son travail. Presque

tous les juges ont des bibliotheques, où de jeunes avocats qui ne ſont point encore employés, & qui cherchent à ſe faire connoître, ſe raſſemblent pour faire des conférences ſur les loix : & le magiſtrat qui leur permet de travailler chez lui, choiſit celui d'entr'eux qui eſt le plus inſtruit pour en faire ſon *ajutante di ſtudio.*

Pour connoître la procédure & la juriſprudence de Naples, on peut conſulter RAPELLA, *iſtituzione del regno*, 2 vol. *in*-4°. & FRETCIA, *de feudis*, qui ſont les auteurs les plus accrédités.

Pour les affaires de finances qui intéreſſent les revenus du roi, ou l'*azienda reale*, on procede en une cour appellée *regia camera*, compoſée d'un lieutenant & de pluſieurs préſidens de la chambre.



CHAPITRE XI.

De la police & des mœurs de Naples.

LE chef de la juſtice appellé, comme nous l'avons dit, *regente della vicaria*, a auſſi la ſurintendance de tout ce qui concerne la police de la ville, ainſi nous allons mettre cet article à la ſuite de celui des tribunaux.

Naples eſt pavée de larges dales de pierre, ainſi que pluſieurs autres villes d'Italie, cela eſt fort commode pour les gens de pied, mais fort gliſſant pour les chevaux, ſur-tout dans les rues montantes qui y ſont en fort grand nombre, auſſi eſt-il très-ordinaire à Naples de voir des mules ou des chevaux de carroſſe, qui ne ſont point ferrés des pieds de derriere, & des roues de voitures qui n'ont point de cercles de fer, on les défend même pour les gros charriots qui roulent dans la ville.

L'officier de port appellé *portulano*, eſt obligé de faire nettoyer les rues, & il reçoit pour cet effet au marché un droit appellé *jus della piazza*, cependant les rues y ſont très-ſales quand il pleut; elles ne ſont guere nettoyées que par les *mondezari*, qui vont ramaſſer les immondices pour les porter aux jardiniers. Les ſept élus de la ville qui de-

vroient veiller à l'exécution de ces réglemens, s'en occupent peu, parce qu'il fait beau pendant une si grande partie de l'année, qu'on ne s'apperçoit guere de la malpropreté des rues.

Il n'y a point de lanternes la nuit pour éclairer la ville ; il est vrai que celles qui brûlent devant les madones presque à chaque coin de rue, suffisent dans certains quartiers, mais la dévotion diminue beaucoup actuellement, & l'on parle d'établir des lanternes publiques. Les sbirres chargés de veiller la nuit à la sûreté de la ville, sont distribués en 22 escouades, dont sept font la ronde à chaque nuit dans la ville & dans les fauxbourgs. Chaque escouade est composée d'un capitaine de justice, avec un substitut, un caporal & dix sbirres ; ils sont commandés par un commissaire appellé *scrivano*, qui est obligé de prendre avec lui deux bourgeois pour servir de témoins dans les procédures qui se présentent à faire.

Le *scrivano* de la principale escouade, laquelle est appellée la *sopraronda*, est chargé de distribuer les six autres dans les quartiers où elles doivent aller, sans qu'elles soient averties d'avance du lieu de leur destination. Elles sont obligées trois fois dans la nuit, savoir à quatre heures de nuit, à sept & à dix en hiver, de venir lui rendre compte de ce qui s'est passé, & si l'on a arrêté quelqu'un, on le conduit dès le matin chez le régent

de la vicairie. La ronde dure jusqu'à une heure ou deux avant le jour.

Indépendamment de ces sept escouades de sbirres qui s'appellent *guardie*, il y a encore trois piquets d'infanterie, qui font la ronde chaque nuit ; ils sont composés d'un sergent, d'un caporal & de dix soldats, sous la direction d'un *scrivano*.

Les commissaires ou exempts de police, appellés *scrivani*, se multiplient excessivement. Il y en a 110 actuellement, & le nombre n'en est pas fixe ; ils n'ont point de gages pour la plupart, mais ils sont taxés pour chaque sorte de crime qu'ils découvrent ; on a souvent suspecté l'intégrité de quelques scrivani, & j'ai oui former des plaintes contre cette partie de l'administration de la police. On prétend que les filoux sont d'accord avec les scrivani, & qu'ils ne sont point assez punis : cependant les vols avec violence & les assassinats sont assez rares ; le peuple de Naples a peu de besoins, & n'est pas assez avide, ou assez méchant pour exposer sa vie & son repos par des crimes ; les Napolitains crient beaucoup, ils se menacent continuellement d'un ton à faire craindre pour leur vie, mais cela a rarement des suites.

Il y a dans Naples environ 40 mille *lazaroni*, c'est-à-dire, gens pauvres qui n'ont point d'état, & qui n'en veulent point avoir ; il ne leur faut que quelques aunes de toile pour s'habiller, deux sols par jour pour se nourrir ;

nourrir ; ils couchent ſur des bancs quand ils n'ont point de lits, on les appelle même pour cela *banchieri* ; ils ſont auſſi ſtoïciens que les grands y ſont voluptueux & recherchés. C'eſt ſans doute un grand vice dans un état que cette foule de gens oiſifs ; mais pour changer le goût d'une nation, & en forcer le naturel, pour lui donner de l'émulation, pour lui inſpirer le goût du travail, & pour employer utilement tous les bras, il faut bien du tems & bien des ſoins ; il faut un projet fortement conçu, ſuivi long-tems & avec vigueur, un prince qui réſide & qui s'occupe de ſon royaume. Il n'eſt pas douteux qu'on ne fît alors de grandes choſes dans le royaume de Naples. La marine ſeule y offre tant de reſſources, elle peut occuper tant de bras, elle ouvre un ſi vaſte champ à l'induſtrie & au commerce, qu'on doit tout eſpérer de cette ville.

On ne doit pas être étonné que des gens de l'eſpece que nous venons de décrire, ſoient menteurs & trompeurs, c'eſt ce qui fait tort à la réputation des Napolitains, qui cependant ne ſont pas pires que les autres Italiens.

La populace de Naples eſt aiſée à contenir malgré le nombre ; il y faut cependant trois choſes, *farina*, *furca*, *feſtini*, des proviſions, des exemples de ſévérité, & des fêtes de ſpectacle. Le caractere tranquille de ce peuple a bien paru dans la terrible diſette qu'éprouva cette ville en 1764 ; on n'y vit

pas la moindre émeute ; cependant les rues étoient remplies des malheureux qui mouroient ou de la faim, ou des maladies qu'entraine la mauvaiſe nourriture, & les magiſtrats avoient d'autant plus de tort, qu'ils avoient laiſſé exporter des bleds en abondance quelques mois auparavant.

Les vengeances atroces, les jalouſies cruelles qui étoient ſi communes dans les derniers ſiecles, ne paroiſſent plus aujourd'hui, du moins à Naples & dans les environs. Les grands vivent en ſociété avec la même liberté qu'à Paris, & le peuple s'eſt humaniſé à leur exemple : cependant les femmes des bourgeois aiſés ſont encore dans l'uſage de ne ſortir jamais ſeules à pied ; il y a dans la baſſe ville des maris qui menent eux-mêmes leurs femmes à la meſſe, & qui ſe mettent devant elles ſi on les regarde un peu trop ; mais la jalouſie ne va pas ordinairement plus loin. On ne rencontre point le ſoir dans les rues de Naples de ces femmes qui font la honte de leur ſexe par leurs importunités ; il eſt vrai qu'il y a des indicateurs qui ſe placent dans des endroits connus, comme auprès du théâtre, mais c'eſt encore avec une eſpece de réſerve, ou de timidité, qui fait honneur aux mœurs & à la police de Naples.

La multitude de gens oiſifs dans le bas peuple doit contribuer, auſſi bien que l'ardeur du climat, à rendre fort communs le libertinage, & les maladies qui en ſont la

ſuite. Nous appellons en France *mal de Naples* la maladie vénérienne, parce qu'en effet c'eſt à Naples que les François la prirent, lorſque Charles VIII y envoya des troupes en 1494. Chaque pays a donné à cette maladie le nom de ceux qui la lui ont communiquée; les Flamands, les Hollandois, les Africains & les Mores l'appellent mal Eſpagnol; les Portugais mal Caſtillan, les habitans des Indes & du Japon l'appellent mal Portugais, les Perſans mal des Turcs, les Polonois mal des Allemands, les Moſcovites mal des Polonois : ces dénominations font voir l'ordre & le progrès que la contagion a ſuivi; mais les Anglois, les Italiens & les Turcs l'appellent mal des François, parce qu'ils prétendent l'avoir reçu de nous. Le vaiſſeau de Chriſtophe Colomb revenu en Eſpagne le 6 Mars 1493, après la découverte de l'Amérique, fut la premiere cauſe de cette maladie en Europe. Il infecta le Portugal & l'Eſpagne en moins d'un an, & les voyages qu'on fit les années ſuivantes en Amérique ne firent qu'en augmenter les progrès (*a*).

Ferdinand & Iſabelle ayant fait paſſer des troupes en Italie pour ſecourir le roi de Naples contre Charles VIII roi de France, pluſieurs Eſpagnols qui ſervirent dans cette guerre, communiquerent le mal à des fem-

---

(*a*) Voyez Gonſalve Fernandez d'Oviedo, ſommaire de l'hiſtoire naturelle & générale des Indes occidentales.

mes Napolitaines, qui en infecterent les François de l'armée de Charles VIII, & ces derniers l'apporterent en France, où cette maladie fut nommée pour cette raiſon mal Napolitain: il faut voir à ce ſujet le grand & fameux ouvrage de M. Aſtruc ſur les maladies vénériennes.

La foule de peuple qu'il y a dans Naples fait qu'on y a des domeſtiques à peu de frais, auſſi les maiſons des gens riches abondent en pages, en laquais, en coureurs; il n'y a point de dame qui à la promenade n'ait des coureurs (*volanti*) aux côtés du carroſſe; le goût du luxe y eſt porté extrêmement loin. Les marchands ſe plaignent que la nobleſſe ne paye pas, qu'il ſe trouve de très-grands ſeigneurs qui n'ont ſur ce chapitre ni délicateſſe ni honneur; mais il n'y a guere de pays où l'on n'en trouve beaucoup de cette eſpece.

Les domeſtiques (du moins en général) ne ſont point encore ſur le pied d'aller mettre à contribution les étrangers auſſi-tôt qu'ils ont paru chez leurs maîtres, comme cela ſe pratique à Rome, ſoit parce qu'il y a plus de richeſſe à Naples, ſoit parce que les étrangers n'y ſont pas en ſi grand nombre & auſſi long-tems qu'à Rome; cependant à Pâques, à la S. Martin, à Noël, ou quand la maîtreſſe de la maiſon eſt accouchée, ils vont faire des complimens, & on leur donne la *mancia*; mais beaucoup de gens s'en tirent pour deux carlins. La ſociété

eſt extrêmement agréable à Naples, ſur-tout parmi les perſonnes de la cour; les étrangers y trouvent toute ſorte de plaiſir quand ils y ſont bien annoncés ou bien connus. La nobleſſe y eſt riche, magnifique, donne à manger, beaucoup plus que dans le reſte de l'Italie, & vit d'une maniere pleine d'aiſance & d'agrément.

La maniere de s'habiller eſt abſolument la même qu'à Paris; les dames qui paſſent pour avoir le plus de goût ſont celles qui ſe rapprochent le plus de nos uſages, & mad. Souquet marchande de modes Françoiſe eſt la plus accréditée de la ville.

Il y a peu de ſigisbéature à Naples, les femmes de qualité vont aſſez indifféremment avec tout le monde, comme à Paris; la liberté y eſt même plus grande à certains égards, car il n'eſt point contre l'uſage que les dames aillent en viſite & en converſation chez des hommes qui ne ſont point mariés; j'ai déjà obſervé que cela ſe pratique également à Rome.

A Naples les dames reçoivent les viſites & les complimens de leurs amis le jour de leur naiſſance, & ſouvent une amie donne une fête à celle dont on célebre la naiſſance: elles reçoivent auſſi des viſites le jour même qu'elles ſont accouchées, la tête fort peu couverte, & ſans prendre de précautions pour ſe tenir chaudement ou pour ne pas être obligées de parler; le climat fait qu'il n'arrive aucun accident; on obſerve ſeulement le

premier ou le ſecond jour de ne pas reſter dans la chambre du lit plus de cinq ou ſix perſonnes à la fois.

Quelque nombre de filles qu'il y ait dans une maiſon noble, une ſeule ordinairement ſe marie, les autres ſont renfermées dans les couvents dès l'âge de trois ans ; elles n'ont dans la ſuite que la liberté de choiſir la maiſon où elles veulent s'engager. Il arrive ſeulement quelquefois qu'un gentilhomme les demande ſans dot, & elles ſortent à cette condition ; auſſi dans le couvent de Ste Claire compte-t-on plus de 200 religieuſes, & à proportion dans beaucoup d'autres couvents.

La politeſſe outrée qui va toujours en croiſſant à meſure qu'on avance en Italie, eſt à Naples au dernier période : tout étranger eſt traité d'excellence, du moins par les gens du peuple. Un prêtre ôte juſqu'à ſa calotte pour ſaluer une perſonne à qui il veut marquer des égards. La payſanne la plus vieille & la plus laide s'appelle *bella donna*. Une choſe bien travaillée eſt *ſtravagantemente lavorata*. Tout eſt ainſi au dernier ſuperlatif : on ne s'y arrête, ce me ſemble, que parce que le langage ne fournit pas des expreſſions ultérieures. Au reſte c'eſt un agrément de plus pour les étrangers, qui n'y étant point accoutumés, ſont toujours flattés des propos obligeants, & à qui il n'en coûte rien pour payer de la même monnoie.

On remarque chez les Napolitains un geſte

particulier qui eſt fort agréable ; il ſe fait en paſſant le revers des doigts de la main droite avec viteſſe ſous le menton ; il exprime la négation, comme notre geſte de tourner la tête à droite & à gauche, mais il eſt plus gracieux : il donne occaſion à une femme de faire paroître une belle main, ou de faire briller un beau diamant : il eſt auſſi en uſage à Rome, où on l'a emprunté des Napolitains qui le tiennent, dit-on, des orientaux ; mais il eſt peu uſité dans les autres parties de l'Italie. M. Greuze trouvoit ce geſte ſi agréable, ſi piquant, qu'il l'a exprimé dans deux tableaux qu'il a fait à Rome pour M. Gougenot. L'un repréſente une Romaine à mi-corps, ſa coëffe rabattue ſur les yeux, & l'autre a pour ſujet une jeune fille chez qui un chevalier de l'ordre de Chriſt veut s'introduire déguiſé en marchand de petit métier. Une vieille ſervante en lui tirant ſon manteau découvre à ſa maîtreſſe la ſupercherie & celle-ci le congédie avec le geſte Napolitain. Il y a des danſeuſes qui introduiſent ſouvent ce geſte dans leur jeu avec toutes les graces poſſibles.

Le clergé de Naples eſt en général fort régulier ; le cardinal *Serſale* qui eſt archevèque donne l'exemple de la régularité, & il l'exige de ſon clergé d'une maniere édifiante (*a*).

(*a*) Cela ne peut s'entendre des moines ou des religieux. A.

Je sais qu'il y a eu autrefois bien des aventures, bien des désordres dans les couvens de Naples; mais le goût des histoires galantes & des entreprises romanesques est fort diminué, depuis que l'on s'est humanisé dans la ville, & que la jalousie a fait place au goût de société; il n'en est pas encore tout-à-fait de même en Sicile.

Quant à la dévotion du peuple, elle est toute extérieure, démonstrative & inconséquente; ils assassinent, le rosaire à la main; il leur faut des spectacles de dévotion pour les intéresser à la religion. Aussi les fêtes, les ornemens des églises, les reposoirs, les niches, les autels que l'on construit dans les rues, le *presepio* que l'on fait faire à Noël dans les maisons par des architectes & des sculpteurs, les machines pour l'exposition du S. Sacrement, &c. sont d'une richesse, d'une somptuosité & d'une magnificence que l'on ne voit point ailleurs (*a*). J'ai parlé par exemple de la procession singuliere des battaglini qui se faisoit de nuit la veille de la Pentecôte; il se fait encore de ces processions qui sont des especes de saintes mascarades, composées d'une foule de pénitens qui accompagnent une énorme machine portée en grande pompe, garnie de musiciens en habits

(*a*) La morale est toujours chez une nation en raison inverse de la superstition, ou du zele pour les pratiques extérieures du culte. A.

de théâtre, & ſuivie de tout ce qui peut inſpirer au peuple l'émotion & le reſpect pour les choſes ſaintes.

Il étoit commun il y a 30 ou 40 ans de voir un prédicateur quitter ſon ſurplis & ſa ſoutane, ouvrir par derriere ſa veſte, mettre ſon dos à nud, ſe frapper avec une diſcipline de fer, & traverſer ainſi toute l'égliſe en continuant de ſe déchirer au milieu du peuple qui fondoit en pleurs. M. de Vougny vit faire au P. Cachiotti, miſſionaire jéſuite, le 25 & le 26 ſept. 1730 une ſemblable cérémonie à Naples dans l'égliſe de *Sta Anna del Palazzo.* Les ſynodes ont proſcrit ces pieuſes tragédies, & je n'ai pas ouï dire qu'il y en ait actuellement, ſi ce n'eſt peut-être dans quelques oratoires particuliers (*a*).

Les Napolitains ont toujours le nom de Dieu à la bouche; *per amor di Dio*, eſt leur expreſſion la plus familiere, c'eſt une ſuite de l'eſprit de dévotion qui a toujours régné à Naples.

(*a*) Ce ſont encore des ſcenes dont on peut être le témoin dans des villes & des bourgs, dans quelques provinces du royaume, auſſi bien que des proceſſions en maſcarades groteſques. A.

CHAPITRE XII.

De la musique & des spectacles.

LA MUSIQUE est sur-tout le triomphe des Napolitains, il semble que dans ce pays-là les cordes du tympan soient plus tendues, plus harmoniques, plus sonores que dans le reste de l'Europe; la nation même est toute chantante; le geste, l'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation même, tout y marque & y respire l'harmonie & la musique; aussi Naples est-elle la source principale de la musique italienne, des grands compositeurs & des excellens opéra. C'est-là que Corelli, Vinci, Rinaldo, Jommelli, Durante plus savant qu'eux tous en harmonie, Leo, Pergoleze, Galuppi, Perez, Terradeglias & tant d'autres compositeurs fameux ont fait éclorre leurs chefs-d'œuvres. M. Gibert habile musicien François, connu par les petits opéra de la Sybille, du Carnaval d'été, de la Fortune au village, d'Apelle & Campaspe, y est depuis plusieurs années; il cultive la musique dans la premiere école qu'il y ait, & il puise à la source les musiciens dont on a besoin pour la France, & dont il fait des recrûes de tems à autres.

J'ai parlé des différens conservatoires de Naples où l'on éleve des enfans destinés

pour la musique. Presque tous les castrats ou *castrati* qui chantent en Italie sont façonnés à Naples, parce que c'est l'endroit où cette opération se fait avec le plus d'adresse. Ces voix artificielles sont si estimées en Italie, que les entrepreneurs d'opéra quand ils en trouvent de belles, les prennent à des prix excessifs. Le malheureux appas du gain est cause que les paysans ou les pauvres peres de famille qui ont beaucoup de garçons, ne manquent guere d'en sacrifier un. Ils s'adressent à l'un des plus habiles chirurgiens de Naples, pour faire l'amputation, & lorsque leurs enfans sont entiérement guéris, ils les font entrer dans un de ces conservatoires, où ils sont très-mal nourris, mais où l'on ne néglige rien pour leur apprendre la musique, car c'est-là où se borne l'éducation qu'on leur donne. On leur présente d'abord des instrumens de toute espece, on les éprouve & on leur apprend à jouer de celui pour lequel ils ont le plus de disposition: on leur montre aussi la composition, & il est d'usage qu'ils ne sortent point de ces sortes d'hôpitaux sans avoir fait la musique d'une messe. S'ils ont de la voix on s'attache encore plus à les cultiver, parce que c'est la partie la plus recherchée & pour laquelle on se fait le mieux payer.

Il est expressément défendu d'attenter à la virilité des jeunes gens dans les conservatoires: mais les peres ne veulent pas risquer l'opération sans s'assurer autant qu'il est pos-

ſible que leurs enfans aient de la voix. Ils commencent par les mettre dans ces ſortes d'hôpitaux ; après qu'on leur a donné les premiers élémens de la muſique, ſi on eſtime que leur voix puiſſe devenir plus belle par le moyen de l'opération, les parens les retirent quelque tems chez eux, & après la leur avoir fait faire ils les remettent au conſervatoire, où l'on continue leur éducation. Mais il arrive ſouvent que l'opération au lieu de leur embellir ou de leur conſerver la voix, la leur fait perdre tout-à-fait. On prétend même que ſur cent à peine y en a-t-il un qui réuſſiſſe parfaitement ; d'ailleurs leur voix eſt ſujette à ſe perdre dans le tems de la mue, ou dans l'eſpace de quelques années par le ſeul effet de l'âge. Il ſemble qu'on autoriſe à Rome cette ſorte de barbarie, en donnant à ces malheureux qui n'ont plus aucune reſſource du côté de la voix la permiſſion de ſe faire prêtres : mais comme ſuivant les canons ils ſeroient irréguliers s'ils n'étoient pas entiers de tous leurs membres, on y ajoute une formalité qui ſert pour ainſi dire de palliatif, mais qui ne diminue pas l'indécence de cette pratique.

L'uſage de cette opération eſt moins funeſte à la ville de Naples qu'elle ne le ſeroit ailleurs ; elle prive l'état de bien des ſujets, mais on n'y fait aucune attention dans un pays où la population eſt immenſe en comparaiſon du travail ; & l'état en profite d'ail-

leurs par l'avantage qu'il a d'être le séminaire des meilleurs musiciens, & un fond inépuisable d'excellente musique pour tout le reste de l'Europe.

En effet ces *castrati* se répandent sur les théâtres de toute l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne; l'on en fait venir meme pour la chapelle du roi à Versailles. La répugnance qu'ont les Italiens pour les voix fortes & dures, telles que nos basses-tailles & nos hautes-contres, rend indispensable pour leurs plaisirs l'usage des *castrati*: il vaut mieux cependant pour la nature humaine que l'on soit accoutumé comme nous à trouver du plaisir dans des voix naturelles, mâles, éclatantes, & qui ont toute leur force; c'est l'habitude seule qui décide des plaisirs; je trouve la nôtre plus heureuse, & nos plaisirs plus naturels.

Il y a trois théâtres à Naples; celui de S. Charles, celui des Florentins, & le théâtre neuf.

Le théâtre de S. Charles est presque attenant au palais; il a été bâti à peu-près sur les desseins de celui de Turin, dont nous avons donné la description, mais sous la conduite de ce *Caresale*, dont nous avons parlé à l'occasion de *Capò di Monte*. Ce théâtre est remarquable par la beauté de la charpente & par la grandeur de son emplacement; il communique au palais du roi qui peut y venir à couvert de ses appartemens. Le public y arrive par de grands escaliers fort

commodes & de beaux corridors; il y a ſix étages de loges, qui ſont aſſez grandes pour qu'on puiſſe y jouer & y recevoir des viſites; on compte 22 loges dans le premier rang & 24 dans les autres; la décoration des loges eſt riche, quoique ſimple: quand le roi y aſſiſte, on illumine la ſalle, qui paroît alors plus en beau; mais cette ſalle eſt ſi grande que l'on perd beaucoup du chant.

On eſtime la recette totale de l'opéra ſur ce théâtre d'environ 100 mille liv. (*a*), & cependant il y a des acteurs à qui l'on donne juſqu'à 10 ou 11 mille liv. d'appointemens.

Il y a dans le théâtre de S. Charles 70 loges qui appartiennent aux principales familles de Naples qui les ont achetées, & qui ne peuvent y renoncer ſans la permiſſion du roi; mais indépendamment de la premiere finance on paye chaque année à l'entrepreneur 1424 liv. pour les premieres & ſecondes loges, & 985 liv. pour les troiſiemes, mais il peut entrer 10 à 12 perſonnes dans chacune.

Le parterre, (*la platea*) dans lequel on eſt aſſis, ne coûte que 26 ſols, & les abonnemens du premier & du ſecond rang ſont d'une *doppia*, ou de 19 liv. pour un opéra qui a 12 ou 14 repréſentations.

(*a*) Elle eſt ſix à ſept fois plus forte à Paris, & l'on y joue trois ou quatre fois plus.

C'eſt ordinairement le 5 novembre, jour de la fète du roi d'Eſpagne, que l'opéra recommence; il y a quatre opéra chaque année, de 12 ou 14 repréſentations chacun, & cela dure juſqu'au mois de ſeptembre.

Il y a ſi long tems que l'on parle à Paris de la muſique italienne, & l'on a tant écrit là-deſſus, que je n'entamerai point la queſtion de préférence entre les deux muſiques; je renvoie là-deſſus au dictionnaire de muſique de M. Rouſſeau. On n'y trouvera pas, il eſt vrai, la défenſe de la muſique françoiſe; mais que peuvent dire les François contre le goût général de l'Europe, ſi ce n'eſt que leur muſique leur paroiſſant plus agréable, & peignant davantage pour eux, ils n'ont pas de raiſon ſuffiſante pour la changer totalement contre de la muſique italienne.

La partie dramatique des opéra italiens répond très-bien à la beauté de la muſique, ſur-tout dans les poëmes d'Apoſtolo Zeno & de Metaſtaſio. Ce dernier eſt le plus recherché, & il n'y a point d'année où l'on ne mette de nouvelle muſique ſur quelques-uns de ſes poëmes, parce que les muſiciens ſont beaucoup plus communs en Italie que les grands poëtes, & qu'on veut, en fait de muſique, une variété continuelle.

Metaſtaſio compoſe avec une extrême facilité, il eſt fertile en inventions variées; ſouvent l'action de ſes pieces eſt double, mais il ſacrifie la regle d'unité aux agrémens

de ſon poëme & aux beſoins du théâtre : il entend très-bien l'appareil du ſpectacle, il ſait y introduire d'une façon naturelle les combats, les triomphes, les fêtes, & tout ce qui peut en augmenter la magnificence.

Il a ſu emprunter des anciens, & des modernes, tels que Corneille, Quinault, Racine, Crébillon, les ſujets, les ſituations, les penſées dont il avoit beſoin ; quelquefois il lui faut deux ou trois tragédies pour en faire une, comme on en peut juger par le dernier acte d'Olimpias ; mais il rend très-bien tout ce qu'il s'approprie, & le réſultat va toujours à ſon but. Il ſeroit à ſouhaiter que les auteurs qui travaillent pour l'opéra françois, puiſaſſent à leur tour dans Métaſtaſe, comme on l'a fait en dernier lieu dans un autre auteur Italien, pour l'opéra d'Ernelinde. Le ſtyle de Métaſtaſe eſt coulant, vif, ſententieux, rempli de penſées ingénieuſes, mais quelquefois trop recherchées. Ses vers ſont harmonieux & agréables, ſes peintures ſouvent magnifiques, l'héroïſme même s'y trouve avec toute ſa dignité ; il faut voir le reproche que Caton fait à Céſar, *Ami tanto la vita*, &c. ou celui de Thémiſtocle à ſon fils, *Non tanta ancor non tanta*, &c.

Ainſi l'on peut dire en général que l'opéra d'Italie eſt très-bien, ſoit pour la muſique, ſoit pour les paroles ; mais il n'en eſt pas tout-à-fait de même, ſelon moi, des autres parties du ſpectacle.

Il

Il n'y a presque aucune machine dans les opéra d'Italie, & les décorations n'ont point le séduisant & le pittoresque de celles de Paris, comme je l'ai déjà observé à l'occasion de l'opéra de Turin; l'on n'y voit point la multitude d'habillemens, pleins de richesse, de goût & d'élégance que l'on admire à l'opéra de Paris; le nombre & la diversité des acteurs qui fait un des agrémens de notre opéra, ne se trouve pas dans celui de Naples; il n'est pour l'ordinaire composé que d'environ une demi-douzaine de personnages, & il n'a point toute cette majesté, tout cet appareil de chœurs, de fêtes en chants & en danses, qui se trouve dans les nôtres; il n'y a que l'orchestre qui est plus nombreux & plus varié, parce que les instrumens ne sont ni rares, ni chers en Italie, au lieu que les belles voix se payent à un prix exorbitant, & cela non-seulement en Italie, mais en Espagne, en Portugal, en Allemagne: tout le monde sait la fortune immense que Farinelli a faite en Espagne. On emploie dans un opéra trois ou quatre voix de dessus, & un *contr'alto* ou haute-contre, mâle ou femelle, avec un *tenore* ou taille, pour les rôles de roi. Les voix de basse n'y sont pas en usage, elles sont rares & peu estimées, l'on ne s'en sert que dans certaines farces, où le rôle comique est pour l'ordinaire une basse. Ces trois premiers genres de voix ont une tierce ou une quarte d'élévation plus que chez nous. Les hautes-contres sont rares

& recherchées, elles ne sont pas de même genre que les nôtres, & aucune espece de voix françoise ne pourroit rendre leur chant, elles vont en *E-si-mi*, ce sont des voix de femmes en bas-dessus, plus basses même qu'aucune des nôtres; & elles chantent non à l'octave supérieure des femmes, mais à l'unisson des hommes.

Les acteurs qui sont uniquement occupés de leur musique & du goût du chant, paroissent peu appliqués au talent de la déclamation, & leur jeu est détestable en comparaison du nôtre. Quand on voit Mlle. Arnoux dans l'opéra de *Dardanus*, on se passeroit volontiers des paroles qu'elle chante, tant il y a d'expression dans son jeu; je n'ai rien vu qui en approche dans les opéra d'Italie.

Les grands acteurs en Italie, les virtuosi du premier ordre, ne se donnent pas la peine de jouer toujours eux-mêmes; quand ils le font, c'est quelquefois d'une façon très-familiere & très-peu respectueuse pour les spectateurs; ils saluent les personnes de leur connoissance, même au milieu de leur jeu, sans crainte de déplaire au public, dont l'indulgence autorise depuis long-tems cet abus; on peut aussi l'attribuer au peu d'attention qu'on donne au spectacle, où l'on fait un bruit insupportable, soit dans le parterre, soit dans les loges.

La Gabrieli qui brilloit à Naples en 1765, passe pour la plus belle voix de l'Italie; elle a été quelque tems à Vienne en Autriche,

d'où elle a été obligée de sortir; elle étoit demandée en 1765 à Petersbourg, à Berlin, à Gênes, à Parme, à Florence; mais ses conditions étoient si exorbitantes, & elle s'étoit rendue si difficile qu'elle avoit fini par rester à Naples, où elle vouloit se reposer cette année: elle portoit à son côté, comme un titre d'honneur, les chiffres en diamans d'un jeune gentilhomme qui lui plaisoit, & qu'elle aimoit sans intérêt. Au reste il n'est pas permis à Naples d'entretenir publiquement les actrices, ni même d'aller sur le théâtre à l'heure du spectacle, & le bon ton n'exige point qu'on ait une fille entretenue: quand cela arrive, on fait pour elles beaucoup moins de dépense que l'on n'en fait chez nous.

Les danses sont encore à Naples, & même dans l'Italie en général, une des parties foibles de l'opéra; elles consistent souvent en des ballets & des pantomimes, qu'on donne dans les entr'actes, mais qui sont peu rélatifs à la piece. Ce sont, par exemple, des bergeries, des danses de matelots ou de Chinois; les danseurs y sont en petit nombre; les danseuses qui dansent seules, y mettent le plus de légereté & d'action qu'elles peuvent, souvent jusqu'à s'exténuer; car les Italiens n'ont de goût que pour la danse haute & pantomime, qui est accompagnée de pas extraordinaires, de contorsions & de tours de force, dont on fait en France moins de cas que de la belle danse terre-à-terre,

dans le goût de Vestris & de Mlle. Guimard. Plusieurs de leurs bons danseurs sont venus en France pour apprendre les meilleurs principes de cet art, & s'y perfectionner; mais de retour en Italie, quelques tentatives qu'ils aient pu faire, ils n'ont jamais pu réussir à y faire goûter notre genre gracieux. Pour dérider des fronts aussi sérieux que ceux des Italiens, il faut quelque chose de grotesque; l'étonnante légereté de Mlle. Allard ou de Dauberval suffiroit à peine pour leur faire aimer le gracieux de notre danse. Il y a cependant de bons danseurs qui la préferent à toute autre, mais ils sont obligés de l'abandonner pour plaire au plus grand nombre.

Les Italiens aiment à voir parodier notre danse ainsi que nos usages. J'ai oui raconter que dans l'intermede d'un grand opéra on avoit introduit un danseur vêtu comme l'étoit notre Dupré, quand il enchantoit la cour & la ville, & portant une perruque longue semblable à la sienne: il commença par exprimer une danse gracieuse, ensuite précipitant ses mouvemens il passa à une espece de fureur; pendant laquelle faisant beaucoup de sauts & de cabrioles, il fit tomber sa perruque par terre, & acheva son entrée tête nue, en affectant de tems en tems des poses d'une ou deux mesures, pendant lesquelles il développoit toutes ses graces fades & apprêtées. Ce lazzi parut délicieux aux Italiens; & quelques gens du parterre disoient:

Ecco come balla Dupré, il più famoso ballerino de' Francesi.

Cependant les danseurs Italiens regardent les nôtres comme leurs maîtres : presque tous les pas de la danse portent en italien la même dénomination qu'en françois, les terminaisons n'en sont pas même changées, & cela vient de ce que nous sommes en quelque sorte regardés comme les créateurs de cet art, dont nos maîtres de ballets ont formé les pas & les desseins, & dont ils ont entiérement perfectionné le goût (*a*).

La Morelli est la meilleure danseuse que j'aie vu à Naples en 1765, comme Mlle. Grabrieli & sa sœur étoient les meilleures chanteuses ; on assujettit les danseuses à porter des caleçons ; les actrices même ont la gorge couverte, mais c'est avec une gase légere qui accuse le nud, & ne rend pas l'habillement plus modeste.

Voilà en abrégé ce que l'opéra italien a de beau, & ce qu'il a de foible par rapport au nôtre. J'avois bien d'autres réflexions à faire sur ce sujet, mais je suis obligé de mettre des bornes à l'étendue de ce volume.

(*a*) La seule chose étrange & ridicule que l'on puisse leur reprocher, c'est l'usage de danser avec des masques : je suis bien étonné que les graces & les succès de M. d'Auberval n'aient pas rendu insupportable pour le public le déguisement hideux & choquant de nos autres danseurs.

TEATRO NUOVO, le théâtre neuf, qui est près de la rue de Tolede, est exécuté sur un plan peu agréable : sa forme, au lieu d'être circulaire, présente différentes faces; il est dénué d'ornemens; son étendue est à-peu-près celle de nos salles de Paris. On y joue des opéra boufons, accompagnés de ballets & de pantomimes, qui sont toutes en action & souvent très-bien composées; ce spectacle tient même pendant l'été, & lorsque le théâtre S. Charles est fermé.

TEATRO DE' FIORENTINI, théâtre où l'on donne des opéra boufons, quelquefois des comédies, comme celles de Goldoni, &c. quand il passe à Naples des troupes de comédiens, car il n'y a pas de troupe réglée & permanente dans la ville. La salle est petite, elle a quatre rangs composés chacun de quinze loges; sa forme est dans le goût des nôtres.

Tous les spectacles de Naples jouent le samedi & le dimanche, parce que ce sont les jours où le peuple y abonde. Ils prennent encore chacun un autre jour de la semaine, comme le mercredi ou le jeudi; il n'y a que le vendredi où l'on donne relâche en mémoire de la passion de N. S.

Naples est la seule ville d'Italie où les moines peuvent aller au spectacle; à Rome ils se contentent d'assister aux répétitions.

CHAPITRE XIII.

Des sciences & des arts.

NAPLES fut autrefois plus célébre qu'elle ne l'est actuellement pour les sciences & pour les lettres. Cicéron & Séneque appelloient cette ville *la mere des études.* On y a vu fleurir en divers tems beaucoup de grands hommes qui n'étoient pas nés dans cette ville, tels que Virgile qui étoit de Mantoue, ensuite Séneque, & dans le 14e. siecle Bocace qui étoit Toscan, & Pontanus né à Cerreto dans l'Umbrie. Mais il y a eu aussi d'illustres Napolitains. Varron cité par S. Augustin, (*de Civit. Dei*, *L. XV. c.* 8.) parle d'un mathématicien célébre appellé *Dio Neapolites.* Dans les derniers siecles on y a vu (*a*) pour la physique J. B. Porta, grand physicien, dont nous avons parlé ci-dessus dans le chapitre IX. Golonna, célébre botaniste, qui a donné son nom à une plante fort connue, *Valeriana Columnæ*; Ferrante Imperato (*b*); pour l'astronomie François Fontana, qui donna en 1646 des observa-

(a) *Istoria dello studio di Napoli*, *Paolino* 1753. 2. vol. in-4°.

(b) *Istoria naturale di Ferrante Imperato Napolitano*, 1599. Venet. 1672. in-folio.

tions curieuſes ; pour la poéſie, le Taſſe, Sannazar & Coſtanzo ; les deux premiers ſont ſi connus, que je me contenterai de parler de ce dernier.

Angelo di Coſtanzo eſt un des poëtes les plus célébres de l'Italie, il naquit à Naples en 1507, & il y mourut vers l'an 1590 (*a*). Creſcimbeni voulant donner une idée des plus beaux ſonnets Italiens dans tous les genres, choiſit tous ſes modeles dans Coſtanzo. Voici le premier qu'il cite pour le genre majeſtueux.

Nell' aſſedio crudel, che l'empia ſorte
Mi tiene a tal, che l'alta impreſa io laſce
Benché manchi la viſta, onde ſi paſce
Pergli occhi, non però l'alma e men forte.

Perchè le viene ogn' hor per altre porte
Quell' immagin gentil, che dalle faſce
Le diede il ciel per cibo, onde rinaſce
In lei 'l vigore, e ſprezza ogn'hor la morte.

(a) *V. Giornale de' Letterati d'Italia* T. I. p. 204. *Creſcimbeni* T. II. & VI. *Le Rime d'Angelo di Coſtanzo Cavaliere Napolitano. Seſta edizione, in Padova* 1750. 185 pages in-12.

Nè insidie umane mai, nè caso avverso
Potranno avere in lei cotanta forza
Ch' ella si renda e ch' habbia a mutar verso,

Che quanto dell' inferma afflitta scorza
Di fuori abbatte il mio destin perverso
Tanto dentro il pensier salda, e rinforza.

Après avoir rapporté ce sonnet comme un modele dans le genre sublime, il en propose un du même auteur: *Quando al bel volto d'ogni grazia adorno*, comme un modele pour les beautés poétiques; & celui qui commence par ces mots, *Mentre a mirar la vera ed infinita vostra beltà, &c.* dans un genre plus modéré. Le sonnet, *Poichè voi ed io varcate avremo l'onde*, lui sert d'exemple pour le concours singulier des idées; & cet autre, *Alpestra, e dura selce, onde il focile d'Amor*, dans le genre de la tendresse simple & naturelle (*a*).

Les gens de lettres ne sont pas actuellement à Naples en aussi grand nombre qu'à Rome, & même dans d'autres villes d'Italie. Il n'y a jamais eu assez d'émulation. Cette ville a été surnommée *Otiosa*, parce qu'en effet la chaleur du climat, la fertilité de la terre, & l'indifférence de son gouvernement ont tou-

(a) *Dell' istoria della volgar poesia, scritta du Giovan Mario Crescimbeni, volume sesto.*

jours contribué à rendre les Napolitains indolens. Cependant il y auroit fallu d'autant plus de vigueur, que la chaleur du climat éloigne davantage de l'application & du travail; d'ailleurs l'étude & la ſcience y ſont encore un peu mépriſées par la nobleſſe, c'eſt un petit reſte de l'ignorance barbare du moyen âge. Il y a cependant à Naples des gens de lettres diſtingués dans chaque genre. J'ai déjà parlé de M. le prince de *S. Severo*, en donnant la deſcription de ſon palais; on auroit peine à trouver ailleurs un prince, peut-être même un académicien, plus habile dans la phyſique & dans les arts.

M. MAZOCCHI, chanoine de Naples, un des plus ſavans hommes de l'Italie, eſt malheureuſement un des plus âgés, car il a plus de 90 ans. Perſonne ne s'eſt acquis une plus grande réputation que lui dans les langues orientales & dans les antiquités ſacrées & profanes; ſon ouvrage intitulé *Spicilegium Biblicum*, qui a paru en 1762 & 1766, contient les plus ſavantes diſſertations ſur l'Ecriture-Sainte, & il eſt trop peu connu parmi nos théologiens. J'ai vu avec ſatisfaction ce reſpectable vieillard parler des ſciences & des ſavans qu'il a connus, s'intéreſſer encore aux nouvelles littéraires, montrer plus de vivacité & de mémoire qu'on n'en peut eſpérer dans un corps affoibli par un âge ſi avancé.

Le P. DE LA TORRE eſt dans un autre genre l'un des ſavans qui font le plus d'hon-

neur actuellement à la ville de Naples. Il eſt de l'ordre des ſomaſques; ſon ſavoir en mathématiques, en phyſique, en hiſtoire naturelle & dans toutes les parties de la philoſophie & des arts, eſt connu dans toute l'Europe : c'eſt lui qui ſoutient le plus à Naples le goût de la phyſique & de l'obſervation ; ſon hiſtoire du Véſuve eſt pleine d'érudition & de ſagacité; on y voit une foule d'obſervations jointes à la meilleure phyſique: il étoit fort occupé en 1765 à faire des lunettes d'approche, qui par la combinaiſon de différentes lentilles planes d'un côté & convexes de l'autre, produiſoient un meilleur effet que les lunettes ordinaires ; il a fait venir auſſi de Londres à grands frais du *flint graſſ*, ou cryſtal d'Angleterre, pour faire de ces lunettes achromatiques, dont on voit depuis quelques années des effets ſi ſinguliers.

Le P. de la Torre fait auſſi d'excellens microſcopes, avec de petites gouttes de verre d'un foyer très-court, fondues au feu de lampe ſur du tripoli fin calciné: il a donné les détails de ſa méthode dans le premier volume du recueil d'obſervations microſcopiques ; les derniers objets dont il s'eſt occupé, & qu'il m'a fait voir, ſont les yeux des mouches compoſés chacun de 3 à 4 mille poliedres, qui ſont chacun entourés d'un triple vaiſſeau ſanguin. Les organes de la génération des mouches : la femelle introduit dans le mâle qui la ſerre avec trois muſcles, &

qui introduit à ſon tour. Les organes ſécrétoires par leſquels une mouche répand cette gomme, qui lui ſert à s'attacher & à dormir contre la glace de miroir la plus polie. C'eſt avec de petits globules de verre qui groſſiſſent 2 mille fois le diametre d'un objet, que le P. de la Torre eſt parvenu à conſidérer ces corpuſcules, & à les ſuivre dans leurs derniers détails (*a*).

M. le duc *de Noia*, de l'illuſtre maiſon Caraffa, eſt connu par un mémoire fort curieux ſur la tourmaline, pierre ſinguliere, qui devient électrique lorſqu'on la chauffe, ſemblable à la pierre de Ceylan, dont il eſt parlé dans les mémoires de l'académie pour 1717. M. le duc de Noia a fait lever un plan de Naples & de ſes environs, en 35 feuilles, que j'ai vu en manuſcrit. Il a auſſi un cabinet de médailles & d'autres curioſités dans ſon palais.

M. SERRAO, célébre médecin, a donné auſſi ſur le Véſuve un ouvrage très-eſtimé, mais dans lequel il s'eſt borné principalement à l'éruption de 1737. Nous avons encore de lui un ouvrage ſur la tarantule, dont je parlerai ci-après.

M. *Sarcone* vient de donner ſur l'épidémie

(*a*) L'auteur ſe connoît fort peu en ſçavans: Naples eſt la ville d'Italie où les ſavans ſont en plus grand nombre; & le P. de la Torre n'eſt dans le fond qu'un vrai charlatan.

de 1764, un ouvrage dont j'ai oui dire beaucoup de bien, il a pour titre: *Istoria ragionata de' mali osservati in Napoli, nell' intero corso dell' anno 1764, scritta da Michele Sarcone, medico, direttore dell' ospidale del regimento Suizzero di Jauch*, 2. vol. in-8°.

M. *Cyrillo*, professeur de botanique, est occupé avec le P. de la Torre d'expériences intéressantes; il dessine très bien, & c'est un des physiciens les plus distingués de Naples.

M. *Fasano* a donné en 1765 une rélation de la maladie épidémique de 1764: *Della febre epidemica sofferta in Napoli l'anno* 1764, *di Tommaso Fasano, in Napoli* 1765, in-8°. 465 pages.

On ne peut parler de physique & de mathématique sans citer avec éloge Mlle. *Maria-Angela* ARDINGHELLI, qui dès sa premiere jeunesse s'est fait connoître par les talens les plus marqués & par les connoissances les plus rares. Issue d'une famille noble & distinguée, ornée de toutes les graces de son sexe, elle y joint une modestie simple & aisée, qui l'embellit aux yeux de ceux qui la voient. Elle est connue dans la république des lettres par les traductions italiennes qu'elle a données des ouvrages anglois de M. Hales, le plus grand physicien de l'Angleterre; mais sa modestie l'a empêché de donner au public des choses qui n'appartenoient qu'à elle: elle eût écrit d'ailleurs bien davantage, si un cœur aussi estimable que son esprit, ne l'eût obligée de se livrer aux soins qu'exige une

mere déjà âgée, & de la ſoulager dans les affaires domeſtiques de ſa famille. Quoi qu'il en ſoit, Mlle. Ardinghelli eſt à la tête des femmes illuſtres qui ſont en Italie la gloire de ſon ſexe. C'eſt auſſi à elle que M. l'abbé Nollet a adreſſé une partie de ſes lettres ſur l'électricité.

La princeſſe *de Colombrano* eſt une autre dame auſſi diſtinguée par ſon ſavoir que par ſa naiſſance, très-verſée dans la phyſique, & qui eſt en correſpondance avec beaucoup de ſavans en Europe.

M. *Sabatelli*, habile aſtronome, dont on peut voir des obſervations intéreſſantes dans les mémoires de l'académie pour 1760.

M. Nicolas *di Martino*, maître de mathématiques du roi de Naples, a donné au public pluſieurs ouvrages de ſciences.

M. Pierre *di Martino*, ſon frere, s'eſt fait connoître également par des livres de même genre.

M. *Palmieri* a donné en 1761 un ouvrage eſtimé ſur l'art de la guerre, en 2 volumes in-4°. *Rifleſſioni critiche ſull' arte della guerra, di Giuſeppe Palmieri, tenente Colonello negli eſerciti del re, e ſergente maggiore del reggimento di Calabria ultra.*

M. Antoine *Genoveſi* eſt un auteur très-conſidéré à Naples; il a fait un cours de logique & de métaphyſique, des ouvrages ſur le commerce, ſur les grains & autres objets utiles.

M. le marquis *Galliani* (*Berardo*) a donné une traduction de Vitruve, avec des notes très-eſtimées; il eſt frere de monſieur l'abbé

Ferdinand Galliani, ſecretaire d'ambaſſade à la cour de France, qui fait les délices des meilleures ſociétés de Paris par la vivacité de ſon eſprit, la variété de ſes connoiſſances, & les faillies de la critique la plus agréable ; il eſt l'ami de cœur de M. le marquis Tanucci ; on ne peut faire un plus grand éloge de lui.

M. Paſquale *Carcani* eſt le principal rédacteur des antiquités d'Herculanum que l'on publie actuellement ; il eſt employé auſſi dans les bureaux de M. le marquis Tanucci, ce qui l'empêche de s'occuper d'érudition autant qu'il le feroit s'il étoit libre ; mais on peut juger de ſon ſavoir par les notes ſavantes dont il a enrichi les derniers volumes de cette grande collection.

Le P. Gennaro Sanchès *de Luna*, jéſuite, a écrit ſur l'érudition grecque.

Le P. *Negri*, barnabite, eſt connu par ſes commentaires ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique de Tornielli.

M. Damian *Romano* eſt un juriſconſulte diſtingué par ſes écrits.

M. *Cyrillo* eſt auſſi un très-grand juriſconſulte, qui de plus eſt très-verſé dans les langues : il a fait des comédies qui ont eu du ſuccès.

Si nous n'avions déjà cité M. le Marquis TANUCCI comme grand miniſtre, nous le placerions ici dans le catalogue des écrivains célébres. On a de lui des diſſertations en matiere d'érudition & de juriſprudence, qui

ont commencé sa réputation dans l'Europe, & qui firent connoître au roi de Naples ses talens pour le gouvernement. Il est peut-être le premier exemple d'un homme de lettres, qui ait passé tout d'un coup de la tranquillité de son cabinet aux embarras de l'administration, sans s'y trouver déplacé, & qui ait montré par une heureuse expérience combien il y a de rapport entre ces deux genres d'occupations.

Il n'y a pas autant de poëtes à Naples qu'il sembleroit devoir s'en trouver dans la partie la plus animée de toute l'Italie : on y trouve cependant une *improvisatrice*, ou improvisante, qui s'appelle Madalena *Morelli*; & un jeune enfant de onze ans, qui s'appelle Gasparo *Molle*, qui a ce genre de talent à un degré éminent. Le génie des Napolitains est très-porté à l'enthousiasme & à la vivacité poétique, & j'ai vu un nouvel ouvrage du P. Biagio *Caputi*, oratorien, qui l'annonce bien dans le titre comme dans l'exécution : *Estasi e rapimento sopra la Luna, di Archerio Filoseno, poëma, in Napoli*, 1763, in-4°.

Mad. la duchesse de *Vastogirardi* est encore une illustre Napolitaine, dont il y a des poësies imprimées. J'ai vu même publier à Florence un petit ouvrage de sa façon, intitulé : *Avertimenti di Augusta Cat. Piccolomini, duchessa di Vastogirardi, in Firenza*, 1765, in-4°. La maison Piccolomini, dont elle est issue, semble avoir, plus qu'aucune autre en

Italie,

Italie, un eſprit & des talens héréditaires.

La princeſſe d'*Areca*, auſſi aimable que ſpirituelle & enjouée, me fit voir auſſi de fort jolis vers qu'elle avoit faits ſur ſa vie & ſur les infidélités du duc de S. Nicolas, ſur lequel on lui faiſoit quelques plaiſanteries de ſociété.

Parmi les étrangers que leur amour pour les lettres fait remarquer à Naples, on doit citer M. Hamilton, envoyé d'Angleterre, avec qui j'ai fait le voyage du mont Véſuve. Il a une collection précieuſe de vaſes étruſques, les uns en nature, les autres deſſinés au naturel en différens endroits; il y en a qui ſont admirables pour les formes. J'en remarquai un qui portoit des caracteres grecs, ce qui pourroit faire ſoupçonner que beaucoup de ces vaſes ont réellement une origine grecque; & la beauté de leur forme ſemble auſſi l'indiquer; mais il y aura beaucoup de choſes à expliquer en publiant ces figures. On travaille à les faire graver en 4 volumes grand in-folio; les explications ſeront en italien & en anglois, & les planches enluminées.

LES ARTS n'ont pas été plus cultivés par les Napolitains que les ſciences exactes. Les vice-rois n'y ont jamais excité beaucoup d'émulation; il n'y a eu que le génie naturel de cette nation pleine d'eſprit, qui quelquefois s'eſt fait jour au travers des ténébres, & a produit des perſonnages diſtingués.

Le cavalier d'ARPINO, ou le *Josepin*, Joseph-César d'Arpinas, fut le plus ancien des peintres de réputation qui se distinguerent à Naples. Il naquit en 1560 au village d'Arpinas qui est dans la terre de Labour; il fut réduit par sa pauvreté à servir des peintres qui travailloient au Vatican; mais le Pomeranci qui lui reconnut des talens, l'employa dans divers ouvrages à Monte Cavallo & au Capitole, & c'est-là où sont ses plus beaux morceaux. Il vint en France en 1600 avec le cardinal Aldobrandin, légat du pape, à l'occasion du mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis : le roi lui fit des présens considérables, & le créa chevalier de S. Michel, c'est pourquoi il est connu sous le nom du cavalier d'Arpino. Ses principaux ouvrages à Naples sont la sacristie & la coupole des chartreux. Il mourut à Rome en 1640.

L'ESPAGNOLET, Joseph *Ribera*, naquit en Espagne en 1589, mais il se forma en Italie, & travailla presque toujours à Naples. Il a été regardé comme le plus habile peintre qu'il y ait eu dans cette ville, & il y mourut en 1556. Il avoit sur-tout étudié la maniere du Caravage, dont le caractere distinctif est la force, & qui surpassoit en cela tous les peintres; il aimoit les sujets terribles, comme ceux de Tantale, d'Ixion, de Prométhée, les martyres de S. Barthélemi, de S. Etienne, de S. Laurent, &c. & il y a mis une fierté & une vérité qui étonnent : il persécuta le Dominiquin d'une maniere atro-

ce, & ſut, pour ainſi dire, la cauſe de ſa mort, comme je l'ai déjà remarqué.

LUCA GIORDANO, que nous appellons Jordans, naquit à Naples en 1632. Les ouvrages de l'Eſpagnolet furent ſes premiers modeles, mais il parcourut enſuite toute l'Italie, pour ſe former d'après les chefs-d'œuvres des plus grands maîtres; il ſavoit imiter leurs différentes manieres de façon à tromper les plus habiles; il avoit d'ailleurs une facilité étonnante; perſonne n'a fait autant d'ouvrages, pas même le Tintoret; auſſi avoit-il le ſurnom de *Fa preſto*. Le roi d'Eſpagne, Charles II, le fit venir à ſa cour en 1692; il peignit l'Eſcurial, la chapelle royale de Madrid, & le ſallon de *Buen-retiro*; lorſqu'il revint à Naples, il fut ſi recherché & ſi employé, qu'il fit la plus grande fortune : la ville eſt remplie de ſes ouvrages. Il mourut en 1705.

IL CALABRESE, le Calabrois, ou *Mattia Preti*, né en 1643 à Taverna dans la Calabre, étudia long-tems d'après le Correge; il fut enſuite diſciple du Lanfranc, peintre de Parme, qui avoit beaucoup travaillé à Naples. Il eſt eſtimé pour la variété, la richeſſe de l'invention & la force du coloris, mais il avoit peu de deſſein & de gracieux. Il mourut à Malte en 1699.

SALVATOR ROSA naquit à Naples en 1615; il travailla ſous l'Eſpagnolet & ſous Lanfranc, & s'acquit une très-grande réputation dans la peinture, la gravure, & mê-

me la poësie: son caractere enjoué & divertissant le faisoit desirer autant que la réputation de ses talens. Il ne travailla pas longtems à Naples; ce fut à Rome où il se distingua le plus, & il y mourut en 1673. Il est sur-tout connu pour grand paysagiste; il a peint aussi des marines & des batailles avec beaucoup de succès.

Paul *de Matteis* & le cavalier *Massimo* sont encore au nombre des grands peintres de Naples: enfin il y a eu François SOLIMENE, mort en 1747 à l'âge de 90 ans. Il avoit été destiné par son pere à suivre le barreau, & il le fit pendant quelque tems, ne s'occupant de peinture que pour son amusement; cependant le talent singulier qu'il avoit pour ce bel art le détermina à s'y consacrer, & il est un de ceux qui ont le plus travaillé à Naples; il avoit de l'imagination, une touche ferme & savante, un coloris frais & vigoureux; il étoit d'ailleurs homme de bonne société, & faisoit très-bien des vers, ainsi que Salvator Rosa son prédécesseur.

Les peintres qui sont actuellement le plus considérés à Naples sont *Francesco de Mura* & *Giuseppe Bonito*.

Les sculpteurs les plus célébres qu'il y ait eu à Naples, ont été Jean *de Nola*, *Auria*, *Santa Croce*, le cavalier *Cosmo Fanzago*, & Laurent *Vaccaro*; celui-ci travailloit au commencement de ce siecle, & nous avons indiqué ses ouvrages en plusieurs endroits de ce livre. Je ne parle pas du Bernin, puisque

c'eſt à Rome qu'il a paſſé preſque toute ſa vie, quoiqu'il fût né à Naples.

Dans l'architecture il y a eu André Vaccaro & Laurent Vaccaro, car ce dernier excella dans l'architecture comme dans la ſculpture, & Dominique Antoine Vaccaro, fils de Laurent.

Les plus habiles architectes de Naples ſont actuellement M. Vanvitelli & M. Fuga.

LOUIS VANVITELLI, premier architecte du roi de Naples doit être regardé comme le premier architecte de l'Italie, & il l'étoit déjà lorſqu'en 1750 il fut appellé par le roi Charles III pour conſtruire le ſuperbe château de Caſerte, dont nous parlerons dans le volume ſuivant. Il avoit alors 50 ans, il étoit architecte de S. Pierre de Rome & de la chambre apoſtolique; il avoit dirigé les dernieres réparations du dôme de S. Pierre, lorſqu'on y mit ces grands cercles de fer qui ont fait l'objet d'une longue conteſtation. Depuis qu'il eſt à Naples il a reſtauré le palais du roi, dont la principale façade alloit s'écrouler; il en a rempli les arcades pour la renforcer, en même tems qu'il la refondoit, & il a fait des niches à la place des vuides pour fortifier la façade ſans nuire à la décoration. C'eſt lui qui dirige la nouvelle égliſe de l'*Annonziada*, remarquable par ſa régularité, & par la ſituation ſinguliere du dôme; il a conſtruit le bâtiment de la cavallerie *quartiere di cavalleria*, qui eſt vers le pont de la Magdelaine, & le grand bâti-

ment de la place appellée *largo dello Spirito Santo* commencé en 1758.

CHAPITRE XIV.

Des mesures, des poids & des monnoies.

Le palme de Naples contient à peu près 9 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes de France. Il se divise en 12 *uncie*; l'uncia en 5 *minuti*.

La canne est de 8 palmes, ainsi elle contient 6 pieds 5 pouces 8 lignes.

Le mille de Naples est composé de mille pas, & le pas est de $7\frac{1}{3}$ palmes, ou de 5 pieds 11 pouces $2\frac{2}{3}$ lignes, du moins dans les environs de Naples, & de Caserte, ainsi le mille de Naples est de 989 toises.

Le *passo* que nous disons être à Naples de $7\frac{1}{3}$ palmes est de 8 palmes à Accerra, Somma, Ottaiano & dans les environs; il est de $7\frac{1}{4}$ à Capoue, de $8\frac{1}{4}$ à Aversa, de $7\frac{2}{3}$ à S. Severino, Rocca, Nocera, de' Pagani, Scafati, Gragnano, la Cava, & Salerno. De 7 seulement à Eboli, à Taranto, à Brindisi, dans l'Apouille, l'Abruze, la Calabre, la Basilicate, le *principato citra* & *principato ultra*. Il est de $7\frac{1}{2}$ à Tiano & Sessa, enfin il n'est que de 6 palmes à Otranto & à Lecce,

ſi ce n'eſt dans quelques endroits de la province de Lecce où il eſt $6\frac{1}{2}$.

Le *moggio* ou l'arpent eſt une ſurface de 30 pas en tout ſens ou de 900 pas quarrés, on s'en ſert pour la meſure du terrein, & cela revient à 887 toiſes quarrées aux environs de Naples où le pas eſt $7\frac{1}{3}$ palmes ; ce *moggio* approche beaucoup de l'arpent de Paris, qui contient 900 toiſes quarrées. On ſeme dans le *moggio* la valeur d'un *tumulo* de grains qui fait à peu près 4 boiſſeaux ; on en ſeme 6 & même juſqu'à 12 aux environs de Paris.

Les meſures de Naples pour les ſolides & les fluides ſont aſſez mal fixées; on prétend que le bénitier de S. Janvier eſt le modele de la meſure des liquides, il a 4 pouces 9 lignes de profondeur & 16 pouces 8 lignes de diametre, mais ſa courbure étant celle d'une voûte ſurbaiſſée, & ſes bords très-arrondis, il m'a paru difficile d'en bien déterminer la capacité.

Le *Campione* qui eſt chargé de marquer les meſures & d'en faire chaque année la reconnoiſſance, n'a qu'un modele de bois très-irrégulier & très-groſſier, il regle les autres meſures ſur celle-là en la rempliſſant de millet & le verſant dans la meſure qu'il veut régler. Il m'a aſſuré que les meſures originales de bronze ſont enterrées à la *Vicaria* au-deſſous du lion de bronze, pour y avoir recours, en cas d'accident.

La jauge, *maſſagonia*, eſt entre les mains de *don Vincenzo Baccio Terracina*, qui demeure à *ponte nuovo*, près de la porte de Capoue, mais je n'ai pu en tirer aucun éclairciſſement qui fût aſſez exact pour donner des réſultats bien précis; je me ſuis donc contenté de meſurer les étalons de Campione, pour connoître la capacité des meſures de Naples.

Le *tumulo* dont on ſe ſert pour meſurer le bled contient 2550 pouces cubes, enſorte qu'il revient à peu près au minot de ſel qui eſt à Paris de 2535 pouces ou à 4 boiſſeaux, qui ſont de 661 pouces à Paris. Il eſt réputé communément à Naples de 3 palmes cubes, cela feroit 2738 pouces, au lieu de 2550 que j'ai trouvé par la meſure immédiate.

Le ſon, *la cruſca*, ſe meſure avec le même *tumulo*, mais on le comprime deux fois avec les mains & l'on fait la meſure comble.

Le ſel ſe meſure auſſi avec le même *tumulo*; cette meſure remplie de ſel peſe 50 *rotola*.

La *botta*, contient environ 534 pintes de Paris, c'eſt un milieu entre pluſieurs meſures différentes que j'ai examinées; la botte ſe diviſe en 12 barils, chacun de $44\frac{1}{2}$ pintes, le baril en 60 caraffes, enſorte qu'une caraffe & demie font à peu près notre pinte de Paris.

La *regia camera* a une meſure particuliere qui eſt plus grande, dans le rapport

de 11 à 10, car 60 caraffes de la chambre en font 66 de l'*oste*, c'eſt-à-dire de l'aubergiſte.

La livre dont on ſe ſert pour peſer à Naples vaut 10 onces, 3½ gros, & 27 grains, ou 6039 grains poids de marc; elle ſe diviſe en 12 onces, dont chacune vaut 503¼ grains, l'once en 30 *trapeſi*; le *trapeſo* en 20 *acina*; cent onces font 3 *rotoli*, ainſi le *rotolo* eſt de 33⅓ onces de Naples ou 29 onces, un demi-gros eſt 35 grains poids de marc.

Le *ſtaro* eſt de 10⅓ *rotoli*. Le *cantaro* eſt de 100 *rotoli*, ce qui fait environ 182 livres, c'eſt-à-dire, preſque deux quintaux de France.

LES MONNOIES les plus ordinaires de Naples ſont les ducats, les carlins, & les grains; dix grains font un carlin, dix carlins font un ducat : cette maniere de compter par fractions décimales eſt fort commode pour les calculs; le grain ſe diviſe encore en 12 *cavalli*; mais le *cavallo* eſt une trop baſſe monnoie pour qu'un étranger en ait beſoin. On donnoit à Naples en 1765, 56 carlins pour un louis, ainſi le ducat valoit 4 livres 6 ſols de France, & le carlin 8 ſols & demi.

Il y a beaucoup d'autres monnoies différentes à Naples auxquelles un étranger a de la peine à s'accoutumer, mais dont il peut ſe paſſer, en comptant toujours par carlins; telles ſont le *quatrino* qui vaut 3 *cavalli*, la

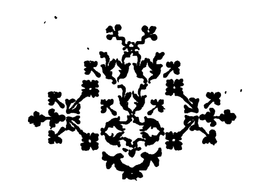
piece de 4 *cavalli*, le *tornese* qui vaut 6 *cavalli*, la pataque, de deux grains, la piece de 9 grains ou de 3 *quatrini*, la *publica* qui vaut 18 *cavalli*; au-dessus du carlin les pieces de 12 & de 13 grains; le *tari* qui vaut 20 grains ou deux carlins, la piece de 24 & de 26 grains, celles de 3, de 4, de 5, & de 6 carlins, celle de 66 grains; la piastre qui vaut 10 carlins, la piece de 12 carlins, enfin celle de 13 carlins & de deux grains.

Les monnoies d'or sont de deux ducats, de 3, 4, 6, 10, 16 & 24 ducats; celle de 3 ducats ou de 30 carlins est fort usitée & s'appelle *uncia d'oro*, once d'or; 4 ducats & demi font la *doppia*, & 26 carlins font un sequin.

L'extraction des différentes marchandises fait que le change est souvent à l'avantage de Naples; on ne donnoit en 1765 que 111 grains pour une piastre de Livourne estimée 5 liv. de France, cela fait 22⅕ grains pour une livre; cependant on devroit donner au moins 23⅕ à raison du prix de nos louis-d'or qui passent pour 56 carlins quand ils sont transportés à Naples; il est vrai qu'il y a des tems ou l'on donne à Naples jusqu'à 25 grains pour une livre de France, c'est lorsque le royaume de Naples doit à la France des retours en argent. Le savant abbé Expilly évalue notre livre à 24 grains (dans son géographe manuel,) & il a raison quant à la valeur de l'or, car le marc d'or fin va-

lant à Paris 740 liv. 9 ſ. 1 d. $\frac{1}{11}$ ſuivant l'ordonnance de 1726, & l'once de Naples peſant 503 grains & deux tiers, il s'en ſuit que l'once de Naples vaut 80 liv. 19 ſ. $\frac{1}{2}$, mais elle vaut dans le commerce à Naples 19 ducats & 4 carlins: ces deux quantités ſont dans le rapport de un à 23 & $\frac{97}{100}$; on trouve 24$\frac{1}{4}$ ſi l'on prend le prix de l'or à la Zecca, qui eſt toujours un peu différent de celui du tarif, comme le prix de l'or chez nos orfevres excede un peu celui de l'ordonnance de 1726.

L'intérêt ordinaire de l'argent prêté à Naples eſt de 4 pour cent comme il eſt actuellement en France; mais les perſonnes qui craignent les procès aiment mieux prêter à 3 pour cent & même à deux, & ne placer que chez des gens extrêmement ſûrs; les jéſuites, par exemple, trouvoient de l'argent à 2 pour cent tant qu'ils en vouloient.



CHAPITRE XV.

Du commerce de Naples, & des consommations.

La France tire du royaume de Naples beaucoup de soie crue ; on en tire aussi quelques ouvrages en soie tout façonnés, des taffetas, des bas de soie tricotés, & sur-tout des mouchoirs de soie, dont l'usage se soutient dans nos provinces méridionales comme beaucoup d'autres usages d'Italie, à cause de la fréquentation & de la proximité.

La France tire encore du royaume de Naples beaucoup d'huile & de bled ; de la laine, du chanvre, de la manne, du jus de réglisse qui se prépare dans la Calabre & dans l'Abruze, du poil & des peaux de lapins, du mairain pour les tonneaux, du marbre, des macaroni ; on assure que Rome tiroit de Naples pour 400 mille livres de macaroni avant les défenses que le pape fut obligé de faire en 1764.

Les essences de Naples, les savons, les fleurs artificielles, les confitures sont encore des choses recherchées des étrangers, on y fait des *diavoloni* ou petits anis, aromatisés avec de l'huile essentielle de cannelle, qui sont stomachiques ou du moins cordiaux, & à ce qu'on prétend un peu aphrodisiaques, ce qui en augmente beaucoup la con-

fommation ; un confiseur nommé Torelli près de S. Paul des théatins, passe pour avoir les meilleurs, & il les vend jusqu'à cinq carlins l'once, c'est-à-dire près de 40 francs la livre de France.

Les raisins secs, appellés quelquefois chez nous raisins de carême que nous tirons de Naples, se font sur-tout dans la Calabre, c'est ce qu'on appelle *pansa*, *zebibo*, *ragin secco*, suivant les lieux ; c'est une espece particuliere de raisins à gros grains, que l'on trempe trois à quatre fois dans une lessive alcaline & bouillante, faite avec des cendres ordinaires, cela suffit sans autre préparation pour les condenser & les conserver ; mais on leur donne par-là une propriété saline qui cause la soif à ceux qui en ont beaucoup mangé. Ces raisins sont une branche de commerce assez considérable dans le royaume de Naples ; car quoiqu'on en fasse dans le reste de l'Italie, & même en Provence, ceux de la Calabre sont meilleurs & moins chers : voilà à peu près les principaux objets de commerce qui méritent d'être cités (*a*) ; tout cela n'est pas assez considérable pour produire de grandes fortunes, aussi je n'ai pas oui citer de millionaires parmi les négocians de

---

(a) *Riflessioni di Nicola Fortunato*, *Giureconsulto* Napolitano, *intorno al commercio antico e moderno del regno di Napoli*, *sue finanze maritime*, &c. in Napoli 1760. in-4°.

Naples : ce ſont les *Ruggieri* qui paſſent pour les plus riches.

La poſte de France arrive à Naples le vendredi ; elle part le ſamedi pour Rome ; c'eſt le jour le plus convenable pour écrire à Paris, où les lettres arrivent le 20e jour, & coûtent 26 ſols de port.

Il y a quelques arts d'induſtrie à Naples ; tel eſt le jaune de Naples, dont nous parlerons ci-après. Le travail des tables incruſtées de pierres dures, qui ne ſe faiſoit autrefois qu'à Florence, eſt actuellement établi à Naples, où l'on fait de très-beaux ouvrages dans ce genre, mais en petit nombre.

On y monte les diamans aſſez proprement, mais on aime aſſez à faire venir les deſſins de Rome.

Une des choſes particulieres que l'on remarque à Naples eſt le *luſtrica*, ou ciment, dont les terraſſes & le deſſus des maiſons ſont couverts. Il eſt formé avec de la chaux & de la pouzzolane, qui ſont détrempées, broyées & battues à différentes repriſes. Ce travail eſt fort long quand on le veut bien faire, mais il eſt très-rare qu'il le ſoit aſſez bien pour n'être pas ſujet aux lézardes, ou aux crevaſſes. La chaux qu'on y emploie ne coûte que 25 carlins la voiture de 10 cantara, ou douze ſols le quintal, quand on l'achete en détail ; le *peſo* qui eſt de 40 *rotola*, coûte 15 grains, y compris les droits qui ſont de 5 grains, ce qui fait 18 ſols le

quintal. La chaux douce qui ſert pour les enduits, ne coûte que 14 grains le *peſo*.

Dans le genre des arts utiles on peut voir encore à Naples une machine curieuſe pour monter les fardeaux, une pour raper le tabac, une pour faire aller pluſieurs pilons en même tems, & une à Caſerte pour mettre en place les colonnes avec aiſance.

Le prix des denrées eſt moindre à Naples qu'à Paris & à Londres, parce qu'il y a plus de frugalité, moins de commerce & moins d'argent. Quoique le bled fût cher en 1765, il ne coûtoit pas 15 carlins le tumulo, ce qui fait 20 liv. le ſetier de Paris. Le *palata* de pain qui coûte 4 grains, doit peſer 28 onces, ce qui revient à 2 ſ. 3 d. la livre; le vin ordinaire à 12 carlins le baril, fait 2 ſ. 4 d. la pinte de Paris; il y en a même à la moitié de ce prix-là; le *lacrima fine*, c'eſt-à-dire, le vin d'ordinaire qui eſt le plus eſtimé, eſt d'un ſequin le baril, ce qui revient à 72 liv. le muid de Paris, ou 5 ſols la bouteille: la viande coûte 9 grains le rotolo, ce qui revient à 4 ſ. 3 d. la livre; le veau coûte 5 ſ. 8 d. il y a du veau plus délicat & plus recherché, *vitella mongana*, qui vaut près de 12 ſols, mais auſſi les veaux de *Sorrento* ſont la viande la plus eſtimée de l'Italie, on leur donne pluſieurs vaches, on les nourrit avec un ſoin particulier, & l'on parvient à leur donner un goût exquis & une extrême blancheur.

Le ſel qui eſt au nombre des choſes né-

ceſſaires à la vie, ne coûte que 2 ducats & 57 grains le tumulo, ou les 50 rotola, ce qui ne revient qu'à 2 ſols 4 den. & demi la livre; les macaroni également néceſſaires au peuple Napolitain, reviennent à 3 ſols 4 den. la livre; le jambon à 6 ſols 7 deniers; le charbon à 48 ſols le quintal; de ſorte qu'un artiſan, ſa femme & 4 enfans vivent honnêtement ſans dépenſer plus de 4 ducats, ou 17 livres par mois pour leur ménage.

Les cabriolets que l'on prend ſur la place, *caleſſe*, ne coûtent que 4 liv. 6 ſols par jour, & les carroſſes de remiſe 6 liv. 8 ſols, (ou 15 carlins) y compris la *mancia* du cocher: une felouque avec 6 rameurs coûte 20 carlins, ou 8 liv. 12 ſols & elle ſuffit pour une nombreuſe compagnie.

Je terminerai ces détails ſur le commerce de Naples par un état des conſommations annuelles de la ville, qui donnera une idée de ſa grandeur: il eſt tiré du produit des entrées que paient toutes les denrées, (on ne parle pas des franchiſes des communautés & de différens particuliers) le tout réduit en meſure de Paris, auquel j'ai joint la valeur en meſure du pays. Il ſe conſomme à Naples,

389280	fetiers de bled ou de farine, ou 1212206 *tumuli.*
88093	fetiers d'orge ou d'avoine 274277 *tumuli.*
75292	quintaux d'huile 400000 *ftara.*
45542	quintaux de fromage 25000 *cantara.*
72866	quintaux de poiffon 40000 *cantara.*
45542	quintaux de viandes falées 25000 *cantara.*
43720	quintaux de neige ou de glace 24000 *cantara.*
165620	muids de vin 90000 *bottes.*
60354	minots de fel 60000 *tumuli.*
21800	bœufs ou vaches.
160000	moutons ou agneaux.
55000	cochons.
82000	chevreaux.
16000000	poules, poulets ou pigeons.
20000000	œufs.
300000	melons d'eau.

Les droits d'entrées fur lefquels ce dénombrement a été fait, font d'un ducat pour une botte de vin, ou 46 fols pour un muid de Paris; on paie auffi un grain & demi pour un rotolo de viande, ou 8 deniers & demi par livre, poids de France, la même chofe pour le fromage; un grain pour un

rotolo de cochon, ou 5 deniers 3 quarts par livre.

Les melons d'eau que l'on porte sur sa tête, ou sur ses épaules, ne paient rien, non plus que la volaille.

Au nombre des agrémens que procure la position de Naples, on doit compter celui de la pêche qui est des plus abondantes, & qui fait vivre une quantité prodigieuse de peuple. On a reproché au président de Montesquieu d'avoir dit que la populace de Naples vivoit de poisson sec que la mer laisse sur ses bords; c'étoit une exagération sans doute, mais le fait est qu'il y en a beaucoup qui vivent de la pêche qui y est très-abondante & très-facile.

Les poissons les plus estimés & les plus délicats sont appellés *sturione*, *triglia*, *sfoglia*, (solle) *spigola dentale*, *pesce spada*, *calamaretti*, *cernia*, &c. c'est-là ce qu'on appelle *pesce nobile*, qui cependant est à très-bon compte; on l'a souvent à 14 ou 15 sols la livre.

Les coquillages, *frutti di mare*, y sont aussi très-bons, sur-tout ceux qu'on nomme *ostrichi*, *ancini*, (oursins) *spere*, *spannoli*.

C'est à Naples & à Gênes que se font principalement les pâtes que l'on mange dans le reste de l'Italie. On les fait avec une sorte de bled, ou *saragolla*, dont le grain est dur, qui fait un pain rougeâtre, glutineux. On le tire de Termini en Sicile & du Levant, comme de Livadie, &c. Il dégénere & il

s'abatardit avec le tems, quand on le seme aux environs de Rome. Il rompt sous la dent, il a peu de farine & de substance blanche; on le mout de différentes grosseurs, & l'on distingue cinq qualités différentes dans la mouture: 1°. la fleur; 2°. la farine; 3°. la petite semoule, *semolella* ou *rarita*; 4°. la semoule, *semola*; 5°. le son, *vrenna*, ou *semolone*. On passe cette espece de farine par des tamis de différentes grosseurs; les *vermiceli* sont de cinq passées, les *fidelini* de six passées, & ainsi des autres. Les pâtes fines se font avec la troisieme farine appellée *semolella*; on la pétrit avec peu d'eau, sans aucun levain, parce que la pâte s'aigriroit trop facilement; pour la pétrir, ou la brier, on se sert d'une brie, c'est-à-dire, d'une barre, ou espece de timon, de 10 ou 12 pieds de long, dont une extrêmité tient à charniere dans la muraille, & qui a une partie tranchante, sous laquelle on place la pâte, tandis que deux ou trois hommes la font mouvoir en sautant avec force sur l'autre extrêmité de la barre: on travaille ainsi la pâte pendant un quart-d'heure, quelquefois pendant une heure, suivant qu'on a besoin d'une pâte plus ou moins déliée.

On met ensuite cette pâte sous la presse appellée *torno*, *torcio*, qui a une grosse vis, ordinairement verticale, quelquefois horisontale, que trois à quatre hommes font tourner avec un grand levier, comme dans cer-

tains pressoirs à vin. Il y a sous la vis un cylindre de bois creux, qu'on remplit de pâte; au fond du cylindre est une plaque, ou forme de cuivre appellée *trafila*, d'environ 10 pouces de diametre, percée d'une multitude de trous, qui décident de la grosseur & de la figure des pâtes.

On distingue plus de 30 sortes de pâtes; *fedelini*, *vermiceli*, *sementelle*, *punte d'Aghi*, *stellucce*, *stellette*, *occhi di pernici*, *acini di pepe*; ce sont-là les pâtes les plus fines; *macaroni*, *trenete*, *lazagnette*, *pater noster*, *ricci di foretana*; celles-ci sont les plus grossieres.

Il y a des formes dont les trous ont une pointe au milieu, & cela produit des cordons forés en maniere de tube, comme sont les macaroni ordinaires. La forme qui sert pour les étoilettes, a un couteau qui tourne autour du centre, & qui coupe les étoiles à mesure que la pâte paroît au travers des trous de la forme (*a*).

Lorsqu'on fait des pâtes longues qu'on ne coupe point, on place un enfant avec un éventail pour empêcher les cordons de se coller ensemble.

C'est à la *Torre de l'Annonziada* à 4 lieues de Naples, que sont les ouvriers en pâtes

(*a*) V. l'art du vermicelier donné par M. Malouin en 1767 & le mémoire du D. Beccari dans les volumes de Bologne, sur la farine propre aux macaroni.

fines, du moins pour la plupart, car les *macaronarii* de Naples qui font les pâtes ordinaires, ont droit de les empêcher de travailler en ville.

Les pâtes fines coûtent à Naples huit grains le rotolo, ou 3 f. 9 d. la livre.

Les macaroni font la nourriture ordinaire du peuple, il leur eft prefque impoffible de s'en paffer. Policinello, devenu roi, à qui l'on ne donnoit pas de macaroni, parce que c'étoit un aliment trop commun, difoit en langage Napolitain, *mo mo me fprincepo*, dans le moment je laiffe la royauté.



CHAPITRE XVI.

Sur le jaune de Naples & sur la fixation du pastel.

Le jaune de Naples, ou *giallolino*, est une couleur fort usitée parmi les peintres ; on l'emploie dans la miniature, & elle donne une couleur de citron plus solide que les orpins & le massicot ; mais sa cherté fait qu'on l'épargne dans les grands ouvrages. Les physiciens ont été jusqu'ici très-partagés sur la nature de cette couleur, dont on fait à Naples un grand secret. Suivant M. Pomet, c'étoit un soufre recuit ; suivant l'Encyclopédie, au mot *fresque*, c'étoit une crasse des mines de soufre. M. Montamy crut que c'étoit un ocre martial calciné par le Vésuve. M. Pot l'a regardé comme une production de l'art. M. Fougeroux, de l'académie royale des sciences, ayant fait des recherches à ce sujet, est parvenu à reconnoître que le plomb en étoit le principal ingrédient. Voici en effet la méthode usitée à Naples pour cette préparation, & que M. le prince de S. Severo m'a fait l'honneur de me communiquer.

On prend du plomb bien calciné & passé au tamis, avec un tiers de son poids d'antimoine pilé & tamisé : on mèle exactement ces deux matieres, & on les passe de nou-

veau par le tamis de soie : on prend ensuite de grandes assiettes plates de terre cuite non vernissées ; on les couvre d'un papier blanc, où l'on étend la poudre sur une épaisseur d'environ deux pouces : on place ces assiettes dans un fourneau à fayance, mais seulement à la partie supérieure du fourneau, pour qu'elles ne reçoivent pas un feu trop violent, la réflexion de la flamme, ou le réverbere leur suffit : on retire ces matieres en même tems que la fayance ; on y trouve alors une substance dure & jaune, que l'on broie sur le porphyre avec de l'eau, & que l'on fait ensuite sécher pour s'en servir au besoin ; c'est ce qu'on appelle *jaune de Naples*.

LA PEINTURE en pastel a tant de moëlleux & tout à la fois si peu de consistance, qu'on a souvent désiré de pouvoir en fixer les couleurs. On sait que les crayons, ou pastels qu'on y emploie, ne laissent sur le papier qu'une poudre fine, qui s'y attache sans le secours d'aucune humidité ni d'aucun gluten ; cette espece de poussiere n'y est étendue & appliquée que par le seul frottement du doigt, & il suffiroit d'y passer la main pour la faire tomber : la glace même qu'on y met pour défendre cette peinture, n'en assure pas la solidité ; un coup, une secousse, un ébranlement fait tomber la fleur du pastel, & emporte la fraîcheur du coloris malgré la glace. D'ailleurs la difficulté de trouver des glaces d'une certaine gran-

deur, reſtreint à des bornes étroites la peinture en paſtel.

Ces conſidérations ont fait tenter divers moyens pour fixer le paſtel, c'eſt-à-dire, pour frapper cette pouſſiere de crayons, & la faire adhérer ſur le fond du tableau, & M. Loriot, célébre méchanicien de Paris, y eſt parvenu avec ſuccès, mais ſa méthode n'eſt point connue du public. Cette opération eſt difficile; on ne peut paſſer ſur le tableau aucune eſpece de pinceau trempé dans une liqueur propre à en fixer la volatilité, parce qu'il emporteroit la couleur: on ne peut pas plonger le papier dans la liqueur, comme on le fait pour fixer les deſſins au crayon, il en réſulteroit deux défauts eſſentiels; les couleurs qui ne peuvent ſouffrir l'humidité, telles que le jaune de Naples, l'orpiment, la lacque, le noir de fumée, ſeroient détachées par le contact de l'eau, & ſe répandroient à ſa ſurface; les clairs qui ſont comme l'ame du tableau, & qui relevent la vivacité des couleurs, ſeroient ternis par l'humidité, & prendroient une teinte obſcure comme dans les vieux tableaux à l'huile.

On tenteroit inutilement d'expoſer le tableau ſur la vapeur d'une liqueur échauffée, pour fixer le paſtel par la chaleur & l'humidité; car les parties glutineuſes n'étant pas les plus volatiles, ne s'élevent point aſſez dans cette vapeur pour produire la fixation.

Après avoir éprouvé toutes ces difficultés, M. le prince de San Severo examina s'il feroit possible de fixer ces couleurs en humectant le papier par derriere seulement, mais il se présentoit encore ici de nouvelles difficultés; une eau gommeuse, propre à fixer les pastels, étendue avec un pinceau derriere le tableau, humecte fort bien certaines couleurs, mais la lacque, le jaune de Naples, & quelques autres, restent toujours seches & ne se fixent point. Une matiere huileuse, quelque transparente & quelque spiritueuse qu'elle soit, ternit les couleurs, & leur ôte leur plus bel agrément. L'huile de térébenthine, quoiqu'elle soit claire comme de l'eau, a le même inconvénient; d'ailleurs elle s'évapore dans l'espace de deux ou trois jours; les couleurs alors ne restent pas bien fixées, & se levent avec le doigt. La gomme copal, la gomme élemi, le sandarach, le mastic, le karabé, & généralement tous les vernis à l'esprit-de-vin & les résines obscurcissent les couleurs, & rendent le papier transparent, nébuleux & comme semé de taches.

La colle de poisson est la seule matiere que le prince de S. Severo ait trouvé propre à cet usage: voici son procédé. Il prend 3 onces de la belle colle de poisson, que les Italiens appellent *colla a pallone*, il la coupe en écailles minces, & la met infuser pendant 24 heures dans dix onces de vinaigre distillé; il met là-dessus 48 onces d'eau chau-

de bien claire, & il remue ce mêlange avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que la colle ſoit preſque entiérement diſſoute. Ce mêlange étant verſé dans un vaſe de verre que l'on enfonce dans le ſable à deux ou trois doigts de profondeur, on met la poële qui renferme le ſable ſur un fourneau à feu de charbon, mais on le ménage de façon que la liqueur ne bouille jamais, & qu'on puiſſe même toujours y tenir le doigt; on la remue ſouvent avec la ſpatule, juſqu'à ce que la diſſolution ſoit entiere; après quoi on laiſſe refroidir la matiere, & on la paſſe par le filtre de papier gris ſur un entonnoir de verre, en obſervant de changer le papier quand la liqueur a trop de peine à paſſer.

S'il arrive qu'on n'ait pas mis aſſez d'eau, que la colle ſoit d'une qualité plus glutineuſe, qu'elle ait de la peine à paſſer, & qu'elle ſe coagule ſur le papier, on y ajoute un peu d'eau chaude, on fait diſſoudre la matiere avec la ſpatule de bois, & on la filtre. L'expérience fait juger de la quantité d'eau néceſſaire pour cette opération. Quand la liqueur eſt filtrée, on la verſe dans une grande bouteille, en mettant alternativement un verre de la diſſolution & un verre d'eſprit-de-vin bien rectifié, pour qu'il y ait un égal volume plutôt qu'un poids égal des deux liqueurs; la bouteille étant bouchée, on la ſecoue pendant un demi quart-d'heure, pour que les liqueurs ſoient bien mêlées, &

l'on a tout ce qui est nécessaire pour la fixation du pastel.

Le tableau qu'on veut fixer, étant placé horisontalement, la peinture en-dessous, bien tendu par deux personnes, on trempe un pinceau doux & large dans la composition décrite ci-dessus ; il faut que le pinceau soit de l'espece de ceux qu'on emploie pour la miniature, mais qu'il ait au moins un pouce de diametre ; on le passe sur le revers du papier jusqu'à ce que la liqueur pénetre bien du côté de la peinture, & que l'on voie toutes les couleurs humectées & luisantes comme si l'on y avoit passé le vernis ; la premiere couche pénetre promptement à cause de la sécheresse du papier & des couleurs absorbantes : on donne une seconde couche plus légere ; il faut avoir soin de donner ces couches bien également, & de maniere qu'il ne s'y fasse aucune tache, après quoi l'on étend le papier sur une table bien unie, la peinture en-dehors & le revers sur la table, pour l'y laisser sécher à l'ombre, & peu à peu ; il suffit de quatre heures en été, & l'on a un tableau fixé, sec, sans aucune altération, & sans aucun pli ; quelquefois il y a des couleurs qui ne se fixent pas assez par cette premiere opération ; & l'on est obligé de donner une nouvelle couche de la même façon que la précédente.

Il est utile que le peintre repasse ensuite les couleurs avec le doigt l'une après l'autre,

chacune dans ſon ſens, de la même façon que s'il peignoit le tableau; ce qu'on peut faire en trois ou quatre minutes de tems, pour ôter cette pouſſiere fine qui étant détachée du fond, pourroit n'être pas adhérente & fixée.

Cette maniere de fixer le paſtel eſt ſimple, facile & ſûre, l'altération qu'elle cauſe dans les couleurs eſt inſenſible, & ſa ſolidité eſt telle, que l'on peut nettoyer le tableau ſans gâter la couleur; cette colle donne de la force au papier, de maniere qu'on peut l'attacher à la muraille, & le coller ſur toile encore plus facilement que le papier ordinaire; le vinaigre diſtillé contribue à chaſſer les mites qui gâtent ſouvent les paſtels.

On peut auſſi coller le papier ſur une toile avant que de le peindre, pourvu qu'elle ſoit claire, & qu'on ſe ſerve de colle d'amidon; on fixera le paſtel de la même maniere, en employant ſeulement un pinceau qui ſoit un peu plus dur, & en appuyant un peu plus fort, pour que la liqueur pénetre de l'autre côté; il faudra plus de tems pour le ſécher, mais l'effet ſera le même pour la fixation du paſtel.

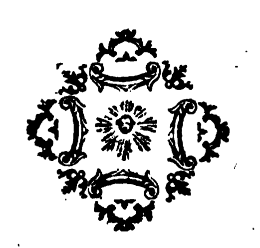
J'ignore ſi c'eſt une méthode ſemblable que M. Loriot a employée à Paris, mais ſa fixation du paſtel a ſi bien réuſſi, qu'elle lui a mérité une penſion du roi, & je n'aurois rien à dire ſur cette matiere, ſi cet

ingénieux artiſte ne s'étoit réſervé le ſecret de ſa méthode.

Lorſque M. Loriot voulut faire voir à l'académie de peinture combien il ménageoit les couleurs dans la fixation du paſtel, il préſenta un tableau qu'il avoit diviſé en quatre; deux parties en échiquier, ou en diagonale, étoient fixées, & les deux autres ne l'étoient point; cependant on n'y appercevoit aucune différence pour le ton de couleur, ni pour la fraîcheur du tableau. L'on crut de bonne foi qu'il y avoit une partie à laquelle M. Loriot n'avoit point touché, mais c'eſt une choſe certaine que toute liqueur, quelque tranſparente qu'elle ſoit, produit une petite teinte ſur le paſtel, principalement dans la lacque, & dans les couleurs obſcures, aſſez légere, il eſt vrai, pour ne faire aucun tort au tableau, mais telle cependant qu'on ne pourroit pas confondre la partie fixée avec une partie qui n'auroit point été mouillée; il y avoit donc ſans doute un tour de main, & l'on s'en feroit aſſuré en donnant à M. Loriot la moitié d'un tableau à fixer, en réſervant l'autre moitié pour en faire enſuite la comparaiſon après la fixation. Il eſt probable qu'il paſſa dans les endroits qu'il vouloit réſerver, une liqueur propre à pénétrer auſſi-bien que la colle, mais non pas à fixer le paſtel: on peut ſe ſervir, par exemple, d'un mêlange compoſé moitié d'eau, moitié d'eſprit-de-vin, parce que l'eau ſeule ne pénétreroit pas cer-

taines couleurs qui sont immiscibles à l'eau, comme on l'a vu plus haut. En frottant avec le pinceau trempé dans cette liqueur les parties qu'on ne veut pas fixer, elles prennent la même teinte que celles qu'on a fixées avec la colle préparée, dont on a vu la composition, & il est impossible d'en faire la différence.

M. le prince de San Severo a aussi une méthode pour peindre en pastel sur de la toile de Hollande, méthode plus solide, plus commode que celle de peindre sur le papier, & qui donne plus d'éclat aux couleurs.



CHAPITRE XVII.

Du travail des cordes à boyaux, & des tanneries.

LA fabrication des cordes de violon est une chose qui est presque réservée à l'Italie ; Naples & Rome en fournissent toute l'Europe, & il y a toujours beaucoup de mystere dans ces branches exclusives de commerce. On peut voir dans l'Encyclopédie à l'article *boyaudier*, que ceux même de Paris, qui sont au nombre de huit, & qui travaillent au fauxbourg S. Martin près de Montfaucon, font un grand secret de leurs procédés, quoiqu'ils fassent plus de cordes pour les horloges & les raquettes, ou bien pour battre & voguer la capade ou l'étoffe des chapeliers, que pour les instrumens de musique. Il s'en fabrique quelques-unes à Toulouse, à Lyon, à Marseille, mais toujours avec beaucoup de secret. Cela m'a fait desirer de connoître la fabrication de Naples qui est la plus estimée. M. Angelo Angelucci, près de la fontaine des serpens, a bien voulu se prêter à ma curiosité ; c'est de tous celui qui en fait le plus grand commerce, car il emploie plus de cent ouvriers dans les différens endroits du royaume, où l'on peut avoir facilement la matiere premiere.

C'est avec les boyaux des agneaux de sept à huit mois, que l'on fait les meilleures cordes de violon ; il ne faut pas que les agneaux passent un an ; ceux des mois d'août & de septembre sont les meilleurs, non-seulement parce qu'ils ont alors sept à huit mois, qui est l'âge le plus convenable, mais parce que la saison la plus chaude est aussi la meilleure ; le boyau s'étend mieux, il est plus lisse, plus sec & plus sonore.

Il n'est pas surprenant qu'en France on soit moins porté à ce travail ; on tue peu d'agneaux de si bonne heure ; on les réserve pour le commerce de la laine, & on les laisse grandir, au lieu qu'en Italie on en tue un nombre prodigieux avant un an. Les boyaux de veaux sont trop gros, ils n'ont pas la même délicatesse & la même harmonie ; les boyaux de mouton sont dans le même cas, ils ne peuvent servir que pour les grosses cordes.

M. Angelucci emploie quatre personnes à Naples, qui vont deux fois le jour dans les quatre coins de la ville chez les *capretari*, especes de bouchers qui vendent les chevreaux & les agneaux ; on ramasse les boyaux, on les paye 5 grains, ou 4 s. 3 d. & demi chacun ; mais comme ils se rompent souvent, il y en a beaucoup de perdus.

On sépare ces boyaux en neuf sortes différentes, suivant leur qualité, leur épaisseur, ou leur force qui les rend propres à différentes especes de cordes ; ils ont alors environ 50 pieds de long. On coupe la partie

la

la plus grosse pour des cordes communes, parce qu'elle ne devient pas aussi lisse que le reste du boyau.

On met tremper ces boyaux dans de l'eau fraîche pendant 24 heures, on les nettoie ensuite avec un morceau de canne de jonc, pour en ôter les excrémens, la graisse & les membranes inutiles.

On les met dans une eau alkaline, qu'on appelle dans ces atteliers *forte*. Pour composer cette eau on met sur environ 200 pintes d'eau 20 livres de lie-de-vin brûlée, cela fait l'eau la plus forte; la plus foible, par laquelle on commence, doit être étendue dans quatre fois plus d'eau, ou à raison de quatre livres de matiere alkaline pour 200 pintes d'eau; la premiere eau est si foible qu'à peine y apperçoit-on le goût de l'alkali en la mettant sur la langue.

On met ensemble dix boyaux dans une terrine pleine de cette premiere eau; on la change quatre fois le jour; à chaque fois on manie les boyaux d'un bout à l'autre, & on les laisse quelques momens à sec. Tous les jours on augmente la force de l'eau, & l'on met les boyaux dans des eaux de plus en plus fortes, en augmentant la dose de l'eau la plus forte qu'on mêle avec la plus foible.

Quand ils ont été dégraissés & attendris pendant huit jours par cette eau alkaline, on les assemble pour les tordre; on ne met que deux boyaux ensemble pour les petites cordes de mandolines, trois pour la premie-

re corde de violon, fept pour la derniere; on en affemble 120 pour les plus groffes cordes des *contro-baffo*; quelquefois on en met jufqu'à 300, mais c'eft pour d'autres ufages auxquels on peut employer également les cordes de boyau, & non pas pour les inftrumens de mufique.

Pour tordre ces boyaux on fait une dixaine de tours avec une roue à manivelle; tout de fuite on les tend fur un chaffis appellé *telaro*, où il y a un grand nombre de chevilles, fur lefquelles on les paffe, & l'on porte le chaffis dans l'étuve.

L'étuve eft une petite chambre de 12 à 15 pieds de long, bien fermée, échaufée modérement, & de maniere à faire fécher les cordes dans l'efpace de 24 heures; on les laiffe d'abord fimplement dans l'étuve, mais enfuite on y met du foufre pour les blanchir: il faut deux livres & demie de foufre pour les 24 heures; on l'allume, il brûle pendant fix heures, mais la vapeur fuffit enfuite; étant arrêtée dans l'intérieur de cette étuve, elle blanchit les cordes à mefure qu'elles fechent.

Quand les cordes fortent de l'étuve, & avant qu'elles foient parfaitement feches, on les tord encore avec la roue; enfuite on les effuie avec des cordes de crin treffées groffiérement, dont on entoure chaque corde à boyau, & que l'on promene du haut en bas, pour nettoyer la corde par le frottement & les inégalités de ce crin.

On les tord encore un peu seulement avec la main, sur-tout celles qui sont grosses, & on les laisse sécher entiérement; cinq à six heures suffisent quand il fait beau. On les coupe alors en les ôtant de dessus le chassis; on leur donne huit palmes ou six pieds & demi de longueur, quelquefois six palmes seulement; on y met un peu d'huile pour les adoucir, & on les plie autour d'un mandrin, ou cylindre de bois, appellé *bussolotto*, pour en faire de petits paquets, qu'on assemble ensuite sous différentes formes, & auxquels on donne différens noms; on les appelle, par exemple, *favetta*, quand l'assemblage des paquets a une forme cylindrique.

Le tems où l'on travaille le plus dans ce métier de *cordaro* ou boyaudier, est depuis Pâques jusqu'à la fin d'octobre, parce que la chaleur est favorable à ce travail; les saisons variables où il y a des successions de froid & de chaud, sont incommodes, parce qu'on est obligé de rendre l'eau plus forte quand il fait plus chaud, pour prévenir la corruption.

Le degré de force de ces eaux est la partie la plus délicate de l'art: pour bien connoître à l'œil & au toucher ce que les boyaux demandent d'un jour à l'autre, il faut la plus grande habitude; on assure même qu'il faut être né dans le métier pour y réussir; la plupart des ouvriers qui y travaillent à Naples, sont de Salé, village de l'Abruzze; le maître les nourrit, & leur donne 21 l. 8. s. par mois.

Domenico Antonio Angelucci, qui étoit le plus célébre *cordaro* de Naples, & qui est mort au mois de janvier 1765, s'étoit associé avec ceux de Rome; mais cette association ne dura pas long-tems: elle occasionna un grand procès qui n'est pas encore terminé, & dans lequel son frere *Felice Angelucci* a fait beaucoup de mémoires rélatifs à cet art, mais il n'a rien publié à ce sujet.

Le prix des cordes de violon pour la France & pour l'Angleterre est plus considérable que pour l'Allemagne; on fait celles-ci plus fines, de moindre qualité & à meilleur marché. Le *mazzo*, composé de 30 cordes à deux fils, ou chanterelles, de six palmes, c'est-à-dire, de *tirata forestiera*, coûte 5 carlins, les autres à proportion.

LES TANNERIES de Naples, (*concerie*) sont si différentes des nôtres, & si peu connues à Paris, qu'il est bien naturel d'en parler, sur-tout pour servir de supplément à la longue description de l'art du tanneur qui a paru en 1764, dans laquelle on a parlé de ce qui se pratiquoit en France & en Angleterre, sans pouvoir parler de l'Italie.

Les tanneries de Naples sont sur la *Strada nuova* près du *Carmine*. Les cuirs de bœufs qu'on y estime le plus, sont ceux qui viennant de Francavilla dans la Pouille; on les achete dix ducats ou 43 livres, quand ils sont beaux & d'une espece à peser 72 livres, après le tannage; on n'en trouve guere en France qui passent 45 à 50 livres, mais aussi

les bœufs d'Italie font-ils beaucoup plus gros que les nôtres.

Après que les cuirs frais ont été lavés & deſſaignés, on les met dans le plein, c'eſt-à-dire, dans la chaux, comme le font encore chez nous beaucoup de tanneurs ; on en met 40 à la fois dans un même plein ; tous les cinq jours on les leve & on les recouche. Au bout d'un mois on les tire du plein, on les pele, on les écharne, on les travaille de riviere.

On les couche enſuite, non pas dans un ſecond plein, mais dans un autre creux plein d'eau avec 8 boiſſeaux de ſon pour 40 cuirs, afin de les faire fermenter ; on les leve tous les matins & on les recouche pendant quatre jours ; les tanneurs de Naples appellent ce confit *aqua d'alume.*

Les foſſes qui ſervent pour la chaux, pour le ſon & pour le tannage, ſont revêtues intérieurement de *laſtrica*, eſpece de ciment, qui eſt le même dont les terraſſes des appartemens ſont couvertes ; nous en avons parlé ci-deſſus.

Après que les cuirs ont été dans la chaux & dans le ſon, on les met dans la foſſe à tanner avec de la feuille de myrte, que l'on ſeme ſur chaque cuir ; & dans les duplicatures de chacun, on met 10, 12, ou 15 quintaux de myrte dans une foſſe de cent cuirs, à proportion de leur grandeur.

Le myrte dont on ſe ſert à Naples pour les tanneries, eſt le myrte à larges feuilles,

myrtus latifolia Romana Caspari Bauhini 408. *Myrtus floribus solitariis, involucro diphylla Linn. specierum* 471. Cette plante est très commune en Italie & en Espagne, ses feuilles ont souvent 2 pouces de long & 9 à 10 lignes de large; on l'appelle *mortella* à Naples, elle y revient à 47 sols le quintal; mais dans les provinces, comme à Gaeta, on l'a souvent pour 33. Il en faut cinq quintaux & demi, c'est-à-dire, pour environ 13 liv. à chaque cuir, pendant tout le tems de sa fabrication, en changeant presque tous les mois la feuille.

Le jour où l'on a couché les cuirs, quatre hommes les remuent à force de bras; le lendemain on les leve, on les coupe, & on les étend dans la fosse avec 200 sceaux d'eau, (chacun d'environ 14 pintes) pour 200 cuirs; quand ils ont bu toute l'eau, on en remet de la nouvelle, on les laisse ainsi pendant un mois; tous les mois on leve l'ancienne feuille, & l'on en met de la nouvelle; cela continue pendant trois ans, excepté la derniere année où la feuille reste six semaines sur les cuirs.

Ce taunage est plus long que celui de France qui ne dure guere plus de deux ans, mais c'est parce que le tan, ou l'écorce de chêne que nous employons en France, a beaucoup plus de force & de vertu astringente que la feuille de myrte dont on se sert à Naples.

Après que le cuir est tanné on le travaille sur un banc avec une étire, c'est-à-dire, un

ser propre à l'étendre & en serrer les fibres; on y met du suif fondu comme dans notre cuir de Hongrie, environ 15 ou 18 livres pour un cuir qui pese 72 livres quand il est sec, mais je crois que ce suif n'y reste pas tout entier.

Le suif coûte à Naples 15 grains le *rotolo*, ce qui revient à 7 sols la livre.

Le cuir ainsi tanné se vend à Naples 94 liv. le quintal, ce qui fait environ 18 s. 9 d. la livre, c'est un peu moins qu'à Paris où il vaut toujours 20 à 25 sols la livre, aussi-bien qu'à Londres.

Les Napolitains conviennent assez que les cuirs de France & d'Angleterre sont meilleurs pour les grosses semelles, pour la *sola*, que ceux de Naples; ils en tirent en effet, mais on ne leur envoie de France que des cuirs de 18 à 20 livres, & d'Angleterre des cuirs de 80 à 33, & les petits cuirs ont plus de nerf que ceux de Naples qui sont beaucoup plus grands; ils en tirent aussi de Rome.

Les Napolitains envoient leurs cuirs à la foire de Salerne qui se tient à la fin de septembre, ou à celle de Gravina, qui se tient au mois d'avril: on n'en permet pas l'entrée dans l'Etat Ecclésiastique.

Les cuirs de buffle se tannent de la même façon que ceux de bœuf; les cuirs de chevaux se tannent aussi à l'usage de ceux qui usent peu & qui veulent faire peu de dépense, on n'y met point de suif; une année suffit

pour les tanner; il y entre du myrte pour 3 livres, ils pesent environ 20 livres quand ils sont tannés, & se vendent 10 à 12 francs la piece.

Pour faire le cuir à œuvre propre aux empeignes, on choisit les veaux de S. Germain près de Naples, les boucs ou les chevres de l'Abruzze & de la Calabre, & l'on prend de petites vaches, *annechie*, pour le cuir de carrosse. On les met en chaux pendant un mois ou environ, & dans le confit de son pendant 6 à 7 jours, quelquefois 3 jours seulement. On les met ensuite dans un coudrement ou espece de pâte, faite avec du myrte pilé, appellé *sommaco*, qu'on tire de Palerme en Sicile & qui coûte 6 livres le quintal. On met 300 cuirs à la fois dans une grande tine avec de l'eau froide, où on les tourne sans interruption pendant 3 jours en changeant le *sommaco* tous les jours.

Pour 300 peaux il faut 180 livres de poudre à chaque jour: on les leve, on les fait sécher, on les corroie, & l'on y met de l'huile d'olive à deux fois, environ 14 ou 15 onces pour une peau de vache.

Les peaux de vaches étant finies pesent environ 20 livres, & celles de veaux 8 à 9 livres; elles se vendent 23 sols la livre; les peaux de chevres pesent $3\frac{1}{2}$ livres, & celles des boucs 5 à 6 livres: on les vend 33 sols la livre; on les travaille sur le che-

valet avec un couteau ſourd, c'eſt-à-dire, qui ne tranche pas, à pluſieurs repriſes différentes, d'abord lorſqu'elles ſortent de la chaux, enſuite lorſqu'elles ont été en confit, & lorſqu'elles ont été coudrées; puis on les met en noir, à peu-près comme on le trouvera expliqué aſſez au long dans l'art du corroyeur qui a paru à Paris en 1767.



CHAPITRE XVIII.

Du climat de Naples; des tarentules; de l'agriculture.

Le climat de Naples est extrêmement chaud, non-seulement par sa position qui n'est qu'à 41 degrés de l'équateur, mais encore à raison des montagnes qui l'environnent, qui concentrent & repercutent la chaleur, & peut-être encore à raison des fourneaux souterrains de la Solfatare & du Vésuve.

L'été y est insupportable pour les François, jusqu'à ce que les pluies qui viennent à la fin de septembre en aient un peu modéré la chaleur; mais aussi l'hiver y est délicieux, on ne s'y chauffe jamais, & si l'on fait des cheminées dans les grandes maisons, depuis quelques années, c'est plutôt une mode qu'un besoin. Il n'y a pas de jour dans l'année où l'on ne voie de petits garçons tout nus, c'est-à-dire, même sans chemise, courir dans les rues de la basse ville, & les petites filles avec une simple chemise.

Malgré cette grande chaleur il pleut à Naples autant & plus qu'à Paris. M. Cirillo y a observé que la quantité d'eau étoit de 29 pouces, par un milieu entre dix années d'observations, & nous n'en trouvons que 19 à Paris; cette quantité de pluie à Naples n'est

cependant pas énorme, puisque j'ai cité ailleurs une observation de 102 pouces de pluie dans les états de Modene, faite en 1716 par Conradi.

La hauteur du barometre, suivant le P. de la Torre, varie depuis 26 pouces 4 lignes jusqu'à 28 pouces 4 lignes; c'est à peu-près la même variation qu'à Paris, & la même hauteur moyenne; car en 1753 je l'observai à Paris depuis 26. p. 3. lign. jusqu'à 28 p. 5 lign. ce qui donneroit précisément la hauteur moyenne 27 p. 4 lign. comme le P. de la Torre la trouve à Naples; il est vrai qu'à Paris dans des brouillards un peu secs le barometre monte jusqu'à 28 p. 9. lign. mais cela est fort rare.

On peut juger par-là que Naples n'est pas exempte des vicissitudes de pluie & de beau tems, qu'on a toujours au bord de la mer; ce n'est que sur les hautes montagnes où le barometre ne varie que d'une ligne, parce que les nuages & les vapeurs ne s'y élevent que difficilement, & que l'air y est toujours à peu-près également pur & léger.

C'est à la grande chaleur de ce climat qu'on doit attribuer la fécondité des mules dont on cite plusieurs exemples, même dans l'année 1766.

Le climat de Naples étant beaucoup plus chaud que le nôtre, est aussi beaucoup plus sujet aux insectes; les lits n'ont point de rideaux à cause de la chaleur, mais on les couvre avec des gases pour se garantir de la

zanzara, qui eſt une eſpece de couſin très-incommode; & le peuple fait les montures de lits avec du fer pour mieux ſe préſerver des inſectes.

LA TARENTULE eſt un des animaux les plus ſinguliers dont on ait parlé, & même une des choſes extraordinaires du royaume de Naples; c'eſt une groſſe araignée à 8 pieds & dont le corps eſt compoſé de deux parties ſéparées par un canal très-mince; elle tire ſon nom de Tarente, ville qui eſt à 60 lieues de Naples, où elle eſt plus commune. On a dit & imprimé mille fois que ſa piquure cauſoit la mort ſi l'on ne faiſoit danſer le malade juſqu'à défaillance, & que la muſique étoit le ſpécifique de cette eſpece de poiſon; M. Geoffroy même le croyoit (hiſt. de l'acad. 1702. p. 16). Le P. Goüye lut à l'académie en 1702 une lettre d'un pere jéſuite de Toulon, qui avoit vu danſer pluſieurs jours de ſuite un ſoldat Italien mordu d'une tarentule; mais combien de perſonnes ont vu danſer des convulſionnaires à Paris dans le cimetiere de S. Médard, & cependant perſonne actuellement ne croit aux convulſions. Il en eſt de même de la tarentule: tous les phyſiciens mettent au nombre des erreurs populaires ſa piquure & tous les effets qu'on en raconte (*a*).

(*a*) Voyez les mémoires de l'académie pour 1707. l'Encyclopédie au mot araignée; le dictionnaire d'hiſtoire naturelle de

M. le docteur Serrao célébre physicien de Naples, a publié il y a quelques années, un ouvrage fort ample sur cette matiere (*a*); il y donne la description de l'insecte, il y parle de tous les auteurs qui ont cité ce prétendu pouvoir de la musique depuis Perotto, auteur qui mourut en 1480, jusqu'à M. Nicolas Cirillo médecin moderne; car cet auteur a donné dans ses notes sur Etmuller une observation faite à l'hôpital de Naples, des effets de la musique dans une maladie attribuée à la tarentule. Cependant M. Serrao raconte des expériences faites sans aucun inconvévient de la morsure de cette araignée, & il assure que le mal qu'elle fait n'est pas plus considérable que celui d'une guêpe: d'ailleurs la tarentule se trouve dans des pays plus chauds que lá Pouille, où l'on n'a jamais fait de pareils contes à son sujet. Enfin M. Serrao prouve que si le grand nombre d'autorités qui paroissent favorables au tarentisme avoient quelque force pour l'établir, la grande diversité de sentimens qu'on trouve dans les mêmes auteurs, seroit encore plus forte pour la faire rejetter. Il conclut que c'est une opinion vulgaire & ridicule, qui n'a de fondement que la stupidité & l'ignorance du peuple.

M. de Bomare, & le journal étranger, mai 1758.

(a) *Della Tarantola overo falangio di Puglia.* in-4°. 260 pages.

M. Serrao pense néanmoins que les habitans de la Pouille étant singuliérement passionnés pour la musique, il peut y avoir des cas d'hypocondrie où la musique a produit des effets salutaires sur ces malades, sur-tout à l'aide du préjugé, de l'exemple & de l'imagination, dont le pouvoir est aussi grand dans le pays dont il s'agit, que l'ignorance y est profonde: il ne manque pas de gens qui racontent que les *tarentati* peuvent se déchirer le corps sans se faire mal, qu'ils devinent les secrets, qu'ils prédisent l'avenir, & autres puérilités qui marquent le caractere du peuple toujours porté au merveilleux. Le peuple en France même, n'est-il pas généralement persuadé que les araignées sont venimeuses; & je sais cependant très-bien par expérience qu'elles ne le sont point du tout, non plus que les scorpions, dont M de Maupertuis a voulu éprouver exprès la piquure.

Dans le mauvais recueil intitulé: *les délices d'Italie*, il est dit, qu'à Naples la vieille feuille ne tombe point des arbres qu'elle ne soit poussée par la nouvelle: cela n'est pas étonnant par rapport aux pins, ciprès, leccini, ou chênes verts, & par rapport aux orangers qui sont verts en toute saison; mais à l'égard des chênes ordinaires, des ormes, des noyers, & autres arbres qui chez nous quittent leurs feuilles pendant l'automne, ils la quittent également dans les environs de Naples, seulement six semaines plus tard

qu'en France, & ils la reprennent six semaines plutôt ; ces arbres s'y élevent moins haut qu'en France & dans le nord : la grande chaleur les rend tortueux & petits, & ils se couronnent de bonne heure ; mais ils sont plus denses, & sur-tout beaucoup plus durs que les nôtres : les ormes, les chênes, & même les noyers d'Italie employés au charonnage, durent six fois plus que chez nous.

La fertilité des campagnes est singuliere aux environs de Naples ; aussi appelle-t-on cette province *Campagna felice* ou *Terra di lavoro*, c'est celle que Virgile célébroit en disant :

.... Illam experiere colendo,
Et facilem pecori, & patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua & vicina Vesevo
Ora jugo.

Georg. II. 223.

On n'y voit point de buffles comme dans l'Etat Ecclésiastique ; mais des bœufs d'une très-grande espece ; les plus beaux viennent de l'Abruzze, & ils coûtent jusqu'à 150 & même 200 liv. la paire. Il est fort ordinaire de voir à la campagne un bœuf attelé seul à une voiture.

L'usage des propriétaires n'est point de partager les fruits avec le cultivateur, comme cela se pratique dans la Marche d'An-

come, où il y a des grangers qu'on appelle *mezzaioli*. Aux environs de Naples ce sont des fermiers, *affituarii*, mais on se plaint, comme en France, qu'ils ruinent les fonds pour en tirer tout le produit, & les abandonner à la fin de leur bail; les particuliers aiment mieux payer le cultivateur & recueillir les fruits par eux-mêmes; cet usage a lieu toutes les fois qu'on est à portée de faire valoir ses fonds.

Le bled se seme entre le 1 octobre & le 20, il se moissonne vers le 15 de juin. Un *tumulo* de bled qui pese de 80 à 90 livres, & qui a environ 2550 pouces cubes (*a*), peut ensemencer un peu plus d'un *moggio* de terrein, qui est de 887 toises quarrées, c'est-à-dire, à peu-près un arpent, tandis qu'aux environs de Paris on seme jusqu'à un setier de bled, ou pour le moins un demi-setier dans un arpent.

On bat le bled avec les pieds des chevaux, méthode qui est moins pénible & moins fatigante que celle de la France, où des hommes armés de fléaux épuisent toutes leurs forces sur une aire de bled dans les jours même les plus chauds.

L'usage des prairies artificielles est très-commun aux environs de Naples; on y seme

(*a*) C'est le quadruple du boisseau de Paris qui doit avoir 662 pouces cubes; 12 boisseaux font le setier, qui pese 240 livres, poids de marc.

du

du trefle, & il y en a de plusieurs especes différentes, qui se sement au mois de mars, au mois de mai & au mois de juillet.

Quelquefois après avoir levé le trefle on seme du panis au mois de mai, & on le fauche un mois après pour le faire manger en verd, ou bien on le laisse trois mois en terre pour avoir la paille du panis; quelquefois on mêle le panis avec le maïs, ou le bled de Turquie.

Il y en a qui mêlent de la graine de lupin & de la graine de rave, pour les faucher ensemble & les faire manger en verd; d'autres attendent que les raves aient fait la *catozza*, c'est-à-dire, aient poussé leurs grosses racines, pour la donner aux bestiaux pendant l'hiver.

Souvent au mois d'août l'on seme de l'orge, du seigle, des lupins & du trefle, pour les faucher vers le milieu d'octobre. D'autres sement trois fois l'année dans le même terrein & successivement, les différens grains dont nous avons parlé; dans les endroits les plus voisins de la mer, & qui sont les plus chauds, on les laisse venir en graine; dans les endroits frais on les fauche pour avoir du fourrage, que l'on donne toujours vert, & qui est de différente espece suivant les tems.

Le bled de Turquie, c'est-à-dire, le maïs ou *zea* de M. Linnæus, qui est le *frumentum indicum* de Bauhin, s'appelle aussi à Naples *grano d'India*, dans d'autres endroits,

gran turco. Il paroît que le nom de bled de Turquie est venu de ce nom italien *gran turco*, mais il ne veut pas dire qu'on l'ait tiré de Turquie, puisque c'est une plante d'Amérique, comme l'observe Camerarius; il n'a été appellé bled de Turquie que par des botanistes Italiens, tels qu'Anguillara qui vivoit à Padoue, & ce nom a passé en France, parce que la plupart des sciences y sont venues de l'Italie.

En considérant la fertilité du territoire de Naples, on est étonné d'apprendre que l'on puisse y éprouver une famine semblable à celle de 1764, sur-tout dans un tems où le reste de l'Europe n'étoit point dans la disette. Elle y fut cependant si terrible, que le peuple y périssoit de misere & de faim, les maladies épidémiques vinrent à la suite de la famine, & ce fut une des années les plus affreuses qu'on y eût vues depuis longtems. J'ai déjà cité deux ouvrages fort détaillés, faits sur ces maladies de 1764.

Les Napolitains devoient encore en 1765 à Marseille & à Trieste une partie des bleds qu'on leur a fournis, mais ceux que Naples a fournis l'année suivante à l'Etat Ecclésiastique ont bien dû les acquitter.

On aura peine à croire d'après cela que ce soit pourtant à Naples que l'on ait imaginé la meilleure maniere de conserver les grains par le moyen des étuves; c'est cependant un fait certain. M. Maréchal qui fait construire actuellement même en 1768 des étuves pour

cet effet, vit en 1748 celles que M. *Intieri* avoit faites à Capoue, & dans différens endroits du royaume de Naples, il en fit faire de semblables à son retour en France en 1749; il rendit compte à M. d'Argenson de cette découverte, il lui présenta les plans & les mémoires concernant cette étuve & ses avantages, & lui en fit connoître la structure & les manœuvres par un modele en relief. M. Paris du Verney, administrateur général des subsistances militaires, plus connoisseur que personne dans le genre des grains, & M. Duhamel, célébre physicien, furent appellés pour examiner cette invention; ils la jugerent de la plus grande utilité pour le royaume; en conséquence M. d'Argenson chargea M. Maréchal en 1750 d'établir une de ces étuves à Lille, pour faire des expériences sur les grains que le roi y avoit pour lors en approvisionnement. Il continua ses expériences à Strasbourg en 1751, & à Colmar en 1752; & l'on y conserve encore en 1768 du bled de ce tems-là, dont le pain est excellent. L'invention de M. *Intieri* a été perfectionnée, & M. Duhamel a publié en 1753 un très-bon traité de la conservation des grains (*a*), où il a donné des expériences nouvelles & des vues ingénieuses sur la même matiere. On auroit dû plutôt cher-

(*a*) Traité de la conservation des grains, par M. *Duhamel*: nouvelle édition, in-12. Paris, 1767, chez *L. F. Delatour.*

cher une pareille invention dans le nord, que dans des pays où la grande chaleur doit rendre les bleds faciles à conserver, & où la grande fertilité du terrein n'expose pas au danger de la disette; cependant la famine de 1764 fait bien voir qu'on ne doit pas négliger, même à Naples, les approvisionnemens, & par conséquent les étuves.

Les vignes qui sont en abondance aux environs de Naples, sont toutes élevées sur des peupliers, comme chez les anciens Romains.

Ergo aut adultâ vitium propagine
Altas maritat Populos,

Hor. Epod. II.

Cela rend les campagnes très-fraîches & très-agréables, on ne peut rien de plus délicieux que celle qu'on passe en arrivant de Rome à Naples par Capoue; le chemin est bordé par des champs entiers couverts de grands peupliers, qui sont joints par des vignes qui vont souvent de l'un à l'autre en forme de guirlandes. Il y a trois ou quatre seps de vigne à chaque peuplier, & dix à douze pas de distance d'un arbre à l'autre; ces peupliers viennent facilement de bouture; on fait seulement pour les planter des fossés de 12 pieds; on peut pour vingt écus faire planter un millier de seps de vigne.

On fait la vendange à Naples vers le 10 octobre, aussi bien qu'en Bourgogne. Il semble que la chaleur du climat devroit accélérer la propagation, mais les vignes étant toutes à l'ombre, elles mûrissent moins vîte.

Pour faire le vin grec doux & liquoreux, dont on use beaucoup en Italie, on prend le raisin blanc extrêmement mûr & prêt à sécher, *uva fracida*, on le foule avec les pieds, mais sans le laisser fermenter dans la cuve; on tire le vin, & on le met dans des tonneaux que l'on ferme ensuite lorsque le vin a bouilli pendant dix à douze jours; on le vend deux sols & demi la bouteille.

Il y a aussi beaucoup de mûriers aux environs de Naples: les personnes qui ne veulent pas élever des vers à soie, vendent la feuille 56 sols le quintal: un mûrier ordinaire rapporte par-là un ducat, ou 4 liv. 6 sols quand il est affermé. M. l'abbé de Sauvages qui a voyagé derniérement en Italie, y a beaucoup étudié la culture des mûriers, & il se propose de publier un mémoire à ce sujet.

En approchant de l'Etat Ecclésiastique, 20 lieues au nord de Naples, les terres sont moins fertiles; à l'Isoletta près d'Aquino, vers le mont Cassin, on ensemence les terres la premiere année avec du bled, la seconde avec du maïs ou avec du millet, la troisieme avec de l'avoine; le laboureur y partage les fruits avec le propriétaire, & il en prend la moitié, quelquefois les trois

cinquiemes; les terres rapportent 5 à 6 comme à Paris, rarement dix pour un.

Quelquefois on cultive ſon fond en prenant un cultivateur & des bœufs à la journée, moyennant 34 ſols par jour & la nourriture de l'homme.

Dans ce canton-là on moiſſonne vers la fin de juin, on vendange vers le dix de ſeptembre, & l'on ſeme pendant tout le mois de novembre, quoiqu'aux environs de Naples ce ſoit en octobre, auſſi bien que dans les environs de Rome.

On y a auſſi des prairies artificielles, mais ſeulement dans les terres à bled; on y ſeme, par exemple, du froment la premiere année, & l'année ſuivante de la *vetovaglia* ou *erba prata*, c'eſt-à-dire, des herbes que l'on fauche pour avoir du fourrage.

Il y a des laines dans le royaume de Naples, mais elles ne ſuffiſent pas pour la conſommation des habitans; cependant le pays doit y être très-propre. Un vice-roi qui vouloit en tirer parti, acheta dans une grande partie de la Pouille le droit de pâturage pour les moutons, & il en fit venir d'Eſpagne, mais cette entrepriſe n'a pas eu de ſuite; il en a ſeulement réſulté un inconvénient, c'eſt qu'aujourd'hui ceux qui voudroient avoir des moutons, ne peuvent les faire paître ſur leur propre terrein ſans en acheter la permiſſion du roi, à qui le droit de pâturage excluſif eſt demeuré.

Parmi les objets de culture que j'ai remar-

qués à Naples, il en est un que l'on doit principalement à M. le prince de S. Severo, c'est celui de l'apocin. La plante appellée *Apocynum majus Syriacum erectum*, dans l'histoire des plantes du Canada de M. Cornut, & *Asclepias Syriaca* dans Linnæus (*Spec. p.* 214.) porte des gousses qui sont pleines d'une soie végétale, assez abondante & assez douce pour mériter d'être employée dans les arts; plusieurs personnes ont tenté d'en faire usage; M. Rouviere à Paris en avoit obtenu le privilege, mais il faisoit un grand mystere de ses procédés; voici ceux qu'on emploie à Naples.

On nettoie ce duvet, ou cette soie, de maniere qu'il n'y ait ni semences, ni feuilles, ni membranes; on le met en macération pendant l'espace de 12 ou 15 jours, suivant la saison, dans de l'eau de pluie, où l'on aura fait fondre du savon, une once & demie pour chaque pinte d'eau. Dans les premiers jours cette matiere jette une couleur jaune, capable de teindre les mains; il faut alors changer l'eau & le savon, afin qu'elle macere, ou mûrisse mieux. On ôte ensuite cette soie de dedans l'eau; on la presse avec les mains, on la lave plusieurs fois dans de l'eau fraîche de pluie, jusqu'à ce qu'on en ait enlevé tout le savon, & que l'eau en sorte claire. On la fait sécher à l'ombre, on la peigne & on la carde avec beaucoup de délicatesse & de ménagement, & on la file comme du coton avec de petits fuseaux.

Cette opération qui est de même espece que celle de faire rouir le chanvre dans les marais, attendrit & emporte la gomme végétale, ou la partie visqueuse qui enveloppant les filets de l'apocin, leur donne de la roideur, & les rend trop lisses pour qu'ils puissent s'accrocher, se tortiller, & s'unir dans la filature.

Cependant l'apocin après cette macération n'est propre encore qu'à faire des bas, des gants, ou autres tissus qui ne demandent pas beaucoup de souplesse & de velouté; mais pour faire des étoffes, elle exige une préparation ultérieure, dont je n'ai pas eu communication.

L'impôt territorial est fort modique aux environs de Naples: il m'a paru d'environ 15 sols par arpent, du moins dans la plaine de Nola; l'église y est assujettie comme les particuliers: aux environs du mont Cassin on estime les impôts à huit pour cent du revenu. Les fiefs paient d'autres sortes d'impôts sous le nom de *rilevio*, d'*adigo*, de *cavallo montato*, ils sont encore moindres que l'impôt sur les biens roturiers; mais les fiefs sont réduits actuellement à une condition qui paroît bien désagréable pour la noblesse; on ne peut pas les vendre, ni les hypothéquer, & ils retournent tous au roi, comme dans les premiers siecles du gouvernement féodal.

CHAPITRE XIX.

Description du Pausilipe & de la route de Pouzol.

Nous ne pouvons mieux commencer la description des environs de Naples, que par le Pausilipe; c'est une montagne située le long du bassin de Naples, du côté du couchant; elle est ainsi appellée de Παῦσις τῆς λυπῆς, cessation de tristesse, nom qui répond très-bien à la beauté de sa situation.

La chose la plus singuliere du Pausilipe est le chemin creusé au travers de la montagne, sur une longueur de 450 toises, & qu'on appelle *la grotta*; elle fut commencée probablement pour en tirer de la pierre & du sable, & continuée pour abréger le chemin de Pouzol à Naples, qui passoit autrefois par-dessus la montagne; le peuple dit qu'elle fut faite par les enchantemens de Virgile, & cette fable est même rapportée dans la chronique de Jean Villani. *Celano* dit que ce furent les habitans de Cumes qui la creuserent, & cette ville qui fut en effet si célébre dans l'antiquité, pourroit bien avoir exécuté un aussi grand ouvrage, pour se faciliter le chemin de Naples, de Nola, & celui d'une partie de la Campanie; car ce genre d'ouvrages étoit fort du goût des anciens peuples d'Egypte, de Grece, de

Sicile & d'Italie (*a*). Varron, (*de Re rust. L.* 3, 17.) semble l'attribuer à Lucullus. Strabon, L. V, l'attribue à Marcus Cocceius, & on l'a marqué de même dans une inscription qu'y fit placer le duc de Medina las Torres; mais il est très-probable que cet ouvrage est plus ancien que la domination romaine.

Le vice-roi Pierre de Tolede fit agrandir cette grotte, qui est actuellement large, haute & bien percée; elle a au moins 50 pieds de hauteur & 30 de largeur. Deux ouvertures ou soupiraux de la voûte y répandent un peu de jour, & dans le milieu il y a une chapelle dédiée à la Vierge. La direction de ce percé est telle, que vers la fin d'octobre le soleil couchant l'éclaire dans toute sa longueur, d'où il suit qu'elle fait un angle de 18 degrés vers le sud avec la ligne de l'ouest, ou de 72 degrés avec la ligne du midi, du côté du couchant.

La pierre de cette grotte, aussi-bien que celles des grottes de Cumes, est dans certains endroits de la pouzzolane durcie; dans

---

(a) *Est & ibi fossa occulta* (Κρυπτή), *per montem Puteolis ac Neapoli interpositum acta, eodem modo quo alium Cumas versum diximus fuisse ductum : viaque stadiorum multorum longitudine aperta est, in qua decedere occurrentia invicem jumenta possint, lumenque passim incisis in montis superficiem imminentem fenestris justam satis altitudinem demittitur.* Strab.

d'autres, une espece de moëllon tendre & d'un blanc jaunâtre, dont presque toute la montagne est formée. Naples est bâtie de cette pierre; celle des catacombes de *Capo di monte* est à peu près de même; & si elles ont eu deux milles de longueur, comme on le prétend, elles ont dû être aussi difficiles à percer que la grotte du Pausilipe. Il y a dans la même montagne du Pausilipe une carriere, d'où l'on tire encore de la pierre tendre pour les bâtimens du roi à Portici; mais la pierre bleuâtre que l'on tire sur le chemin de Pouzol pour le pavé de Naples, & quelqu'autres travaux publics, est une espece de lave de volcan. (M. Guétard, pag. 367.)

Au-dessus de la grotte on voit encore les restes de l'ancien aqueduc, qui portoit les eaux du Serino à la *Piscina mirabile* de Misene, ancien réservoir dont nous aurons occasion de parler.

LE TOMBEAU DE VIRGILE est aussi sur cette colline, au-dessus même de l'entrée de la grotte; près de S. Antoine & dans la vigne du marquis Salcitro. Cet endroit paroît désigné dans Ælius Donat, grammairien célébre, qui vivoit à Rome en 354, & qui dit dans la vie de Virgile que ses cendres ayant été transportées à Naples, par ordre d'Auguste, furent placées sur le chemin de Pouzol, *intra lapidem secundum*, c'est-à-dire, avant le deuxieme mille. Plusieurs auteurs disent avoir vu le sarcophage ou l'urne ci-

néraire de Virgile, tels ſont *Pietro di Stefano* & *Alfonſo d'Eredia*, évêque d'Ariano. Depuis long-tems ce n'eſt qu'une maſure en forme de petite tour quarrée de dix à douze pieds de hauteur, & ouverte ſur les côtés, comme une eſpece de lanterne.

Au-deſſus de cette maſure, parmi beaucoup de ronces, de pariétaires, de clématites & autres herbes ſauvages, eſt un ancien laurier dont tous les voyageurs ont parlé. Les uns diſent qu'il eſt crû de lui-même, d'autres qu'on l'a planté, & même replanté dans ce ſiecle-ci ; quoi qu'il en ſoit, il en eſt parlé dans l'inſcription que fit faire le vice-roi Pierre d'Arragon, au-deſſus de la grotte :

Ecce meas cineres tumulantia ſaxa coronat,
Laurus rara ſolo vividâ Pauſilipi,
Si tumulus ruat æternum hic monumenta Maronis,
Servabit laurus lauriſori cineres.

Virgilio Maroni ſuper hanc rupem ſuperſtit, tumultuo
Sponte e vanis lauris coronato, ſic luſit Aragon.

C'eſt ce tombeau que chantoit le Stace lorſqu'il s'applaudiſſoit d'être à Naples.

.... Maronei sedens in margine templi,
Sumo animum ac magni tumulis accanto ma-
gistri.

Au plus haut de cette colline est l'église de S. Strato, qui se présente de fort loin à la vue. En descendant du tombeau de Virgile on trouve la côte appellée Mergellina.

SANTA MARIA DEL PARTO, église des servites; elle est remarquable par le tombeau de Sannazar, qui est une curiosité du même genre que la précédente, & située sur la côte appellée Mergellina. Le couvent fut fondé par Jacques *Sannazaro*, l'un des modernes les plus célébres pour la poésie latine, qui étoit né à Naples, & qui mourut en 1530. Il étoit secretaire du roi Fréderic II, qui fut dépouillé de son royaume par Louis XII en 1501. Ce prince lui avoit donné une maison de campagne, dans laquelle il y avoit une tour que Sannazar affectionnoit, & que Philibert, prince d'Orange, général des troupes de l'empereur & vice-roi de Naples, fit abattre; cela fit beaucoup de peine à Sannazar; mais au lieu de la rétablir il y fit bâtir une église qu'il appella *Santa Maria del Parto*, rélativement à un grand & beau poéme qu'il avoit fait *de partu Virginis*. Sannazar ayant appris dans la suite que le prince d'Orange avoit été tué dans un combat, il ne put s'empècher de dire avec une espece de satisfaction, que

Mars avoit été le vengeur des Muſes : *la vendetta d'Appollo ha fatto Marte.* Après la mort de Sannazar lés ſervites, qui occupoient ſon égliſe, lui firent élever un très-beau mauſolée derriere le chœur ; il y eſt repréſenté au naturel. Deux ſtatues de marbre décorent ce mauſolée ; elles repréſentoient Apollon & Minerve ; mais un vice-roi voulant les enlever, ſous prétexte que cela étoit trop peu édifiant dans une égliſe, les religieux firent graver ſur les piedeſtaux les noms de *David* & de *Judith*, au moyen dequoi elles ſe ſont trouvé ſanctifiées & hors de cenſure. On y voit auſſi un bas-relief qui repréſente des ſatyres, des nymphes & des tritons, pour faire alluſion aux trois genres de poëſie dans leſquels ce poëte s'eſt diſtingué. Les figures ſont de *Santa Croce*, Napolitain, achevées cependant par le frere Ange *Poggi-Bonſi*, de l'ordre des ſervites. La diſpoſition générale de ce monument eſt aſſez bien ; mais la ſculpture n'a rien qui puiſſe fixer l'attention des connoiſſeurs. Le cardinal Bembo y a fait mettre ce diſtique où il compare avec raiſon Sannazar & Virgile, dont les tombeaux ſont ſi voiſins. Le nom de *Sincerus* ou *Azzio Sincero* étoit le nom paſtoral de Sannazar.

Da ſacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus Muſâ proximus ut tumulo.

Au-deſſus du mauſolée de Sannazar on a

peint une renommée qui le couronne de lauriers, & un Parnaſſe avec le cheval Pégaſe; d'un côté la prudence, de l'autre la ſageſſe; plus haut l'on a repréſenté la grammaire, la rhétorique, la philoſophie, l'aſtronomie. Il y a beaucoup d'autres peintures qui ſont toutes de Nicolas de Roſſi. Le P. Nappi les fit faire en 1699, pour décorer davantage un endroit illuſtré par l'habitation & le tombeau de ce grand poëte.

On fait voir dans la premiere chapelle à droite, un tableau de S. Michel qui tient le diable ſous ſes pieds; on aſſure que Diomede Caraffa, évêque d'Ariano, fit peindre ſous la figure du diable, une femme de qualité qui avoit des vues ſur lui, avec ces paroles: *Fecit victoriam, alleluia*; il faiſoit alluſion au nom de cette princeſſe, qui s'appelloit, dit-on, *Vittoria Avalos.* Ce prélat mourut en 1550. Il y a dans le couvent près de l'égliſe, un cabinet où l'on va pour y jouir du coup d'œil de la mer, qui eſt délicieux.

En ſuivant la côte on trouve un grand nombre de belles maiſons, entr'autres, une ancienne maiſon de la reine Jeanne. Les vice-rois & la premiere nobleſſe de Naples y ont toujours eu des châteaux & des lieux de délices. L'endroit appellé *lo Scoglio*, eſt une promenade très-fréquentée par les carroſſes, les gens de pied & les gondoles qui y abordent de toutes parts; c'eſt-là où l'on va faire les ſoupers les plus agréables & les parties les plus intéreſſantes. Le marquis de Carpio

étant vice-roi, y donna des fêtes superbes, illuminations, feux d'artifices, courses de chevaux, combats de taureaux, & mit cet endroit fort à la mode; on voit encore en été, les lundi au matin, beaucoup de felouques qui ramenent ceux qui ont été souper à Pausilipe.

Les promenades qui se font de nuit au Pausilipe & dans le bassin de Naples, y occasionnent souvent le spectacle de la mer lumineuse; on a beaucoup écrit sur ce phénomene singulier, & la plupart des physiciens ont cru que cette lumiere venoit d'un insecte phosphorique. Il y a véritablement dans la mer un insecte qui donne de la lumiere; c'est le *Nereis phosphorans* de Linnæus, (*Amœnitates academicæ*, T. III. Dissert. 39).

On le trouve principalement au mois de juin & de juillet; il est blanc, mou, de la grosseur d'un petit grain de bled; on peut l'observer sur les feuilles de goesmont & sur celles dont se servent les marchands de poisson pour conserver leurs coquillages; car même au bout de deux ou trois jours on y retrouve encore ces animaux.

M. Vianelli qui en a donné la description, appelle cet insecte *cicindela* ou *lucioletta dell' acqua marina*; son ouvrage a pour titre: *Nuove scorpete intorno le luci notturne dell' acqua marina.* M. Grizellini en a donné aussi la description en françois; son mémoire a pour titre: *Nouvelles observations sur la scolo-*

pendre

pendre marine. M. l'abbé Nollet qui a vû aussi ces petits animaux, en parle dans les mémoires de l'académie pour 1750, p. 57, de même que Donati, dans son histoire naturelle de la mer adriatique, & Bartolin dans son livre *de Luce animalium*; mais il faut bien distinguer la lumiere de ces insectes de celle qui est propre à l'eau de la mer, & que l'on y apperçoit en tout tems, quand on l'agite avec force. Un coup de rame suffit pour produire un tourbillon de lumiere, & il y a des tems dans les pays chauds, où l'on voit toute la surface de la mer briller sans interruption; le sable même qu'elle a mouillé est quelquefois lumineux; cela vient ou d'une huile phosphorique de la mer, ou de la matiere électrique ou de quelqu'autre cause semblable. Voyez les mémoires présentés à l'académie, T. III. Ozanam & Beccari dans leurs traités sur les phosphores.

La pointe ou promontoire appellé *Coroglio*, qui est vis-à-vis de l'isle de Nisida, se fortifie ordinairement en tems de guerre, & il y a actuellement quelques redoutes qui furent faites après le départ des Anglois; c'est-là le poste que le duc de Guise attaquoit en 1648, lorsque les Espagnols se remirent en possession, le 7 avril, de la ville de Naples qu'il avoit espéré de leur enlever; cette pointe est à quatre milles du port. On y fait remarquer aux François une maison appellée *Palazzo delle canonnate*, depuis que les vaisseaux François la cannonerent, la prenant,

dit-on, pour un fort. Un peu plus loin est l'endroit qu'on nomme *Gaiola*, qui signifie la grotte, parce que Lucullus y avoit fait tailler un endroit propre à prendre les bains. Il y a un petit temple fort ancien qu'on appelle *scuola di Virgilio*, mais que l'on croit avoir été un temple de la Fortune, d'après une inscription ancienne trouvée près delà. L'église de *Santa Maria a Fortuna*, paroît avoir pris son nom du même temple; cette église a un grand concours de peuple le premier dimanche après Pâques.

C'est au cap de Pausilipe qu'étoient les fameuses pêcheries de Vedius Pollion; car on y a trouvé un demi-buste du fils de Pollion. C'est aujourd'hui un rocher désert & couvert de broussailles, parmi lesquelles on voit les *opuntia* ou figuiers d'Inde croître naturellement en pleine terre; c'est la plante sur laquelle vient la cochenille (*a*).

(*a*) La grande consommation que l'on fait de ce gallinsecte dans la teinture, le prix de la cochenille qui vient sur-tout du Mexique, devroit engager des Napolitains à essayer d'établir cet insecte sur leur opuntia & à l'y faire nourrir & croître. Quand ils ne parviendroient qu'à avoir de la cochenille de la qualité de celle que l'on appelle silvestre, ce seroit un avantage qui exigeroit que l'on fît des essais. A.

On double le cap de Pausilipe quand on va par mer à Pouzol & à Baies, & la plupart des voyageurs le font ainsi dans des felouques; cependant il est nécessaire d'y aller aussi par le côté de la Solfatare & du lac d'Agnano.

Lorsqu'on veut aller à Pouzol par le côté de la Solfatare, on n'a qu'une demi-lieue à faire au-delà de la grotte du Pausilipe pour arriver au lac d'Agnano. L'on trouve en chemin des ruines d'anciens édifices, & l'on voit sur la droite la montagne des camaldules, qui est la plus haute des environs de Naples; elle domine même le château S. Elme. On appelloit l'église *S. Salvadore à prospetto*, peut-être à cause de la belle vue qu'on y a; elle s'appelle actuellement *S. M. Scala cœli*, à l'occasion du songe mystérieux de S. Romuald, fondateur des camaldules, qui voyoit ses religieux monter au ciel par une échelle, au sommet de laquelle la sainte Vierge les recevoit. Ce couvent est riche; les dehors & les jardins en sont très-agréables. Ces peres vivent dans la plus grande retraite; il y en a même qui ne sortent jamais, & qu'on appelle *Padri chiusi*; mais nous avons déjà parlé de cet ordre. (I. 191.)

Au-dessous de cette montagne est une carriere de pierre dure qu'on appelle à Naples *piperno*, *pietra forte*, comme l'on appelle à Rome *peperino* une pierre de taille dont

nous avons parlé. Elle ſert pour faire les portes & les fenêtres ; il y a une centaine de forçats qui y travaillent, & cinquante ſoldats pour les garder, avec des barques pour le tranſport de la pierre.

Les ruines de l'ancienne Agnano ſont à peine ſuffiſantes pour faire juger qu'il y ait eu une ville dans cet endroit ; mais le lac d'Agnano eſt ſingulier en ce qu'il paroît quelquefois bouillonner ſur ſes bords, principalement quand il y a beaucoup d'eau ; ce bouillonnement, ſemblable à celui de l'*acqua Zolfa* de la campagne de Rome, ne vient que de l'air ou des vapeurs qui ſe font jour au travers de l'eau ; il n'y a point de chaleur ſenſible dans ce lac. On y pêche de très-bonnes tanches, & l'on n'y voit rien de corroſif ; on prétend qu'il eſt dangereux de s'y baigner, qu'il y a un inſecte qui s'attache aux nageurs, & dont on ne peut ſe débarraſſer ; mais j'ai peine à croire que ce ne ſoit pas un conte ſemblable à celui du Remora. Le plus grand danger de ce lac eſt celui du mauvais air en été, cauſé principalement par le chanvre qu'on y fait rouir ; la plupart des habitans ſe retirent alors vers la montagne des camaldules, pour éviter la puanteur & l'infection.

Sur le bord du lac d'Agnano ſont les étuves de S. Germain, *ſtuffa di S. Germano*. Il y ſort de la terre une vapeur chaude, qui, retenue par les bâtimens qu'on y a faits,

suffit pour produire des sueurs abondantes & salutaires. *Falco* en fait l'éloge dans son livre, avec d'autant plus de complaisance, qu'il y avoit été guéri d'une grande maladie, appellée la sydération, espece de putréfaction interne très-dangereuse. Il y a quatre chambres où l'on place les malades, qui la plupart se couchent sur des bancs de pierre, enveloppés dans une couverture. La chaleur y est de 39 à 40 degrés sur le thermometre de M. de Réaumur, suivant l'observ. de M. de la Condamine (*a*), qui éprouva même que sa douleur de rhumatisme y étoit suspendue, (mém. de l'acad. pour 1757, p.371). Il y a un endroit où la vapeur est plus condensée, & qui sert pour les maux de jambes.

On trouve dans les trous par où sort la vapeur, une matiere saline, jaune, en aiguilles, qui est alumineuse, & par-là indique assez la nature de cette exhalaison.

LA GROTTE DU CHIEN est aussi près des étuves dont nous venons de parler, & au pied de la même colline ; son nom de *grotta de' cani*, vient sans doute de l'usage immémorial où l'on est de faire voir sur des

---

(*a*) Il y a différents degrés de chaleur selon les diverses parties des chambres, & selon la hauteur où l'on place le thermometre. Cette chaleur varie encore d'un jour & d'une saison à l'autre. A.

chiens le danger de cette grotte. Elle est creusée dans un terrein sablonneux, à la profondeur de dix pieds, elle n'a que neuf pieds de haut à l'entrée, & beaucoup moins dans le fond, sur environ quatre pieds de large.

On assure que le vice-roi *don Pietro di Toledo*, y ayant fait enfermer deux criminels, ils y moururent, & que Charles VIII, lors de la conquète qu'il fit du royaume de Naples, y ayant fait mettre un âne, cet animal fut suffoqué. Quand on baisse la tête en dehors de la grotte pour regarder à fleur de terre, on voit s'élever jusqu'à six pouces du sol une vapeur légere semblable à celle du charbon. Cette vapeur est humide, car l'on observe que le terrein en est toujours mouillé ; cette humidité se communique même aux parois de la grotte qui sont humides tout autour à quelques pouces de hauteur, souvent même le haut de la grotte est mouillé, & l'on y voit comme des gouttes d'eau qui se condensent à la surface des parties les plus élevées ; soit qu'elles viennent de la filtration d'une eau intérieure ou des parties les plus légeres de la vapeur. M. l'abbé Nollet qui parle de cette grotte dans les mémoires de l'académie pour 1750, dit à la page 69, que cette vapeur ne produit ni pleurs ni écoulement sensible, & cela est vrai pour l'ordinaire. On ne voit sur le mur aucune incrustation ni dépôt de matiere saline ; on n'y sent aucune odeur, si ce n'est

cette odeur de terre qu'un souterrain chaud & enfermé a coutume de produire.

Un chien que l'on prend par les pattes & que l'on tient couché dans la vapeur, s'agite d'abord beaucoup; en deux minutes de tems il y perd le mouvement; mais étant mis hors de la grotte, il reprend aussi ses forces en deux minutes. A en juger par les mouvemens de sa poitrine & de sa gueule, c'est l'air qui manque à sa respiration pendant qu'il est dans la grotte, & c'est en respirant l'air à longs traits, qu'il se guérit quand on l'a délivré.

Le P. de la Torre éprouva en 1748, qu'un crapaud résistoit à cette vapeur pendant une demi-heure, qu'un lézard n'étoit pas mort au bout de cinq quarts-heure, & qu'une grosse sauterelle remuoit encore dans la vapeur après plus de deux heures; mais les oiseaux y résistent peu. M. l'abbé Nollet y mit un coq, à peine eut-il la tête dans la vapeur qu'il fit des efforts pour vomir; les alimens qu'il avoit pris quelques minutes auparavant lui revinrent dans le bec; il fut suffoqué tout d'un coup & sans retour; cela arrive à peu près de même quand on les met dans la machine du vuide. M. l'abbé Nollet l'a souvent observé, (mém. de l'ac. 1750, p. 78.)

Quand on plonge dans cette vapeur un flambeau allumé, il s'éteint sans aucun bruit, & la fumée nageant, pour ainsi dire, entre

l'air & la vapeur, sort de la grotte parallélement à la terre, & paroît indiquer par sa direction, que la vapeur au lieu de se mêler à l'air, sort de la grotte aussi-tôt qu'elle est arrivée à six pouces de hauteur.

M. l'abbé Richard, (T. IV. p. 272) dit que ces vapeurs sont sulfureuses, vitrioliques, & probablement arsénicales, qu'après y avoir resté quelque tems debout, ses pieds & ses jambes s'engourdissoient & y perdoient le sentiment au point qu'il avoit peine à se soutenir. Cependant je dois observer que ces vapeurs ne sont certainement pas sulfureuses, ou qu'elles le sont très-peu; car le papier bleu laissé dans la grotte pendant demi-heure, n'y change presque pas de couleur, si ce n'est d'une légere nuance tirant sur le violet; quoique toutes les vapeurs acides aient la propriété de changer en rouge les couleurs bleues des végétaux. Le sirop de violette mis dans un gobelet où il y ait de la terre de cette grotte, & dans un autre qui ait été renversé long-tems sur la terre, ne change pas de couleur; le cuivre n'y est point altéré, & n'y perd point son poli; ainsi cette vapeur ne donne pas de marques d'acidité.

Elle n'est point arsénicale; car on la respire sans y sentir aucun goût d'arsenic; un poulet mange sans en être incommodé du pain qui a été long-tems baigné dans la vapeur; d'ailleurs les effets de l'arsenic attaquent les parties internes du corps, & ne

ſont pas de nature à ceſſer auſſi-tôt qu'on eſt à l'air, comme cela arrive près de la grotte. Cette vapeur n'eſt point alkaline, car elle ne fait aucune impreſſion âcre ſur la langue; elle ne change point la couleur du ſirop violat; elle ne donne aucun ſigne de fermentation ſur un linge trempé dans le vinaigre.

Pour juger par moi-même de la nature de cette vapeur, je voulus la reſpirer, comme avoient fait M. l'abbé Nollet en 1749, & M. de la Condamine en 1755; je plaçai le viſage d'abord à ſix pouces de terre, je n'y ſentis aucune impreſſion déſagréable, j'approchai peu à peu, je plongeai la bouche dans le fluide, j'y ſentis une vapeur d'étuve ſuffocante par ſa chaleur humide, une odeur terreuſe plutôt que ſaline; j'inſpirai fortement cette vapeur pendant quelques ſecondes, & elle ne me fit ni touſſer ni éternuer, quoique cela fût arrivé à M. l'abbé Nollet; elle ne me cauſa aucune ſorte d'engourdiſſement ni d'incommodité; je recommençai pluſieurs fois, je reſtai long-tems dans la grotte, malgré les craintes & les inſtances des perſonnes qui étoient avec moi; je mis le viſage pluſieurs fois juſqu'à terre, & les yeux même, le plus ſenſible de nos organes, n'en étoient point affectés.

Le P. de la Torre regarde ces vapeurs comme étant vitrioliques & métalliques, (V. ſon Hiſt. du Véſuve, art. 95); c'eſt pourquoi, dit-il, elles retombent dans l'inſ-

tant par leur pesanteur naturelle. Il est vrai que cette vapeur est plus pesante que l'air, puisqu'elle ne peut s'y élever au-delà de quatre pouces en hiver, & d'un pied en été ; on voit aussi qu'elle n'a ni la fraîcheur ni l'élasticité qui sont nécessaires pour la respiration ; cette seule raison suffiroit pour faire mourir les animaux dans la grotte : d'ailleurs elle n'est point d'une nature malfaisante : le chien qu'on met plusieurs fois le jour en expérience pendant des années entieres, n'en est jamais incommodé, il ne souffre pour ainsi dire que pendant le tems où l'on met obstacle à sa respiration. M. Serrao, célébre médecin de Naples, ayant fait l'ouverture de quelques animaux morts dans la grotte, n'y a jamais trouvé d'autre vice que le poumon un peu affaissé, comme cela arrive aux animaux morts sous le récipient de la machine pneumatique ; il est donc probable que cette vapeur ne nuit aux animaux qu'en les noyant, ou en les privant d'air, & que ce n'est point une *mephitis* ou moffete empoisonnée, comme il s'en trouve quelquefois.

Le P. de la Torre, d'après les médecins de Salerne, m'a assuré qu'il y a d'autres endroits dans le royaume de Naples où l'on éprouve le même effet que dans la grotte du chien. Après les grandes éruptions du Vésuve, on observe quelquefois dans les caves & dans les puits des environs, une espece de vapeur semblable, mais qui n'est point

permanente ; après avoir rempli le lieu de sa source, elle déborde & se répand dans les endroits qui sont plus bas, où elle s'arrête ensuite ; voyez l'ouvrage de *Leonardo di Capua* sur les moffetes, & le sixime chapitre du livre de M. Serrao, qui a pour titre : *Istoria dell' incendio del Vesuvio accaduto nel mese di Maggio dell' anno* 1737. *Scritta per l'academia delle scienze*, traduit & imprimé à Paris en 1741.

ACQUA DI PISCIARELLI, est une eau fameuse dans le pays ; elle sort près du lac d'Agnanò derriere la Solfatare, & paroît provenir des pluies & des neiges qui s'amassent dans le bassin de cette montagne brûlée, & qui traversent la terre de la Solfatare ; elles y contractent la chaleur & le goût salin qu'on leur trouve au sortir de la montagne, & qui en fait la vertu. Quant à la chaleur, M. de la Condamine a trouvé qu'elle faisoit monter le thermometre à 68 degrés sur la division de M. de Réaumur, (il en faut 80 pour l'eau bouillante), les eaux de Bagneres, de Barege & de Cauterets, ne vont pas au-delà de 40 degrés, quoiqu'elles soient bitumineuses, mais elles ne sortent pas d'un pays aussi embrasé que les collines de la Solfatare.

LA SOLFATARE est située un quart de lieue plus loin que le lac d'Agnano, près de l'ancien chemin de Pouzol ; c'est une petite plaine ovale, d'environ 250 toises de longueur, placée sur une petite hauteur &

environnée de collines, à l'exception de l'ouverture par laquelle on y entre, qui est du côté du midi : on l'appelle Solfatare à cause de la quantité de soufre qu'elle contient & qu'on y ramasse effectivement. On l'appelloit anciennement *Phlegra*, nom qui étoit commun aux endroits qui donnoient des indices de feu ; elle a été aussi appellée *Forum Vulcani*, ou *Colles Leucogæi*, c'est-là principalement où l'on disoit qu'Hercule avoit défait les géans ; (Diod. de Sic. L. IV), & même avant l'éruption du Vésuve, arrivée l'an 79, on y voyoit des indices d'embrasemens, des eaux thermales, & du soufre. (Strabon L. V. Pline L. 35. chap. 15.)

Le terrein de la Solfatare est chaud dans certains endroits, dans d'autres parties on sent la chaleur à trois pouces de profondeur ; il y en a même où il est brûlant à la surface ; on y fait des creux dans lesquels se placent certains malades à qui cette chaleur sulfureuse peut être utile. Il y a une partie (*a*) où il croît du bois, ou du moins des broussailles. On voit sortir en plusieurs endroits de cette esplanade, une vapeur ou fumée sulfureuse ; mais il y a sur-tout, vers une des extrêmités, une ouverture singu-

---

(*a*) Presque tout autour le terrein est élevé & couvert de broussailles. Il n'y en a point sur l'esplanade. A.

niere d'où il sort continuellement, en abondance & avec bruit, une fumée chaude & épaisse qui donne du véritable sel ammoniac; elle monte à 15 ou 20 toises, quand il ne fait pas de vent; & elle jette une foible lueur dans l'obscurité; lorsqu'on y met du papier, il ne s'enflamme point, mais il se seche & se consume bientôt s'il y reste quelque tems. Le fer qu'on y met en sort tout mouillé, quoique le papier en sorte sec; cette différence vient de ce que la vapeur acide condensée par la fraîcheur du fer s'y ramasse par gouttes; car la lame de couteau qu'on y laisse assez long-tems pour s'échauffer, en sort aussi seche que le papier. L'argent s'y noircit, le cuivre y est dissous, rongé & mis en forme de scorie. Les pierres qu'on y met s'impregnent de sel ammoniac, qu'on y ramasse lorsqu'elles ont resté environ un mois sur la vapeur.

Il paroît que dès le tems de Pline on exploitoit les minieres de soufre dans ce canton-là: *Invenitur sulphur in Napolitano campanoque agro, collibus qui vocantur Leucogæi; quod est cuniculis effossum perficitur igni.* On l'y trouve encore actuellement. M. l'abbé Nollet a donné la description de ce travail dans les mémoires de l'académie pour 1750, page 103. On tire pendant l'hiver du creux de ces collines une terre durcie, ou plutôt une sorte de pierre tendre, toute imprégnée de soufre; on la met dans de grands pots de terre, placés dans un four-

neau où ils reſtent l'eſpace de huit heures; chacun de ces pots communique par un tuyau à un autre pot vuide, où le ſoufre en ſe ſublimant eſt obligé de paſſer; la vapeur s'y condenſe, & le ſoufre coule par un trou fait à la partie inférieure du pot vuide; il eſt reçu par une tinette de bois, dans laquelle on le prend pour le faire fondre, l'épurer, & le mouler ſuivant l'uſage. Il y a quelquefois juſqu'à huit ou neuf ouvriers qui travaillent, & l'on en fait chaque année 273 quintaux; il ſe vend 12 liv. le quintal.

On trouve de tems en tems des filets d'alun ſur des pierres de la Solfatare; alors on les répand ſur la terre, pour que la chaleur du ſol commence à les diſpoſer; on ramaſſe auſſi de l'alun ſur l'aire du baſſin, dans un eſpace d'environ 50 toiſes de diametre, où il fleurit de lui-même dans l'eſpace d'environ dix jours. Enfin l'alun ſe tire d'une terre blanche, qui reſſemble à de la marne; on la lave dans de l'eau de pluie, & on met cette eau dans des chaudieres de plomb enterrées; la chaleur naturelle du terrein ſuffit pour diſſoudre l'alun & faire évaporer l'eau; l'alun reſte au fond, & on le ramaſſe en forme de gros cryſtaux; on fait diſſoudre ces cryſtaux pour avoir de l'alun d'une plus grande pureté, mais il eſt moins pur que l'alun de Rome: les tanneurs l'emploient tel qu'il eſt, mais les apothicaires le font encore cryſtalliſer. On fait environ 37 quintaux

d'alun par année, & il s'y vend 16 livres le quintal.

On tire encore de la Solfatare, près de deux quintaux de fel ammoniac, qui fe vend 94 livres le quintal, il fe fublime de lui-même dans l'endroit où fort la vapeur dont j'ai parlé, & s'attache aux pierres qu'on y met pour la recevoir; on prétend que ce fel ammoniac n'eft pas tout-à-fait femblable à celui que nous tirons de l'Egypte, parce que l'alkali volatil minéral n'eft pas tout-à-fait le même que l'alkali volatil animal; cependant M. Henckel affure avoir trouvé dans les minéraux le véritable alkali volatil, & il fe plaint même de ce que la diftinction des trois regnes, fuivie avec trop d'exactitude, a fait tomber les chymiftes dans des écarts confidérables. Au refte, le fel ammoniac de la Solfatare a une odeur d'acide fulfureux, & répand dans l'eau une teinte jaunâtre qui vient d'une terre qui fe dépofe enfuite.

Dans l'attelier où l'on travaille l'alun, on apperçoit quelques efflorefcences vertes fur le mur; il paroît que c'eft du vitriol, mais il eft en trop petite quantité pour qu'on puiffe l'exploiter; il y a cependant des auteurs qui ont écrit qu'il fe tiroit du vitriol de la Solfatare. Le produit des exploitations de la Solfatare appartient, tant à l'hôpital de l'Annonciation de Naples, qu'à l'évêque de Pouzol.

La Solfatare, quoi qu'en aient dit des perfonnes fort habiles, n'a point de communi-

cation, ni même de rélation avec le Vésuve; c'est un fourneau d'une espece bien différente, on n'y voit point de flamme, il n'en sort ni laves ni scories; du moins je n'y en ai point vu, quoique M. Fougeroux dise qu'il y en a. Les pierres qu'on y voit paroissent avoir été calcinées par une chaleur qui a eu plus de durée que de violence; on y trouve beaucoup plus de vapeurs que de matieres brûlées, plus de soufre, de sels & de pyrites, que de fer & de matieres métalliques; les métaux ne s'y trouvent point en substance, & la couleur blanchâtre y est la plus ordinaire. Le fer dont le mêlange avec le soufre peut produire un embrasement étant ici en trop petite quantité, il n'en résulte qu'une simple chaleur d'effervescence.

Dans la partie orientale de la Solfatare, il y a un petit bassin d'eau qui bouillonne continuellement d'un côté; quoiqu'il n'y ait que 34 degrés de chaleur; ce bouillonnement n'est donc produit que par le soulevement de quelque vapeur qui perce le fond dans cet endroit du bassin, à peu près comme au lac d'Agnano. Au pied des collines qui environnent la Solfatare, on trouve des sources qui sont extrêmement chaudes, mais on ne les voit point bouillir, du moins à la surface.

Il paroît que le terrein de la Solfatare est miné par dessous, & que c'est une voûte qui couvre un espace vuide ou un bassin de vapeurs;

vapeurs; du moins on en juge ainsi par le retentissement qu'on entend lorsqu'on jette une pierre avec force dans un creux qu'il y a vers le milieu du bassin.

LES CAPUCINS ont un couvent qui est un peu au midi de la Solfatare, & qui présente aussi quelques vestiges de feu. On sent dans l'église, à côté même de l'autel, une émanation de vapeur, *una stuffa* ou *mephitis*, qui est suffisante pour échauffer le pavé, & faire sécher le linge de la maison. Deux ouvertures placées sous les marches du sanctuaire donnent aussi une vapeur chaude & humide; mais depuis l'année 1754 qu'on a repavé l'église avec des briques, la vapeur est moins chaude qu'elle n'étoit autrefois.

Dans la chapelle qui est à gauche en entrant, il y a une vapeur soufrée qui sort de la muraille; il y a aussi une chapelle sépulchrale où l'on conserve plusieurs corps presqu'entiers. Lorsqu'un an après leur mort on les trouve entiers dans la biere où ils ont été déposés, on les suppose saints; on les place avec leur habit de capucin, debout ou couchés, suivant que le demande la décoration du lieu, & on les expose ainsi à la vénération des ames dévotes. J'ai vu dans la chapelle un prêtre ainsi exposé avec ses habits, que la famille renouvelle de tems en tems.

Cette église a été bâtie en 1580, par la ville de Naples, à l'honneur de S. Janvier, qui fut martyrisé dans le même endroit; on

fait voir dans cette église la pierre sur laquelle on croit qu'il fut décollé, sous l'empire de Dioclétien. On a mis vers le premier autel sur la droite en entrant, cette inscription. *Locus decollationis D. Januarii & sociorum ejus.* On montre aussi, mais seulement au travers d'une grille, une pierre teinte du sang de ce martyr, & un buste du même saint, qui est très-ancien, dont on raconte beaucoup de merveilles; le frere capucin qui me montroit l'église, m'assura qu'un avocat nommé *dom Girolamo Murano*, avoit perdu le nez pour avoir voulu faire une expérience sur celui de ce buste de S. Janvier, qui fut attaché miraculeusement, au rapport de Parrino, (p. 56.) On porta cette figure en procession dans la grande peste de 1656, & la peste cessa quelques jours après.

La citerne qui est dans le jardin des capucins, & qui se remplit d'eau de pluie, est élevée en l'air sur une voûte, pour que les vapeurs du sol ne gâtent pas l'eau qu'elle renferme; elle est assez grande pour contenir 24 mille bottes, chacune de 530 pintes de Paris.

Les vapeurs qui s'exhalent dans l'église des capucins augmentent en été, & rendent l'habitation plus incommode. Les capucins sont obligés pour lors de se retirer à Pouzol où ils ont une autre maison.

Ces peres ont la permission de cultiver du tabac pour leur usage, & on leur tolere

50 tiges par personne ; mais on parle de supprimer ce privilege ; on auroit pu craindre que cette permission n'occasionnât une contrebande au-dehors ; mais les capucins étoient retenus par un fort intérêt. Le roi qui donne à chacune des huit provinces de franciscains qui sont dans le royaume, onze quintaux de laine, & même 18 à celle de Naples, avoit déclaré qu'il retireroit cette aumône au premier cas de contrebande.

Je remarquai dans le jardin de ces peres une vigne qui étoit chargée d'une façon singuliere de raisin d'une très-bonne qualité ; je m'étonnois de la trouver dans un pays aussi aride que les bords de la Solfatare ; on augmenta mon étonnement en m'apprenant que cette vigne avoit été long-tems presque stérile, quoique l'on eût soin de la tailler, & qu'elle étoit devenue féconde à l'excès depuis qu'on l'avoit abandonnée & qu'on avoit négligé de la tailler ; probablement l'ardeur du soleil est si grande que les embryons sont brûlés, à moins qu'il n'y ait beaucoup de feuilles & de bois pour les défendre.

Au-dessous de ce couvent il y a une grotte fort large, dans laquelle un carrosse rouleroit facilement, par laquelle on croit qu'autrefois on alloit de Pouzol au lac d'Agnano, sans monter jusqu'à la Solfatare. Ce passage est actuellement fermé par les éboulemens des terres.

Le mont *Olibano* est entre le couvent des

capucins & le bord de la mer; l'on en tira des pierres autrefois pour paver les grandes routes, au rapport de Suétone. On y voit des conduites qui portoient à Baies les eaux du Serino; & du côté de la mer est une grande inscription au sujet des eaux minérales de Pouzol.

En allant de la Solfatare à Pouzol, on peut voir l'amphithéâtre dont nous parlerons plus bas.



CHAPITRE XX.

Description de Pouzol & de Baies.

POZZUOLI ou Pouzol eſt une ville de dix mille ames, ſituée à deux lieues & demie de Naples, vers le couchant, ſur le golfe appellé *Sinus Puteolanus*. Elle fut fondée, ſuivant Strabon, 522 ans avant J. C. & 537 ans après la fondation de Cumes, par Diceus, fils de Neptune ou d'Hercule; ſelon Suidas, par des Samiens venus à Cumes ſous la conduite de *Dicearchus*, 469 ans avant J. C. Elle fut appellée d'abord *Dicearchia*, du nom de ſon fondateur; celui de *Pozzuoli*, en latin *Puteoli*, eſt venu du grand nombre de puits ou de ſources minérales qui y ſont; d'autres diſent que ce fut à cauſe des puits qui furent creuſés par les Romains, lorſque *Quintus Fabius* y conduiſit une colonie dans la guerre contre Annibal, & qu'il la fortifia, comme le raconte Tite-Live.

Cette ville fut d'abord gouvernée en forme de république; on en a trouvé la preuve dans des inſcriptions anciennes. Elle avoit ſes duumvirs, ſes décurions, ſes baſiliques; Cicéron l'appelle ville municipale; mais elle fut auſſi colonie. On a trouvé une inſcription du tems de Veſpaſien, où elle eſt appellée *colonia Flavia*.

Lorſque les Romains eurent établi ſur ce parage le centre de leurs délices & du luxe de leurs campagnes, Pouzol fût une ville conſidérable; elle s'étendoit juſqu'à la colline qui eſt du côté de la Solfatare, où l'on voit encore des reſtes d'édifices, & où l'on trouve des tombeaux, ſur-tout du côté de l'égliſe de S. Jacques.

L'égliſe cathédrale étoit un temple dédié à Auguſte, comme il paroît par l'inſcription: *L. Calſurnius L. F. templum Auguſto cum ornamentis DD.* Il eſt compoſé de belles pierres de tailles aſſemblées ſans ciment; il y avoit des colonnes corinthiennes; il en reſte une partie du côté de la cour, mais elle ne ſuffit pas pour juger de ce qu'étoit ce temple autrefois. Cette cathédrale eſt dédiée à S. Janvier & à S. Procule, compagnon de ſon martyre, qui étoit de Pouzol. L'on y conſerve le corps de celui-ci, de même que celui de S. Patrobe, premier évêque de Pouzol, l'un des 72 diſciples de J. C. Ce fut S. Paul qui le premier y prêcha l'Evangile, comme on le voit dans les actes des apôtres, ch. 18.

Le plus beau reſte d'antiquité qu'il y ait à Pouzol eſt un temple qu'on dit avoir été de Jupiter Sérapis. Il pourroit bien ſe faire que c'eût été le temple des Nymphes, bâti ſous Domitien, en pierre blanche, célébre par les oracles dont parle Filoxene dans la vie d'Apollonius de Tyane. Une partie de l'emplacement de ce temple appartient au roi, mais il y en a une partie dans les jar-

dins du prince Ferrandina. Les fouilles en ont été faites en 1750, & l'on en a tiré des ſtatues & des vaſes d'un très-beau travail. Ce temple étoit environné de 42 chambres quarrées; il en ſubſiſte encore beaucoup, mais elles ſont preſqu'entiérement ruinées; il reſte quatre belles colonnes de marbre blanc cannelées, dont deux ſont ſur pied & deux à terre; les autres ſont à Portici. Ces colonnes étoient inégales; les plus hautes ſont à l'entrée du ſanctuaire & aux quatre coins principaux. (V. Philoſoph. tranſactions, 1757, n°. 21, p. 166.) Ce temple eſt pavé en entier de larges dalles de marbre blanc, les murs en étoient revêtus, & tout annonce que cet édifice étoit de la plus grande magnificence.

M. l'abbé Guenée remarqua avec étonnement que ces colonnes de marbre, qui ont été baignées juſqu'à une certaine hauteur par les eaux de la mer, ſont criblées de trous faits par les dattes; il reſte encore dans ces trous des coquilles dont quelques-unes ſont longues de trois pouces; les deux colonnes qui ſont encore ſur pied, & celles qui ſont à terre, ont été également percées par ces petits animaux, (mémoire de M. Guétard, p. 371.)

On trouva en 1693 à Pouzol, un beau piedeſtal de marbre blanc, qui eſt élevé ſur la place; il a cinq pieds huit pouces de long, & il eſt chargé ſur ſes quatre faces de bas-reliefs qui ſont beaux, mais très-mutilés; on

y distingue 14 figures représentant 14 villes de l'Asie mineure, Thenia, Magnesia, Philadelphia, Tmolus, &c. Les noms sont au-dessous de chacune; l'inscription est à l'honneur de Tibere, & l'on croit que c'étoit le piedestal d'une statue qui lui fut élevée par ces 14 villes. On auroit creusé dans les environs, pour y trouver la statue, s'il n'eût fallu abattre des bâtimens. Ce piedestal a été gravé & décrit dans un petit ouvrage d'Antoine Bulifon.

En creusant pour bâtir une église en 1704, derriere les jardins de l'ancienne maison du vice-roi Pierre de Tolede, on trouva une belle statue romaine de sept pieds trois pouces de haut, avec la toge, & une inscription sur le piedestal : *Q. Flavio Masio Egnatio Lolliano.... decatressium patrono dignissimo* : elle a été restaurée avec soin.

PONTE DI CALIGOLA : on donne ce nom à des masures qui sont dans la mer, près du port de Pouzol, du côté de Baies, dont il reste 13 piliers & plusieurs arcs. Il paroît que ce sont les ruines d'un mole fait de pierres & de briques pour briser les flots & garantir les vaisseaux de la tempête. C'étoit une maniere de bâtir plus légere & plus commode que celle des moles pleins & solides. Mais le nom qu'on lui donne de pont de Caligula vient de ce que l'on a cru que c'étoit la fin ou la culée d'un pont de vaisseaux, que cet empereur insensé fit faire de Baies à Pouzol, & dont il est parlé dans Suétone.

Il vouloit aller en triomphe ſur la mer, à l'exemple de Xercès, & pour cela il entreprit de faire conſtruire un pont qui avoit 3600 pas; mais la difficulté de bâtir vers le milieu de cet eſpace où la mer étoit trop profonde, lui fit employer des vaiſſeaux; on les fixa par des ancres, on les aſſembla par des chaînes; on y forma un grand chemin avec de la terre, des pavés & des parapets ſemblables à ceux de la voie Appienne; ce fut par cette nouvelle route que l'empereur fit ſon triomphe, le premier jour à cheval, avec une couronne de chêne; le ſecond jour dans un char de triomphe, ſuivi de Darius que les Parthes lui avoient donné en ôtage.

Le port ayant été endommagé par la mer, l'empereur Antonin le fit réparer, comme on l'apprend par une inſcription trouvée au fond de la mer, qui eſt élevée à la porte de la ville: les habitans lui éleverent un arc de triomphe avec une inſcription qui eſt rapportée par Jules Capitolin, dans la vie de cet empereur.

La nobleſſe de Pouzol eſt diſtinguée & forme un corps ou *ſeggio*, à l'exemple de celle de Naples. S. Procule, compagnon de S. Janvier de Naples, y avoit pris naiſſance. Les hiſtoires ont célébré une héroïne de Pouzol, *Maria Pozzolana*, qui ſe diſtingua par ſon courage à la guerre, & par ſa continence au milieu des ſoldats avec qui elle étoit au ſervice.

L'éruption de *Montenuovo* qui ſortit de

terre en 1538, à une demi-lieue de Pouzol, causa un effroi qui fit déserter les habitans. Le vice-roi don Pierre de Tolede voulant la repeupler & rassurer les habitans par son exemple, y fit bâtir une belle maison de campagne, appellée *la Starza*, que l'on voit encore à un mille au nord de Pouzol. Le terrein des environs est très-fertile; il y a sur-tout beaucoup de jardins qui servent à l'approvisionnement de Naples.

Les anciens faisoient grand cas des teintures en bleu & en pourpre qui se faisoient à Pouzol; ce pourpre étoit comparé à celui de Tyr.

La pouzolane est une espece de gravier qui tire son nom de cette ville, & qui a la propriété de faire avec la chaux, un ciment de la plus grande dureté, propre à bâtir dans l'eau & à résister à toute espece d'humidité; on en a transporté jusqu'à Constantinople, en France & ailleurs. Les parties minérales, brûlées & vitrifiées que les volcans ont mêlées avec le sable, font sans doute la dureté du ciment. Les chymistes prennent du verre pilé quand ils veulent lutter des vaisseaux avec un soin extraordinaire. La chaux qui est elle-même un produit du feu, agit à peu près de même, quand elle est tirée de certaines pierres; car on fait de la chaux en Lorraine qui a la même dureté. (Voyez l'art du Chaufournier.) On trouve à Rome, & même ailleurs de la pouzolane, c'est-à-dire, du gros sable qui produit le même effet pour

bâtir dans le fond de l'eau ; il y en a même en Auvergne parmi d'autres traces de volcans. On peut juger de la force de cette pouzolane en voyant les ceintres de briques de trois arches du pont dont nous avons parlé, qui ne se sont rompus que vers la clef de la voûte, & qui se soutiennent parfaitement.

L'amphithéâtre de Pouzol, qu'on appelle dans le pays *Colosseo*, étoit en effet aussi grand que le Colisée de Rome ; c'est le morceau le mieux conservé de toutes les antiquités de Pouzol, quoiqu'il soit extrêmement ruiné. Suétone nous apprend qu'on y célebra des jeux auxquels Auguste assista. L'arêne qui sert aujourd'hui de jardin, a 250 pieds de long ; on voit encore les portiques qui servoient d'entrée & qui régnoient sous les gradins, & les caves où l'on enfermoit les bêtes. Au-devant de chaque pilier il y a une pierre creusée pour recevoir l'eau que l'on donnoit à boire aux animaux renfermés. On assure que S. Janvier, S. Procule & plusieurs autres martyrs y furent exposés par ordre du tyran Thimotée. L'on a fait une chapelle à l'honneur de ces saints martyrs, & l'on y a mis en 1734, une inscription qui dit que S. Janvier ayant été exposé à des ours affamés, ces animaux se mirent à genoux devant lui, ensorte que le tyran fut obligé de lui faire couper la tête.

Un grand bâtiment souterrain qu'on appelle labyrinthe de Dédale, & qui n'est pas

loin du Colisée, paroît avoir été une conserve d'eau ou cîterne, destinée aux usages de la ville; le bâtiment est de brique, revêtu en dedans d'un enduit fort dur. Un autre bâtiment de plus de 60 pieds de long, voûté, soutenu par des piliers, qui est tout près du labyrinthe, paroît avoir servi au même usage.

On trouve à une demi-lieue de Pouzol plusieurs tombeaux, *colombaria*, où l'on descend avec des échelles.

Le golfe de Pouzol étoit autrefois aussi peuplé & aussi délicieux que l'est aujourd'hui celui de Naples. C'étoit sur ce rivage, à l'occident de Pouzol, qu'étoit une vaste maison de campagne de Cicéron, qu'il appelloit *academia*, du nom des portiques d'Academus à Athenes. C'est-là où il composa ses livres intitulés *Quæstionum Academicarum*; on en montre encore quelques masures en briques, sur lesquelles on ne peut rien décider; la plus grande partie est sans doute couverte par la mer, qui en étoit alors si proche, que l'on pouvoit pêcher de ses fenêtres.

Les pêcheurs & les enfans qui vont dans l'eau, trouvent souvent des restes de marbres, de porphyres & d'agates, des pierres gravées, des médailles, des lampes; souvent même la mer en jette sur le rivage, & l'on ne manque pas d'en présenter aux étrangers dès qu'on les voit arriver. Tout ce que les Romains avoient ôté à la mer par leurs

constructions & leurs terrasses, a été repris & recouvert par les flots.

Le golfe de Pouzol a une lieue de largeur & une lieue de longueur. Tacite l'appelle *lacus Baianus*; c'étoit le lieu de l'Italie le plus recherché par les Romains, celui où ils avoient bâti leurs plus belles maisons de campagne, où ils avoient établi le centre du luxe & des plaisirs. Cicéron, *de Lege Agraria contra Rullum*, §. 36, parle du mont Gaurus & de *via Herculana*, comme des endroits les plus délicieux : *Multarum deliciarum & magnæ pecuniæ.*

Baies qui occupe la partie occidentale de ce golfe, étoit sur-tout le pays à la mode :

Nullus in orbe locus Baiis prælucet amœnis

Les eaux qu'on venoit y prendre en avoient fait un rendez-vous de voluptés & de débauches. Les femmes galantes y venoient passer l'automne; rien n'étoit plus capable d'y attirer les Romains; chacun y voulut bâtir, l'emplacement ne fut pas suffisant, l'art y suppléa par des substructions, des terrasses, des jettées faites sur la mer même.

Horace reproche aux voluptueux de son tems, qu'au lieu de songer à la mort ils s'occupent à reculer les bornes de la mer, peu contens de la vaste étendue de ses rivages.

Tu secanda Marmora,
Locas sub ipsum funus sepulchri
Immemor struis domos,
Marisque Baiis obstrepentis urges,
Summovere littora,
Parum locuples continente ripâ.

L. II. Od. 18.

Enfin Martial ne sait quels éloges donner à la beauté de ce rivage.

Littus beatæ Veneris aureum,
Baias superbæ blanda dona naturæ,
Ut mille laudem Flacce versibus Baias,
Laudabo dignè non satis tamen Baias.

Mart. L. XI. 81.

Rien ne marque mieux la vicissitude & la fragilité des choses humaines que la vue de ces ruines & de ces rivages, actuellement déserts. L'air même est devenu empesté, soit à cause des marécages, soit à cause des lacs où l'on fait rouir le lin, & des exhalaisons ou mossetes qui sortent de toutes parts. Charles VIII & Louis XII y perdirent une grande partie de leurs troupes, dans les expéditions qu'ils firent pour la conquête de Naples. Les marécages qui

environnent Baies & Pouzol, y rendent l'air si mal-sain à la fin de l'été, que sur 120 hommes de garnison il y en avoit chaque jour, quand j'y étois, huit à dix qui tomboient malades, & qu'on étoit obligé de remplacer; les étrangers n'osent y coucher dans ce tems-là. Le château de Baies, qui est sur la hauteur, est même la seule partie habitée de ce rivage; le bas n'offre que les débris d'anciennes substructions qui soutenoient les bâtimens, les jardins & les terrasses; mais que la mer a pour ainsi dire engloutis.

Varron dit que cette ville avoit été appellée *Baia*, du nom d'un des compagnons d'Ulysse, qui y fut enterré. On voit en effet dans l'odyssée d'Homere, qu'Ulysse vint à Bauli, qui n'est qu'à une demi-lieue de Baies. Cette ville avoit autrefois un petit port assez commode; mais il est devenu impraticable, à cause des décombres de bâtimens qui l'ont presque comblé; c'est aussi dans ces cantons qu'Hercule défit les géans, 1238 ans avant J. C. suivant la chronologie du P. Pétau.

Jules-César y avoit une maison de campagne, dans laquelle Marcellus fut empoisonné 123 ans avant J. C. par Livie, femme d'Auguste, qui vouloit à quelque prix que ce fût, faire empereur son fils Tibere, qu'elle avoit eu de Tibere-Claude Néron. C'est ce jeune Marcellus dont Virgile parle à la fin de son sixieme livre, d'une maniere

ſi pathétique & ſi tendre, qu'en entendant ces vers Octavie s'évanouit.

Varron parle auſſi de la belle maiſon d'*Irrius*; Tacite de celle de *Piſon*, où ſe forma la conjuration contre Néron, & dont il paroît encore quelques reſtes; il cite également celle de Domitia, tante de Néron, que ce tyran fit empoiſonner pour envahir ſes biens. Domitien y avoit des viviers où il élevoit des poiſſons domeſtiques, ceux d'Hortenſius dont parle Cicéron, étoient auſſi ſur ce rivage, la maiſon de Julia Mammea que l'empereur Alexandre Sévere y fit bâtir, étoit ſur-tout de la plus grande magnificence.

Séneque parlant de celles de Céſar, de Pompée & de Marius, qui étoient entre le lac Averne & les étuves de *Tritola* ſur la hauteur, dit qu'elles avoient été bâties avant que Baies fût devenue un ſéjour de débauches, c'étoit des châteaux plutôt que des maiſons de campagne, *ſcias non villas eſſe, ſed caſtra*, mais du tems de Séneque, c'étoit un pays où un philoſophe ne pouvoit pas habiter; il écrit à ſon ami Lucilius qu'il en étoit parti le lendemain de ſon arrivée, *poſtero die quam attigeram reliqui: locum ob hoc devitandum, cùm habeat quaſdam naturales dotes quia ſibi illum celebrandum luxuria deſumpſit.... Diverſorium vitiorum eſſe cæperunt; illic ſibi plurimum luxuria permittit; illic tanquam aliqua licentia debeatur loco, magis ſolvitur.*

Ce fut à Baies que ſe forma principalement

ment le célébre triumvirat de César, de Pompée & d'Antoine, 61 ans avant J. C. Ce fut alors que Caton s'écria : nous avons des maîtres, c'en est fait de la république.

Enfin ce fut à Baies que mourut l'empereur Adrien, l'an 138 de J. C. après y avoir exercé ses cruautés ; la violence de sa maladie l'avoit rendu triste, puis insensé, il finit par devenir cruel. Son corps fut brûlé à Pouzol dans la maison de Cicéron.

Il y a encore trois grands restes d'anciens temples en forme de rotondes, qui se voient près du rivage de Baies, ils sont en partie enterrés & inondés par les eaux des marécages, & l'on est obligé de s'y faire porter sur les épaules des mariniers : l'un est un temple de Vénus ; le second, un temple de Mercure ; le troisieme, un temple de Diane.

Les felouques peuvent aborder environ à cent pas du premier ; on croit que c'est un temple de *Venus genitrix*, élevé par César, d'autres croient que c'étoit un bain ; cet édifice est une rotonde ruinée, dont une partie de la voûte se soutient encore en l'air. Il y a trois chambres au bas, qu'on appelle les chambres ou les bains de Vénus ; l'éboulement des terres voisines en a rendu l'accès difficile, il n'y en a que deux qui méritent attention ; l'une est sur un plan quarré, & l'autre sur un plan moitié quarré & moitié ovale. Au milieu de la voûte de cette derniere, il y a une ouverture quarrée, dont on ne sait point quel a pu être l'usage. On voit

ſous l'arcade de celle-ci la racine d'un arbre qui y a percé & qui s'y eſt comme pétrifié. Les voûtes de ces deux chambres ſont reparties en caiſſons pleins de bas-reliefs de ſtuc, dont les ſujets ſont fort obſcenes, & répondent à la divinité à qui ce lieu étoit conſacré. La plupart repréſentent des figures nues de l'un & de l'autre ſexe, qui tendent à exprimer la force de la nature, & donnent à penſer que ce lieu n'étoit deſtiné qu'à des myſteres infâmes. Parmi ces figures on remarque un gladiateur dans la même attitude que celui de la ville Borgheſe à Rome. Tous ces bas-reliefs ſont beaux, ſurtout ceux de la derniere chambre; les ornemens des cadres en ſont ſimples, d'un très-bon goût, & dans le genre de ceux de la ſépulture d'Agrippine, dont nous parlerons bientôt.

Le temple de Mercure que le vulgaire appelle *Truglio*, eſt à cent pas du premier, dans un endroit également marécageux. Avant que d'y arriver on apperçoit l'ouverture de trois voûtes ruinées & pleines de ronces qui font un effet admirable; il y a ſous l'une de ces voûtes une grande piece remplie par un pied & demi d'eau, c'eſt cependant celle par laquelle il faut paſſer pour entrer dans le temple: on ſe fait porter juſques ſur la breche d'un mur de communication, & l'on deſcend dans une grande rotonde de brique, dont le vaiſſeau eſt d'une belle proportion, & qui prend ſon jour par

le milieu de sa voûte, comme le panthéon à Rome. On ne manque pas d'y faire observer que si l'on parle bas contre la muraille, & qu'une autre personne se tienne à l'opposite, elle entend parfaitement tout ce qu'on lui dit, cependant que ceux du milieu n'entendent rien, ce qui prouve que la voûte est elliptique.

Le temple de Diane Lucifere se trouve à deux cens pas plus loin; quelques marbres qu'on y a trouvés avec des têtes de cerfs, ont fait présumer qu'il pouvoit appartenir à Diane plutôt qu'à Neptune, à qui d'autres antiquaires l'avoient donné; c'est encore une rotonde de brique, dont la voûte s'est écroulée: son plan extérieur forme un octogone; & vue d'une certaine distance, elle ressemble à une vieille tour très-large, couronnée de ronces.

Il faut que les anciens aient reconnu que la brique étoit plus durable qu'aucune autre matiere, & qu'elle se lioit mieux avec la pouzolane, car tous ces édifices sont bâtis de brique dans un pays où cependant la pierre est très-commune. A l'égard des voûtes, elles sont faites la plupart avec une lave très-spongieuse & très-légere, qui ressemble à de la pierre-ponce, & qui étoit fort propre à former ainsi de vastes coupoles, qui n'étoient pas destinées à supporter de grands poids. On trouve des architectes qui croient que ces ruines, à commencer depuis celles des palais de Néron & de Jules-César, & en y

comprenant le temple de Neptune, ne sont que les restes d'un très-grand palais, & que ces rotondes étoient des bains.

Le tombeau d'Agrippine est une partie de bâtiment en forme de demi-cercle, avec une galerie tout autour; la voûte est repartie en compartimens de stuc, dont les cadres sont de très-bon goût, ainsi que quelques figures & quelques griffons traités de bas-relief, qui sont de la même matiere. On distingue sur les murs des traces de peintures, mais elles sont enfumées par les flambeaux dont on se sert pour y aller; on appelle cet endroit le tombeau d'Agrippine, parce qu'on sait que cette mere infortunée périt aux environs de ce lieu-là, par ordre de son fils, l'an 59 de J. C. Il y avoit long-tems que Néron étoit fatigué par la présence & les remontrances d'Agrippine; il étoit occupé à chercher un moyen de la faire mourir sans qu'on pût l'en accuser. Anicetus, affranchi, qui commandoit la flotte de Misene, ennemi d'Agrippine, indigne flatteur de son maître, lui proposa un stratagême qu'ils jugerent très-propre à cacher leur forfait, sous l'apparence d'un naufrage; on fit construire un vaisseau dont une partie pouvoit se détacher & tomber dans la mer au premier signal. Néron renvoya sa mere dans ce vaisseau après un grand souper; elle s'entretenoit avec *Aceronia*, sa confidente, du plaisir de cette nouvelle réconciliation, lorsque la machine joua; mais l'effet ne fut pas assez prompt;

ceux qui n'étoient point dans le ſecret, embarraſſerent les autres. Agrippine eut l'adreſſe de ſe ſauver à la nage, tandis que ſa confidente, qui, pour être ſecourue ſe diſoit la mere de l'empereur, fut maſſacrée comme telle; Agrippine ne tarda pas à l'être auſſi dans ſa propre maiſon : *Centurioni ferrum diſtringenti protendens uterum, ventrem feri, exclamavit, multiſque vulneribus confecta eſt.* Tac. Ann. L. XIV. §. 8.

Elle fut enterrée par ſes domeſtiques près du chemin de Miſene & de la maiſon de Céſar, qui étoit ſur la hauteur : *Mox domeſticorum cura levem tumulum accepit, viam Miſeni propter, & villam Ceſaris dictatoris quæ ſubjectos ſinus editiſſima proſpectat.* Tac. Annal. L. XIV. §. 9. Cette poſition ne me paroît pas convenir à l'édifice, que l'on montre aujourd'hui ſous le nom de tombeau d'Agrippine; il n'eſt point ſur le chemin de Miſene au lac Lucrin, & il a plutôt l'air d'un reſte de théâtre.

On donne auſſi le nom de bains de Néron aux étuves de *Tritola*, qui ſont auprès de Baies; du moins c'eſt ſous ce nom que les payſans du voiſinage les montrent aux voyageurs; ils vont avec la plus grande facilité juſqu'au fond d'une grotte longue & étroite, chercher une eau preſque bouillante, dont la ſource eſt au fond de cette grotte. La chaleur qui en ſort eſt ſi grande, qu'au bout de dix pas on eſt, pour ainſi dire, ſuffoqué, & il faut de l'habitude & de la force

pour aller plus loin; les paysans qui y entrent sont presque nuds, & ils en reviennent au bout de deux minutes tout couverts de sueur, le visage aussi enflammé que s'ils avoient été dans un four. Lorsqu'on baisse la tête fort près de terre, on a beaucoup moins de peine à respirer, parce que la vapeur chaude occupe toujours le plus haut de l'étuve, & que l'air froid arrive par la partie inférieure; d'ailleurs il n'y a aucun danger à redouter dans ces étuves. On sait par des expériences que M. Tillet a rapportées dans les mémoires de l'académie des sciences pour 1764, qu'on peut s'accoutumer à soutenir dans un four une chaleur incroyable, sans aucun accident.

Il y a dans ces étuves six especes de rues, qui ont six pieds de haut & trois pieds & demi de largeur. L'hôpital de l'Annonciation de Naples tient une maison à Pouzol au commencement de l'été, d'où l'on envoie à ces étuves les malades qui ont besoin de suer; il y a pour les femmes une grotte séparée de celle des hommes; on y passe une demi-heure, plus ou moins, après quoi l'on se met au lit dans un endroit moins chaud. Le nom de *Tritola* que porte cette étuve vient du mot *Frittola*, parce qu'on y frotte les malades pour exciter encore mieux la sueur, ou du mot grec Τριταῖος, qui veut dire fievre tierce, que l'on guérit dans ces étuves. Le sable même du rivage, & celui que l'on ramasse au fond de l'eau, sert dans la méde-

cine ; quoique l'eau ſoit froide & entretienne la fraîcheur du ſable qu'elle touche, il ſuffit de pénétrer dans ce ſable à deux travers de doigts, pour trouver un terrein brûlant où il eſt impoſſible de tenir la main. Au-deſſous de cette étuve il y a une grande ſalle voûtée d'où il ſort plusieurs ſources, avec des ſieges tout autour.

Cette côte & tous les environs du golfe de Pouzol, ſont remplis de fontaines minérales dont les anciens ont parlé, & ſur leſquelles Sébaſtien Bartoli a fait un traité exprès. (Voyez PARRINO, *Guida de' foraſtieri per Pozzuoli*, &c. 1751.) J'en ai vu tirer une pierre à bâtir, qui eſt un tuf formé par des matieres de volcans, une pouzolane qui a pris de la conſiſtance, & où l'on apperçoit encore les veſtiges des matieres brûlées.



CHAPITRE XXI.

Description de Monte nuovo, du lac d'Averne & de la grotte de la Sibylle.

MONTE NUOVO est une colline qui peut avoir 200 pieds de hauteur, sortie du milieu des eaux du lac Lucrin, le 30 septembre 1538, avec un bruit horrible; le village de *Tripergole* fut abymé par cette éruption. Les habitans de Pouzol prirent la fuite, & une partie de ce lac célébre par la pêche qu'on y faisoit autrefois, fut desséchée & remplie par la nouvelle montagne (*a*).

(*a*) Ce n'est pas le seul exemple qu'on ait eu d'un effet semblable de volcans, on trouve dans l'histoire de l'académie pour 1708, le détail de la nouvelle isle formée dans l'Archipel, auprès de celle de Santorin, au mois de Juillet 1707, à la suite d'un tremblement de terre. V. aussi le voyage de Tournefort, & l'histoire de l'académie pour 1722, sur la nouvelle isle des Açores. On voit en divers pays des montagnes, qui ne tiennent point aux chaînes continues & qui semblent avoir une origine pareille. On n'y observe point d'assises, ou de couches, mais un désordre,

L'éruption de Monte nuovo eſt racontée par Simon Porzio, par Giulio Ceſare Capaccio, dans ſes dialogues imprimés en 1634, par Pierre-Jacques de Tolede, dans ſon dialogue ſur le tremblement de 1538, imprimé à Naples en 1539, par Scipion Mazzella, dans ſes antiquités de Pouzol, & par Leandro Alberti, dans ſa deſcription de l'Italie; les matieres dont cette montagne eſt compoſée, ne ſont que des laves, des pierres brûlées & ſpongieuſes, & des ſcories qui paroiſſent être ſorties d'un fourneau.

Le feu, le ſoufre, les cavernes, les moffetes, les veſtiges de volcans, les voyages d'Ulyſſe, d'Hercule & d'Enée ſur ces parages, les rendirent ſi reſpectables, ſi ſacrés, ſi pittoreſques, ſi poétiques; pour ainſi dire, qu'on ne doit pas être ſurpris de leur célébrité & des fables dont on les a embellis.

LE LAC D'AVERNE, qui eſt à un mille

& les indices d'un bouleverſement, ou d'un ſoulevement. Ant. Lazaro Moro dans ſon traité *de' Croſtacei che ſi truovan ſu monti*, &c. prétend que toutes les montagnes ſe ſont formées par des tremblemens de la terre, qui ont ſoulevé le fonds des mers. C'eſt ainſi que de quelques faits particuliers on tire trop ſouvent des conſéquences générales. A.

au nord de Baies, eſt une eſpece de baſſin de 300 toiſes de diametre, environné de collines qui lui dérobent preſque l'aſpect du ſoleil; lorſque ces montagnes étoient couvertes d'épaiſſes forêts, ce devoit être l'image d'un tombeau, & je ne ſuis pas étonné qu'on y eût établi des ſacrifices aux dieux manes, & qu'on y vît fort peu d'oiſeaux; delà vint le nom d'Averne, Α'ορνος, *avibus carens*. Il pouvoit d'ailleurs y avoir des vapeurs ſulfureuſes, qui les en écartaſſent. Au bord de ce lac commence une ſombre caverne, dont les avenues étroites & eſcarpées prêtent à l'idée que Virgile nous en donne, en décrivant cette grotte de la Sibylle.

Spelunca alta fuit vaſtoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris,
Quam ſuper haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis: talis ſeſe halitus atris,
Faucibus effundens, ſupera ad convexa ferebat,
Unde locum Graii dixerunt nomine Avernum.

Æneidos. VI. 237.

Cette grotte paroît avoir été dans le prin-

cipe, l'issue d'un chemin taillé pour aller de Cumes au lac d'Averne, & dont on voit l'entrée du côté de la ville de Cumes La grotte du Pausilipe nous donne une idée de ces sortes d'entreprises, qui furent du goût des premiers habitans de Grece & de Sicile; mais son ancienneté perdue dans l'obscurité des tems fabuleux, étoit bien suffisante pour monter l'imagination des poetes. Ils ont prétendu que Déiphobe, fille de Glaucus & prêtresse d'Apollon & de Diane, connue sous le nom de Sibylle de Cumes, passoit par cette caverne pour aller au temple d'Apollon & au lac d'Averne. On est obligé, en entrant dans la grotte, & pendant les 15 premiers pas, de se tenir courbé; ensuite on y marche debout & sans crainte, la grotte devenant très-haute; elle est moins large que la partie de cette grotte qu'on voit à Cumes; ce qu'elle a de commun avec elle, c'est qu'elle est creusée dans la pouzolane. Il n'est pas possible d'y pénétrer plus de cent cinquante pas, à cause des terres écroulées qui la bouchent. Lorsqu'on a fait ce trajet, on rencontre à droite un petit sentier tournant, où une seule personne peut passer à la fois; au bout de quarante pas on entre dans une petite chambre quarrée, que l'on prétend être l'endroit où la Sibylle rendoit ses oracles.

On y montre une ouverture pleine de terres éboulées, qu'on dit avoir été l'une des portes secrettes de la Sibylle. A côté de

cette chambre eſt une ſalle où il y a deux baignoires de pierre brutte, & quelques reſtes d'anciennes moſaïques ſur le mur, dont le deſſein eſt en compartimens; cette ſalle eſt pleine d'eau tiede, juſqu'à la hauteur d'un pied & demi. Les voyageurs prennent chacun une torche, & ſe font porter ſur le dos de leurs guides, dans une ſeconde chambre où l'on trouve un regard d'eau tiede, & une autre porte pleine de terre éboulée, qu'on dit être la porte ſecrette des bains de la Sibylle. Un antre profond & ténébreux, tel que celui-ci, & une chambre avec des compartimens de moſaïque, n'avoit rien que de convenable à la retraite de la Sibylle. Cependant l'on eſt revenu de ces idées fabuleuſes, & l'on croit que ce ſouterrain n'étoit autre choſe qu'un chemin pratiqué ſous la montagne, & que les deux chambres que l'on y trouve à une certaine diſtance, étoient un bain où l'on n'avoit pas cherché à ſe procurer plus de commodité qu'on n'en trouve aujourd'hui aux étuves de S. Germain, qui ſont ſur le bord du lac d'Agnano, & dont nous avons parlé.

Le rameau d'or qu'Enée trouva dans les forêts voiſines, fait alluſion aux mines d'or que l'on trouvoit dans ce pays, & dont Virgile parle dans le ſecond livre des Géorgiques :

Hæc eadem argenti rivos, ærisque metalla,

Ostendit venis atque auro plurima fluxit.

Pour soutenir l'allégorie des enfers, les poëtes appellerent champs élisiens une campagne plus agréable & plus découverte, qui est sur les bords d'un petit golfe appellé *Mare Morto*, à un mille de Baies; peut-être du tems des Romains étoit-ce un lieu de sépulture. On l'appelle actuellement *Mercato di Sabbato.* Ce lac de *Mare Morto* est très-poissonneux, il communique avec la mer par un petit détroit, que l'on barre dans certains tems pour empêcher le poisson d'en sortir.

Un autre lac qui est à un mille de celui-ci, étoit appellé l'Achéron; c'est celui où étoit supposé le batelier des enfers, c'est-à-dire, le vieux Caron:

Portitor has horrendus aquas & flumina servat,

Terribili squallore Charon.

Æn. VI. 298.

Son nom qui signifioit en grec la mort, venoit de χαίρω, *Gaudeo*, parce qu'il conduisoit aux champs élisées. Ce lac s'appelle aujourd'hui *lago Fusaro* ou *Coluccio*; il ne sert qu'à rouir du chanvre, & à nourrir du poisson, qui réussit très-bien.

Près delà étoit la maison d'un des plus riches sénateurs de Rome, appellé *Servilius Vatia*, qui, pour se soustraire aux regards dangereux de l'empereur Tibere & de Séjan, s'y retira pour vivre dans un agréable loisir, loin de la cour & libre des soins ambitieux qui occupoient les courtisans; c'est de lui que l'on disoit, au rapport de Sénéque :

O Vatia, tu solus scis vivere.
(Epist. 55.)

Il ne voulut être connu que par son indifférence & son éloignement pour les affaires: *nulla alia re quam otio notus, consenuit, & ob hoc unum felix habebatur.* Sénéque décrit ensuite la situation & les délices de cette maison fameuse; il me paroît par ce qu'il en dit qu'elle étoit fort près de Baies; il faut, pour en juger, avoir sous les yeux la carte de Pouzol & de ses environs, que Petrini a donnée en 1750. On a trouvé dans les ruines qui sont vers le lac Fusaro, diverses inscriptions rapportées dans Capaccio.

Entre le lac appellé *Mare Morto* & le rivage de la mer, est un grand bâtiment appellé *Piscina mirabile*, qui étoit, selon toutes les apparences, un réservoir d'eau; il a 200 pieds de long sur 130 de large, & il est soutenu par 48 gros piliers disposés sur quatre lignes; on y descend par deux escaliers de 40 marches chacun; l'enduit

qu'on y voit encore sur les murs est aussi dur que la pierre, & donne lieu de croire que c'étoit réellement une citerne où l'on rassembloit les eaux de pluie ; on croit qu'elle fut faite lorsque Agrippa conduisit une armée navale à Misene.

CENTO CAMERELLE, autre reste de constructions antiques sur le penchant de la montagne, & tout près de la mer ; il paroît avoir été la substruction ou le soutien des terrasses de quelque grand édifice ; on l'appelle aussi labyrinthe à cause du grand nombre de chambres voûtées qui communiquent les unes aux autres, & dans lesquelles on pourroit en effet s'égarer ; tout cela tombe en ruines. Il y a plusieurs étages d'arcs & de chambres, les unes au-dessus des autres, avec un enduit encore blanc au-dedans.

Parmi les maisons considérables que les Romains avoient bâti du côté du promontoire de Misene, celle de Lucullus étoit une des plus fameuses, mais on n'en sait pas précisément la situation ; ce fut-là que Tibere mourut : cette maison fut agrandie encore par Valerius Asiaticus, mais ce luxe & cette opulence lui devinrent funestes. Messaline & Vitellius engagerent l'empereur Claude à le faire arrêter, pour avoir la confiscation de ses biens ; on lui donna le choix du genre de mort, & il se coupa les veines, l'an 46 de J. C.

CAPO MISENO est la pointe occidentale & méridionale du golfe de Pouzol & de Baies,

à une lieue & demie de Pouzol & de Cumes ; Virgile dit qu'Enée y ayant fait enterrer *Misenus* un de ses compagnons, donna son nom au promontoire.

Qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.
Æn. VI. 234.

D'autres disent que c'étoit le nom d'un des compagnons d'Ulysse ; quoi qu'il en soit, il y avoit sur cette hauteur une ville, & audessous un port qui étoit fréquenté par les vaisseaux des Romains. Agrippa l'avoit fait construire, & il servoit pour la sûreté de cette mer, comme Ravenne pour la mer adriatique : il y avoit un phare pour éclairer les vaisseaux : les auteurs parlent souvent de la flotte de Misene, qui étoit regardée comme un objet de la plus grande importance ; Tacite dit en parlant de Vitellius, que la défection de cette flotte, lui fit craindre les derniers revers ; *Audita defectione Misenensis classis, Romam revertit, recentissimum quodque vulnus pavens, summi discriminis incuriosus.* (Hist. L. III §. 56). Pline le naturaliste la commandoit lorsque l'éruption du Vésuve l'attira du côté de cette montagne, le 24 août 79. *Erat Miseni, classemque imperio præsens regebat*, (Pline L. VI. Lett. 16.)

La ville de Misene fut prise & pillée par les

les Lombards, ſous la conduite de Sicard, prince de Bénévent, l'an 836; les Sarrazins acheverent de la ruiner en 890, & emmenerent les habitans priſonniers. Il ne reſte plus que des ruines informes de cette ville; ce qu'on y voit de plus ſingulier eſt un ſouterrain percé dans la montagne, & qu'on appelle *grotta dragonara*; quoiqu'il ſoit preſque ruiné actuellement, on y pénetre encore aſſez avant; il y a une allée longue, tortueuſe, avec pluſieurs chambres ſur les côtés. Les uns diſent que Néron avoit fait percer cet aqueduc pour y raſſembler les eaux chaudes de Baies, & que ces chambres étoient des citernes où l'on faiſoit arriver l'eau de pluie pour rafraîchir les eaux chaudes à volonté; d'autres diſent que c'étoit des fouilles d'où l'on avoit tiré la pouzolane, ou des magaſins pour les vins & autres proviſions de la flotte de Miſene.

On trouva, en creuſant dans les ruines de Miſene, en 1699, un beau piedeſtal de marbre de quatre pieds de haut, où il y avoit une inſcription à l'honneur d'un prêtre de Jupiter, qui vivoit ſous le regne d'Antonin, il a été tranſporté à Naples; ſi l'on y avoit autant qu'à Rome le goût d'antiquités & de recherches, on trouveroit ſans ceſſe dans ces campagnes des monumens de cette eſpece.

Au pied de la montagne de Miſene, il y a dans la mer même, une ſource d'eau douce qui ſort avec aſſez de force pour conſerver

ſa douceur, comme celle qui ſort du côté de Gênes dans le golfe de la Spetia. On croit que c'étoit celle du temple des Nymphes, bâti par Domitien, où il y avoit une ſource intariſſable. Peut-être auſſi cette ſource vient-elle des eaux de quelques aqueducs qui ont été rompus.

Si l'on veut remonter par mer juſqu'à Cumes, qui eſt à une lieue & demie au nord du cap de Miſene, & à trois lieues de Naples, en ligne droite, on paſſe près de *Bauli*, village ſitué ſur la hauteur au fond d'une petite anſe, où l'on dit qu'Hercule aborda en revenant d'Eſpagne, après avoir défait le tyran Gérion; on fait venir le nom de Bauli des étables où Hercule plaça ſes bœufs. On ajoute qu'il y ouvrit un chemin juſqu'au lac Averne, qui fut appellé *via Herculea*, ſuivant Dion & Strabon; on voit encore au fond de la mer, lorſqu'elle eſt tranquille, les veſtiges d'un ancien chemin; mais il peut être un reſte des conſtructions romaines, qui s'étendoient ſur toute cette côte, & qui ont été enſevelies ſous les eaux.

Ce fut-là que Néron conduiſit ſa mere, qu'il avoit fait venir d'Antium, dans le deſſein de la faire périr. *Excipit manu & complexu ducitque Baulos, id villæ nomen eſt quæ promontorium Miſenum inter & Baianum lacum flexo mari alluitur.* Il lui donna un grand ſouper, lui prodigua toutes les marques de la plus parfaite réconciliation, lui fit mille careſ-

ſes, la reconduiſit juſqu'au vaiſſeau qui devoit la tranſporter dans ſa maiſon du lac Lucrin, & ſur lequel elle faillit de périr, comme nous l'avons dit en parlant de ſon tombeau, page 340.

CUMES, *Cuma*, en latin *Cumæ*, ville ſituée à une demi-lieue de Bauli, & à trois lieues de Naples; elle étoit de la plus haute antiquité, ayant été bâtie même avant Capoue par des Grecs venus de l'isle d'Eubée ou Négrepont, ſous la conduite de Phérécide, environ 1000 ans avant J. C.

Inde Phereciadum muros, Sil. Ital.

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.

Æn. VI. 2.

Son nom Κῦμα, ſignifie en grec le flot de la mer.

Virgile raconte que lorſqu'Enée y aborda, il y trouva un temple que Dédale y avoit bâti à l'honneur d'Apollon, en lui conſacrant les aîles qui lui avoient ſervi pour s'échapper du labyrinthe de Minos. Enée y voyoit avec plaiſir les ſujets que Dédale y avoit repréſentés; la mort d'Androgée, fils de Minos, que les Athéniens avoient tué; le ſacrifice annuel que Minos les avoit forcé de faire de ſept enfans; l'amour de Paſiphaé pour un taureau, la naiſſance du Minotaure; l'amour d'Ariane, fille de Minos, pour Théſée.

Si l'on veut expliquer toutes ces allégories, on peut croire que Dédale étoit un Crétois persécuté venu à Cumes sur un vaisseau d'une légéreté & d'une vîtesse surprenante, qui bâtit à Cumes un temple d'une beauté jusqu'alors inconnue en Italie : *posuitque immania templa*, Æn. VI. 19. Ce fameux temple d'Apollon, suivant le témoignage de Servius, fut ensuite converti en une église ; mais il n'en reste plus aucun vestige.

La ville de Cumes qui étoit si ancienne & si célebre, devint presque déserte quand Baies & Pouzol eurent attiré toute l'affluence des Romains ; du moins Juvenal nous la dépeint ainsi, lorsqu'il dit à *Umbritius* qu'il fait très-bien de quitter Rome pour aller dans un pays plus solitaire & moins infecté de crimes que ne l'étoit la capitale :

Laudo tamen vacuis quod sedem figere Cumis,
Destinet, atque unum civem donare Sibyllæ.

Sat. 3.

Dans la suite elle fut dévastée par les Vandales, les Goths, les Sarrazins ; en 1207, elle étoit devenue un asyle de voleurs & de corsaires qui infestoient le royaume de Naples ; des Allemands qui s'y étoient fortifiés incommodoient si fort les environs, que l'évêque d'Aversa appella à son secours Godefroi de Montefuscolo, grand capitaine de ce tems-là ; les Napolitains envoyerent aussi

Pierre de Lettra. Ils chasserent les Allemands en 1207, raserent la forteresse & tout ce qui restoit de Cumes, l'on réunit même son évêché à celui de Naples.

C'est à Cumes qu'étoit l'entrée de la grotte de la Sibylle :

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum.

On voit en effet une grotte profonde qui semble se diriger du côté de Baies, & qui pouvoit aussi communiquer à celle dont l'entrée est sur le bord du lac Averne ; les éboulemens qui ont fermé les passages, font qu'on ne va pas à 100 toises de distance. On y trouve un petit chemin étroit, qui conduit à plusieurs chambres, dont une paroît avoir été pavée en mosaïque, revêtue de stuc, & ornée de peintures ; on y montroit autrefois les bains de la Sibylle, son tombeau, & le siege même où elle avoit rendu ses oracles.

Une autre voûte d'environ 80 pieds de long, & qui est garnie de niches, paroît avoir été un lieu de sépulture, comme les catacombes de Naples. Il y a encore plusieurs autres chambres souterraines dans les environs de Cumes.

Le temple des géans est un ancien édifice de 29 pieds de long sur 25 de large, dont la voûte est encore ornée de compartimens,

& dans lequel on voit trois grandes niches quarrées. On ignore quelle étoit autrefois sa destination, mais son nom rappelle les anciens habitans de ce pays-là, que Diodore de Sicile, dans son IVe livre, dit avoir habité dans les champs Flégréens, & avoir été vaincus par Hercule; c'étoit l'an 1238 avant Jesus-Christ, suivant la chronologie du P. Petau.

Le cardinal Acquaviva, archevêque de Naples, faisant creuser en 1606, près de Cumes, on découvrit un temple presque entier, d'ordre corinthien, pavé de marbre, qu'on jugea avoir été élevé par Agrippa à l'honneur d'Auguste, & l'on en tira grand nombre de statues qui furent portées à Naples pour orner le bâtiment de l'université.

ARCO FELICE est un reste de gros mur de briques avec une porte rustique & dégradée, qui faisoit probablement partie de l'enceinte de Cumes; le mur a plus de 60 pieds de hauteur, & la porte 18 pieds de largeur. On y voit quelques vestiges du grand chemin qui venoit jusqu'à Cumes, pour lui servir de communication avec la voie Appienne. On trouve près de cet arc un ancien reste de bâtiment qui paroît avoir été une conserve d'eau.

TORRE DI PATRIA, une lieue au nord de Cumes, à l'embouchure du *Literne* ou *Clanio*, est une ancienne tour ainsi appellée parce qu'on y voit en gros caracteres le mot *Patria*, reste d'une ancienne inscription.

C'étoit, dit-on, le tombeau de Scipion l'Africain. Ce grand homme, vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, à qui les Romains avoient offert de le créer consul & dictateur perpétuel, étoit en butte à Caton, ce rigide censeur qui n'avoit jamais loué personne, & qui ne cessoit d'aboyer après lui, *allatrare*, suivant l'expression de Tite-Live. Scipion fut accusé de *peculat*; on prétendoit qu'il avoit vendu la paix à Antiochus; mais au lieu de se justifier, il dit tout haut: Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal, allons en remercier les dieux; tout le monde le suivit & ses accusateurs furent abandonnés. Cependant Scipion indigné de cette accusation, se retira dans sa maison de campagne près de Literne, où il mourut 187 ans avant J. C. il y fut enterré avec le poëte Ennius qu'il avoit toujours aimé, & qui avoit chanté ses victoires. On voyoit sur son tombeau cette inscription, *ingrata patria nec ossa mea habebis*; & l'on croit que le mot *patria* qu'on voit sur cette tour, est le reste de l'inscription. La ville de Literne qui étoit près delà ne subsiste plus.

PATRIA n'est qu'à trois lieues de Mondragone, dont nous avons parlé à l'occasion du voyage d'Horace, & à neuf lieues de Gaëte, dont nous avons aussi donné la description.

Les isles de Nisida, de Procida & d'Ischia, que l'on voit quand on est à Baies ou à Misene, méritent aussi d'être vues, spécia-

lement Iſchia, où l'on trouve beaucoup de fontaines minérales & d'anciens veſtiges de volcans.

L'isle de Procida eſt peuplée de faiſans pour la chaſſe du roi. En conſéquence on avoit défendu abſolument, il y a environ 12 ans, d'avoir des chats dans aucune maiſon de l'isle; au bout de quelques années les rats s'y multiplierent tellement, qu'ils y formerent une affreuſe calamité; les jardins, les maiſons, les égliſes, les ſacriſties, les armoires, juſqu'aux tuyaux d'orgues, tout étoit dévoré par les rats; les proviſions des particuliers, les cadavres avant la ſépulture, les enfans même dans leurs berceaux, étoient en proie à cette terrible eſpece d'animaux; l'isle entiere alloit devenir inhabitable. Les payſans conſternés allerent ſe jetter aux pieds du roi, en lui demandant juſtice; ils ſemerent ſix à ſept cent de ces animaux ſur ſon paſſage, & cette terrible défenſe fut révoquée. Cela me rappelle le fléau qu'on éprouve quelquefois au Pérou par les *chaco* ou fourmis de viſite; on eſt obligé quand elles paſſent dans un endroit, de déſerter la maiſon; il y auroit du riſque pour la vie à vouloir y habiter pendant le tems de leur ſéjour; mais du moins elles nettoient la maiſon de toute ſorte de reptiles, & leur chaſſe faite elles s'en vont.

CHAPITRE XXII.

Du château royal de Portici.

APRÈ'S avoir décrit la partie occidentale du golfe de Naples, nous passons à la description du rivage opposé, moins célèbre autrefois, mais devenu plus intéressant par le spectacle singulier du Vésuve, par les découvertes d'Herculanum, & les belles maisons de Portici.

Le chemin qui conduit de Naples à Portici, depuis le pont de la Magdelaine, est large, agréable, garni de maisons d'un côté, & ayant le rivage de l'autre. Une partie a été plantée; mais les arbres ne s'y conservent pas à cause de l'air de la mer ou scirocco & de la sécheresse du rivage. On passe à S. *Giovanni Teduccio* & à *Pietra Bianca*, pour arriver à Portici.

PORTICI est éloigné de deux lieues du centre de Naples; c'est un village très-long, très-bien bâti, & où le roi don Carlos a fait élever un château considérable.

Il consiste en une cour octogone qui a 260 pieds de longueur; mais qui est étroite, & traversée par le grand chemin; elle est environnée de bâtimens neufs, mais mal décorés. Il y a une autre cour sur le bord de la mer, à laquelle on travailloit en 1765,

& qui devoit être bordée de bâtimens pour les gardes. Il n'y a rien de plus beau dans ce palais que deux figures équestres, de marbre blanc, qui ont été tirées d'Herculanum. La statue de Marcus Nonius Balbus fils, est placée à droite sous le vestibule du palais, où elle est environnée de vitrages, afin que l'on ne puisse l'endommager. Balbus a l'air fort jeune; il a la tête découverte, les cheveux courts; il est vêtu d'une cuirasse qui ne lui descend pas tout-à-fait jusqu'aux hanches, & qui laisse appercevoir au-dessous une espece de camisole ou de chemise sans manches, qui lui descend presqu'au milieu des cuisses. Il a le bras droit, de même qu'une partie des cuisses & les jambes nues; sa main droite est élevée en l'air à la hauteur de sa tête, & il tient de la main gauche la bride de son cheval, qui est très-courte. Le bras du même côté est couvert d'un manteau qui pend de dessus l'épaule, & qui, en servant de fond au côté droit du corps, le met entiérement à découvert. Il est chaussé avec des especes de brodequins qui lui vont un peu au-dessus de la cheville; il est monté sans selle & sans étriers, à la maniere des anciens. Le cheval est dans une attitude assez tranquille; un de ses pieds est levé fort haut & les trois autres posent à terre: ce cheval a encore pour point d'appui un morceau de marbre en forme de borne ronde, sur laquelle son ventre pose, & par

derriere un petit morceau de marbre quarré qui vient s'arcbouter comme une quille à l'extrêmité de ſa queue: ſa hauteur eſt, ſuivant le catalogue des monumens d'Herculanum, de ſix palmes 10 onces, ou 5 pieds 6 pouces 4 lignes, à prendre depuis la croix des épaules juſqu'à terre; la ſtatue de Balbus ſuit la même proportion.

Cette figure équeſtre de Balbus a quelque choſe de froid au premier aſpect, mais elle gagne beaucoup à l'examen, par la noble ſimplicité de ſa compoſition, de ſa draperie & de ſes ajuſtemens: le deſſein en eſt fin & de la plus grande préciſion: la tête du cavalier eſt très-belle, celle du cheval eſt pleine de feu: quand on regarde cet ouvrage avec ſoin, on y découvre une infinité de beautés de détail: enfin il y regne partout un ſi grand caractere de vérité, qu'on diroit que ce marbre reſpire. Lorſqu'on l'a découverte, on a trouvé à côté l'inſcription ſuivante:

M. NONIO M. F.
BALBO. PR. PRO. COS.
HERCVLANENSES.

" Les habitans d'Herculanum ont fait ériger cette ſtatue à Marcus Nonius Balbus, fils de Marcus, procurateur & proconſul ".

Une autre ſtatue de marbre blanc, érigée à Marcus Nonius Balbus pere, eſt placée à gauche dans un veſtibule du château vis-à-vis de la précédente : cette ſtatue a été trouvée la derniere ; elle eſt de même grandeur & auſſi belle que la premiere, mais elle n'eſt pas ſi bien conſervée : il lui manquoit la tête & une main quand on l'a tirée des fouilles, & elle a été reſtaurée ; la tête qu'on y a miſe a été copiée juſte, d'après celle d'un homme, dans la phyſionomie duquel on a trouvé un aſſez beau caractere & qu'on a cru pouvoir convenir à la figure : cette tête eſt très-bien rendue, ſans cependant avoir la même fineſſe de deſſein que l'antique. A l'égard de l'attitude de Balbus pere, elle eſt ſimple, & cette figure eſt preſque dans le même mouvement que celle du fils. La conformité de compoſition, jointe à la ſimilitude du caractere du deſſein, font croire que ces deux figures équeſtres ſont du même ſculpteur ; il a riſqué une choſe qui lui a très-bien réuſſi comme dans la figure précédente ; c'eſt de jetter le manteau du cavalier tout d'un côté, ce qui produit un effet d'autant plus heureux, qu'à l'oppoſite on jouit entiérement de la figure qui ſe deſſine à merveille ſous la cuiraſſe. Le cheval n'eſt pas moins beau que l'autre : voici l'inſcription trouvée à côté de cette ſtatue, qui ne laiſſe aucun doute ſur celui à qui elle a été élevée.

M. NONIO. M. F. BALBO.
PATRI
D. D.

« A Marcus Nonius Balbus pere, qui
„ étoit fils de Marcus ”.

Ces deux figures ont été découvertes dans le forum ou chalcidique, d'où l'on a enlevé auſſi les tableaux de Théſée & d'Hercule, dont nous parlerons plus bas. Ces chefs-d'œuvres de ſculpture ſont extrêmement précieux, non-ſeulement par leur beauté intrinſeque, mais encore par leur rareté; puiſque ce ſont les ſeuls monumens d'antiquité en marbre que nous ayons dans ce genre.

Il eſt à ſouhaiter qu'on obtienne du roi des deux Siciles, la permiſſion de les mouler pour en avoir des modeles dans notre école. Quelles reſſources ne trouveroient pas dans l'étude de ces monumens, ceux de nos ſculpteurs qui par la prééminence de leurs talens ſont choiſis par les villes de France, pour exécuter les ſtatues équeſtres qu'elles conſacrent à la gloire de nos rois.

La coupole de l'eſcalier de Portici eſt décorée d'une perſpective de Vincent Ré, peinte avec tant de vérité, qu'elle fait une illuſion complette.

Les appartemens ſont d'une magnificence royale. J'y ai ſur-tout admiré *la camera di porcellana*, qui eſt une chambre toute revêtue & meublée avec la porcelaine qui ſe fai-

ſoit à Capo di Monte, c'eſt une des plus belles choſes que j'aie vu en Italie ; les pieces de porcelaine qui revêtiſſent les murs, ſe levent & ſe détachent pour être changées ou nettoyées à volonté.

Le pavé des appartemens eſt une choſe unique, il n'y a point d'autre palais qui ait le privilege d'être pavé d'ancienne moſaïque grecque & romaine, & il y en a peu qui ſoient ornés d'autant de ſtatues, de bas-reliefs, de vaſes précieux & autres monumens d'antiquité. On y remarque deux tables quarrées d'un beau verd antique ; quatre autres tables quarrées faites de laves du mont Véſuve, d'un gris piqué de petites taches blanchâtres, & parſemé de taches noirâtres ; des échantillons de marbres tirés de toutes les parties du royaume, & dont pluſieurs ſont de la plus grande beauté, tels ſont la breche de S. Nicandre dans la Pouille, & un marbre de Capoue qui reſſemble preſque à de l'albâtre oriental.

Des peintures de pluſieurs grands maîtres : j'y ai ſur-tout admiré des fruits de Jean Breugle ou Breughel de velours, célébre peintre Flamand, mort en 1642, qui ſont d'une vérité à faire illuſion. Je remarquai encore des portraits de deux géants ; le roi de Naples les a fait faire d'après nature, on m'a dit qu'ils ont 9 ½ palmes ou ſept pieds huit pouces de hauteur ; cependant le plus grand dont j'aie oui parler depuis long-tems, Ber-

nard Gilli, de Trente, n'a que ſept pieds deux pouces de France.

Huit tableaux ovales d'Annibal Carrache, repréſentant des têtes d'apôtres fort belles.

Quatre petits camayeux antiques peints ſur marbre, ce qui eſt d'autant plus remarquable, que juſqu'au moment qu'ils ont été découverts, on n'avoit point encore trouvé de peinture des anciens ſur cette matiere. Ces camayeux ſont d'un ton rouſſâtre, tirant ſur le biſtre, & reſſemblent plutôt, par la maniere dont ils ſont exécutés, à des deſſeins qu'à des peintures; ils ſont d'ailleurs très-beaux: il y en a un où l'on voit le nom du peintre, Alexandre d'Athenes, ce qui eſt très-rare dans les peintures antiques; un petit bas-relief de marbre repréſentant une femme aſſiſe qui tourne le dos à une divinité, & careſſe une colombe; vis-à-vis de cette femme on en voit une autre plus jeune, debout, appuyée ſur ſon coude, & ayant le menton auſſi appuyé ſur ſa main: le tour de cette figure eſt grand, noble & ſimple: la tête en eſt très-belle; ſon caractere eſt plein de candeur; ſa draperie eſt traitée d'une maniere méplate, & les plis en accuſent parfaitement le nud; les deux autres figures ne ſont pas rendues auſſi heureuſement.

Un autre petit bas-relief où il y a une femme voilée pour laquelle on ſacrifie, & derriere elle une figure qui a un double flambeau renverſé. Ce morceau eſt fort beau, ſans avoir toute la fineſſe du précédent:

ces deux ſujets ſont très-bien traités de bas-relief, & leur ſoulpture a peu de ſaillie.

Une tête de philoſophe à grande barbe, auſſi de marbre & d'un beau caractere. Un très-beau buſte de plâtre bronzé repréſentant un guerrier, ce qui nous fait voir que les anciens avoient auſſi l'art de bronzer, quoique nous ne ſachions pas quel pouvoit être leur procédé pour y parvenir.

On voit auſſi dans ces appartemens des ouvrages en cire; où il y a une vérité & une expreſſion infinie, entr'autres un maître d'école.

Des ouvrages en vernis faits à Londres, à Veniſe & à Paris; comme ils ſont tous du plus beau choix, on peut y juger, par comparaiſon, du degré de perfection où le vernis a été porté dans ces trois villes; il m'a paru qu'on donnoit, ſans balancer, la préférence à celui de Martin fait à Paris.

Il en eſt de même, ce me ſemble, des glaces que j'y ai vues; il y en a de Paris, & il y en a de Veniſe; celles-ci ſont plus petites, & de loin elles défigurent un peu les objets, parce que leurs deux ſurfaces ne ſont pas parfaitement paralleles, cela vient de la maniere de les fabriquer; on les ſouffle à Veniſe, en France on les coule ſur des tables, & cette derniere opération rend leur épaiſſeur beaucoup plus uniforme.

LES JARDINS du roi ſont à l'orient du château, de l'autre côté du chemin & ſur le penchant du Véſuve; ils ſont vaſtes, mais peu

peu ornés. Ils contiennent beaucoup d'arbres toujours verds & toujours triſtes ; il y en a un ſur-tout que l'on y trouve en abondance, parce que ſon fruit ſe réſerve pour les grives ; on appelle ces fruits *ſorvole peloſe*, en Toſcane *corbetzole*, à Rome *caraſe mariana* ; ils ſont comme de groſſes fraiſes, & en ont preſque le goût.

M. Acciaioli qui a ſon habitation au fond du jardin, & qui me les fit voir, m'aſſura qu'on y avoit trouvé en creuſant, juſqu'à ſept étages différens de laves, provenues de différentes éruptions ſucceſſives, dont les intervalles paroiſſent avoir été remplis à chaque fois, pendant pluſieurs ſiecles, par de nouveaux établiſſemens. L'on y habite également, ſans s'inquiéter de la huitieme lave, qui peut-être bientôt doit faire déſerter encore ces agréables rivages.

On va voir auſſi près du château, des jardins de M. le conſeiller Caravita, qui ſont très-beaux & très-bien entretenus, & dont les arbres ſont d'une belle venue ; les plate-bandes ſont renfermées dans de petites bordures de fayance, qui s'élevent de huit à neuf pouces ; une belle allée de cyprès de trois à quatre cent toiſes de longueur, va ſe terminer preſque juſqu'à la mer ; le terrein en eſt maſtiqué, ce qui le rend toujours d'une très-grande propreté. Il y a dans ce jardin beaucoup de myrthe mâle, *mortella*, beaucoup de ſtatues en pierre, & différens

morceaux d'architecture; mais tout cela est mauvais.

Le propriétaire est un vieillard respectable de 90 ans, dont le plus grand plaisir est d'avoir de la musique chez lui, d'y recevoir beaucoup de monde, & d'ouvrir ses jardins à la bonne compagnie; c'étoit en effet, tous les dimanches au soir, le rendez-vous général de la cour qui étoit alors à Portici. Les jardins de M. Caravita conviennent, on ne peut pas mieux, au palais du roi; mais la considération que l'on doit à la vieillesse & au caractere du maître, a empêché la cour d'en demander la cession.

Il y a encore à Portici un jardin de botanique; il appartient au prince de Chiaramonte, qui est curieux dans ce genre.

Fin du Tome VI.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Fin de la Table du Tome VI.

